

E LA CINÉMATOGRAPHIE
S FRANÇAISE

N° 63
17 JANVIER 1920

PRIX
2 FRANCS



GASTON JACQUET



couronnées de succès méritent les plus grands éloges.

Il faudrait, en effet, être doué d'une foi robuste pour se lancer dans une entreprise qu'abandonnaient ceux-là même qui semblaient armés pour y triompher, et si les résultats obtenus jusqu'ici par ces audacieux ne sont pas absolument concluants, il n'en faut pas moins féliciter ces bons Français, et encourager par tous les moyens leurs méritoires efforts.

Avec une ardeur bien latine, ces hommes de bonne volonté, se sont lancés à l'aventure à la conquête du film idéal, un peu à la façon de Christophe Colomb, et, s'ils n'ont pas découvert l'Amérique, il ne faut pas trop les blâmer, car ils n'ont pêché que par excès d'enthousiasme.

En effet, si l'on observe de près la façon d'opérer des maisons qui, depuis quelque temps, éditent du film français, on constate bientôt qu'un manque de méthode presque absolu préside à leurs destinées. Lorsqu'un architecte ordonne de décorer un immeuble, d'en garnir l'intérieur de peintures et de glaces, il a, au préalable, élevé des murs solides, garni les ouvertures de portes et de fenêtres, couvert le faite d'une toiture protectrice. Nos modernes producteurs de films, ont inauguré une autre manière de procéder. Avant d'avoir créé un théâtre de prises de vues et un laboratoire, avant de s'être assuré le concours de compétences éprouvées, dans le domaine technique, autant que dans le domaine artistique, avant de savoir de quelle manière écouler avantageusement leurs produits, ils ont d'abord et avant tout songé à faire des films. Commencant par la fin, ils ont *cousu avant de tailler*, selon l'expression populaire, et lancé sur le marché des œuvres hâtives, incomplètes, où se manifeste par trop, l'improvisation et l'à peu près.

Rien n'est plus déconcertant que la composition du personnel dirigeant d'une maison d'édition cinématographique. Présidents, administrateurs, chefs de service, tous sont animés d'excellents sentiments et manifestent une bonne volonté

du meilleur aloi. Malheureusement, le président est un illustre homme de finance, l'administrateur délégué, un notaire marchand de bananes et les chefs de service, de solennels ronds de cuir, vieillis sous l'abat-jour vert d'un poussiéreuse étude d'avoué. Or, pour mettre au monde un beau et bon film, il faut en outre de toutes ces bonnes volontés, quelque chose qui ne se trouve pas plus dans le portefeuille de l'homme de bourse, que dans le comptoir du négociant ou sous la calotte du rond de cuir. Et c'est précisément ce quelque chose qui manque à la plupart des produits éclos sous le beau ciel de France. Le souci d'art, de même, que les connaissances techniques, ne préoccupent pas outre mesure nos directeurs de maisons d'édition. A leur avis, tout photographe amateur est idoine à faire un film. Cela s'apprend en écoutant chanter le rossignol.

Un scénario? Peuh! Il y a bien dans le Conseil d'administration un brave rimeur, auquel la crise du mirliton crée des loisirs. Il a dans sa volumineuse serviette plus d'actes non joués, que le chien du conciege a de puces. Le Kodak n'a pas de secrets pour lui, il donnera des leçons à l'opérateur. Pendant qu'il y est, il se chargera de la mise en scène et du choix des acteurs... Et la chambre blindée où se remettent les négatifs, verra garnir ses rayons d'une collection coûteuse de navets, qui jamais ne verront la lumière du projecteur.

Lorsque, avec l'expérience, viendront les décisions héroïques et qu'on se décidera à faire maison nette pour faire place à des hommes compétents, capables de provoquer la réaction salvatrice, les actionnaires déçus, rendus méchants et hostiles, fermeront leur porte et leur bourse, précisément à l'heure où le succès frappera à l'une pour remplir l'autre.

C'est peut-être pour cela que les quelques œuvres françaises vraiment dignes de figurer au livre d'or de notre production, sont comme des éclairs fugitifs, illuminant brusquement la nuit dans laquelle végète l'industrie du film, pour nous laisser ensuite plus désarmés qu'avant



ERMOLIEFF-FILMS

106, Rue de Richelieu
PARIS

:: Téléphone : LOUVRE 47-45 ::
Adresse télégraph. : ERMOFILMS-PARIS



des les ténèbres où l'on n'avance qu'en titubant. Il faut aussi convenir que si nos éditeurs sont insuffisamment encouragés, ils ne reçoivent guère de la critique le stimulant indispensable à l'amélioration de leurs produits. Il y aurait de ma part quelque outrecuidance à insister sur le rôle bienfaisant qui pourrait, qui devrait être dévolu à la Presse et principalement à la Presse corporative dans le perfectionnement progressif de l'industrie du film. Mais, puisqu'on est d'accord pour décerner aux journaux un brevet de puissance, puisque chacun s'ingénie à conquérir les faveurs de cette presse, les journalistes qui acceptent l'ingrate mission de juger les films devraient s'inspirer de sentiments plus élevés. Par esprit de camaraderie, ou pour tout autre motif, la critique des films est en général un geste de bénisseur. Je lisais, il y a quelques jours, dans une revue, qui se dit destinée à faire connaître notre production à l'étranger, l'opinion d'un très éminent critique sur un film français récemment édité. Et il y avait à peu près cette phrase : « La photographie est si parfaite, que les Américains, eux-mêmes, conviendront que nous

n'avons plus rien à leur envier. » Or, il se trouve précisément que ce film, qui a du reste de nombreuses qualités, est fâcheusement handicapé par une photographie littéralement déplorable. Lorsque, sur la foi de l'éminent critique, quelques maisons étrangères auront acquis l'ouvrage en question et qu'elles verront ce qu'en France on qualifie de photographie sans rivale, leur opinion sur nos talents et notre bonne foi ne sera vraisemblablement pas des plus flatteuses. Quant au producteur lui-même, pourquoi s'ingénierait-il à perfectionner sa manière, puisqu'il est proclamé maître ès-art, non seulement dans son village, mais en face du monde entier?

Et cette onctueuse pommade, répandue sans restrictions sur l'ensemble d'une production généralement médiocre, perd toute la valeur qu'on lui voudrait attribuer, lorsqu'elle s'applique à un film vraiment digne d'éloges.

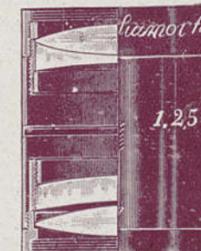
Notre industrie nationale gagnerait à s'inspirer de la maxime de Boileau « Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. »

(A suivre).

P. SIMONOT.



L'objectif destiné à fournir l'image agrandie est la partie la **plus importante** de l'appareil cinématographique, puisque c'est de lui que dépendra la **finesse** et la **beauté** de la projection. Nous recommandons vivement à Messieurs les Directeurs de Cinéma nos nouveaux objectifs



“ SIAMOR ”

à grande luminosité ; cette nouvelle série est déjà adoptée par différents grands Établissements Cinématographiques du **Monde entier** . Nos objectifs se montent sur tous les appareils cinématographiques et sont **livrés à l'essai** . Ils sont en vente dans toutes les bonnes maisons de fournitures cinématographiques.

Demander catalogue spécial envoyé gratuitement.

Etablissements F. FALIEZ

OPTIQUE & MÉCANIQUE DE PRÉCISION

Bureaux et Usines à AUFFREVILLE, par Mantes (Seine-et-Oise)

Téléphone : 10, à VERT (S.-et-O.)

LE FILM ACCUSATEUR

(A propos des Exploits de l'U-35)

« ... l'Histoire en a besoin
« Le siècle est à la barre et j'en suis son témoin ».

V. HUGO.

Mon dévoué confrère, qui voulut bien se charger de faire l'« Intérim » pendant mon absence, n'a pas été violemment ému au spectacle des coulages de navires opérés par le célèbre sous-marin boche. J'ai voulu voir moi-même cette autobiographie du crime, et comme je n'ai pas le cœur cuirassé de triple airain, je garde de cette vision une impression qui tient du cauchemar.

On dit que le gouvernement allemand a offert une somme importante pour obtenir le retrait de ce film de la circulation. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette histoire, mais ce tardif accès de pudeur, s'il est réel, ne peut qu'aggraver le cas des sinistres bourreaux de l'humanité.

Mon confrère écrit, non sans apparence de logique : « La vérité est moins effroyable que la fiction et la reconstitution du torpillage du *Lusitania* dans *N'oublions jamais*, est bien plus épouvantable que la destruction de ces quelques cargos. » Logique purement apparente, en effet, car en voyant sombrer ces cargos, si l'imagination du spectateur évoque le souvenir du *Lusitania*, si au lieu d'un navire abandonné de son équipage, c'est un paquebot immense, sorte de ville flottante peuplée de quatre mille habitants, dont trois cents petits enfants, qui, éventrée, se couche sur la mer et s'enfonce dans le fracas de l'explosion des chaudières, couvrant pour une seconde les hurlements des victimes, alors l'effroyable crime s'inscrit en lettres ineffaçables dans la mémoire.

Dans *N'oublions jamais*, le torpillage du *Lusitania* est un spectacle habilement truqué. Mais dans la croisière de l'U-35, c'est du documentaire éloquent par sa simplicité même.

Et c'est bien là une manifestation très caractéristique de la mentalité allemande. Ce peuple, dont toute la littérature est une apologie de la vertu, de la douceur, de l'amour, pratique la férocité avec une inconscience qui le classe à part dans l'humanité. Toute la philosophie des Humboldt, des Kant, des Schopenhauer; tout l'humanitarisme fraternel des Lafarge et des Karl

Marx se résolvent dans la phrase lapidaire du Kaiser, au cours d'une lettre qu'il écrivait à son complice François-Joseph, en août 1914. « Je sèmerai la terreur sur mon passage afin d'abrèger la durée de cette guerre et instaurer la Paix allemande. » Jamais l'orgueil humain n'atteignit à un tel mépris des lois fondamentales de la société. Ni Alexandre, ni César, ni Attila, ni Gengis-Khan ne s'approchèrent de ce délire tyrannique dont le peuple allemand tout entier, groupé autour de son maître, partagea le vertige au cours des années qui précéderent la grande catastrophe.

En se mettant délibérément hors de la civilisation, l'Allemagne, consciente de l'énormité de son crime, autant que de sa puissance qu'elle croyait sans limites, a creusé autour d'elle un fossé d'ignominie, de boue et de sang.

Le geste du commandant de l'U-35, enregistrant pour la postérité ses sinistres exploits est dans l'ordre. Sûrs de la victoire définitive, les chefs de ce soudard, voulaient conserver un document irréfutable, qui magnifierait sur l'écran la parole historique de Bismarck : « La Force prime le Droit. »

Le Destin, ce maître capricieux avec lequel Wilhelm II avait oublié de compter, a, d'un coup de pouce, renversé l'édifice orgueilleux avant son achèvement. En s'écroulant, la Babel germanique a failli ensevelir l'Europe sous ses ruines.

C'est de tout cela qu'il faut nous souvenir, afin de ne pas mettre notre main dans celle du Boche, avant que le sang n'en soit effacé.

Et la vue du sous-marin U-35, coulant d'inoffensifs navires, en abandonnant leurs équipages aux caprices de la mer est bien faite pour rafraîchir notre trop fragile mémoire.

C'est ce film là qu'on devrait baptiser : *N'oublions jamais!*

L'OUVREUSE DE LUTÉZIA.



..... Je regrette de n'avoir pu vous dire, hier, tout le plaisir que j'avais pris à la présentation de votre film "Madame Tallien".

J'ai été émerveillé par la mise en scène des épisodes de la Révolution et particulièrement de la fameuse séance du 9 Thermidor. Tout est d'un art, d'un mouvement et d'une réalité rares.

BRIEUX
de l'Académie Française

Date de sortie : 13 Février 1920



Pour la location s'adresser à **Mundial-Star-Film**, 6, Cité Paradis — Tel. : Louvre 00-36 — Bergère 43-34

LE DOSSIER AMBULANT

Il est un dossier qui n'a encore rien d'officiel, mais qui, très officieusement, se promène des Finances aux Beaux-Arts, des Beaux-Arts à l'Intérieur, de l'Intérieur à l'Instruction Publique, et qui, après chaque station ministérielle, part, de plus en plus gonflé, vers d'autres bureaux. Ce dossier, c'est le dossier du cinéma.

Les Finances ont étudié tout ce qui a rapport aux budgets de l'exploitation.

Acquisitions et valeur de terrains, ainsi que leur plus-values, s'il y en a, comme à Paris où tous les terrains ont augmenté dans des proportions très appréciables.

Frais d'édification, de construction ou d'aménagement des salles avec le prix des loyers, lorsqu'il y a bail.

Amortissement des capitaux engagés.

Salaires des employés (contrôleurs, caissiers, etc.), des opérateurs, des musiciens.

Frais de publicité, d'entretien, de chauffage, d'éclairage.

Droits perçus par l'Assistance publique (pauvres), par la petite Société (musique), par l'Etat (taxe de guerre), par le département ou la commune.

Prix de revient des programmes où le même beau film passe, en moins d'un trimestre, de la 1^{re} semaine à 2 francs, à la 10^e semaine, à deux sous.

Balance des recettes et des dépenses, bénéfices avoués en de très nombreux rapports de sociétés où, pour des appels de fonds en vue d'extensions projetées, les comptabilités s'étalent triomphalement au grand jour des études des notaires.

Il n'y a que l'édition et la location qui semblent sinon en déficit, du moins boucler leurs budgets et joindre les deux bouts péniblement.

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ! La concurrence ne se manifeste maladroitement que par l'avilissement des prix, et certains éditeurs mériteraient qu'on leur flanque un conseil judiciaire !... Comment voilà un beau film qui s'est loué à Paris 1 franc passé du mètre et que je trouve, quelques mois plus tard, et sans qu'il ait perdu quoique ce soit de sa valeur, dans un programme de province à 120 francs par semaine !... Croyez-moi, l'édition cinématographique française ne pourra créer de très belles choses que le jour où l'Etat concessionnaire de ses œuvres, les distribuera aux salles de cinémas divisées en premières, deuxième, troisième catégories...

— Tout comme les bureaux de tabac ?

— Parfaitement.

— Mais c'est impossible !... Et le droit de propriété, qu'en faites-vous ?...

— Et le droit d'expropriation pour cause d'utilité publique, l'avez-vous oublié ?... Un décret, une loi suffisent.

Il est d'utilité publique que les finances se stabilisent, que les budgets reviennent à un cheffre normal, et que le change remonte. Alors que la propriété bâtie ne rapporte, selon ses charges, que du 5 à 12 %, les tenanciers de cinémas...

— Pardon, les Directeurs.

— Ah oui ! Excusez-moi, j'oubliais que vous tenez au titre de directeur, pour des industriels qui ne dirigent rien et qui ne vendent qu'un spectacle qu'ils ont à peine marchandé, et loué le moins cher possible.

— Admettons. Mais vous savez qu'on ne recense à peine que 1.600 cinémas en France, tandis que des bureaux de tabac !...

— C'est ce qui vous trompe. Voyez à l'Intérieur...

— A l'Intérieur ? On ne me dira rien.

— Eh bien, moi, je vais vous dire qu'à vos 1.600 cinémas qui, en tenant compte des demandes d'autorisation de construire, seront avant peu portés à 2.000.

— 2.000 !...

— Dame, il faut compter avec la « plus grande France », maintenant que l'Alsace et la Lorraine sont reconquises. A ces 2.000 cinémas, il faut ajouter les cinémas scolaires et tous les patronages catholiques qui, d'après les contrôles de la « Bonne presse », sont au nombre de plus de 2.500 répartis dans tous les diocèses. Ne doutez pas qu'avant peu ils ne soient équitablement traités sur le même pied que les grandes exploitations.

— Alors, ce serait le monopole. Pourquoi n'avez-vous pas fait celui des chemins de fer ?...

— Parce que si le cinéma est des plus prospère, et je citerais vos journaux corporatifs qui soulignent des plus-values exorbitantes, les chemins de fer sont en déficit, leurs matériels sont usés jusqu'au moyeu des roues et il manque, dans leurs caisses, plus d'un milliard !... Tandis que vos salles de cinémas, ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales ; tapis moelleux, lampadaires dorés, glaces, peintures...

— Dites donc tout de suite que le cinéma est un nouveau riche.

— Je ne vous l'ai pas fait dire...

— Mais vous le pensiez. Donc, supposons que vous avez monopolisé l'exploitation, quel bénéfice en tirera l'édition ou la location ?...

— D'abord, tout comme le tabac, les films auront, à Paris, ou à Carpentras, la même valeur locative, et cela du 1^{er} janvier à la Saint-Sylvestre. Avec un pourcentage honorable, les éditeurs amortiront leurs négatifs, les frais d'édition de leurs copies positives, et ils gagneront enfin de l'argent en France, car, toujours d'après vos corporatifs, un film ne s'amortit que s'il est vendu à l'étranger. Est-ce vrai ?...

— Hélas oui !... Alors vous admettez le système du pourcentage des recettes.

— Si je l'admetts !... Mais il n'y a que celui-là de logique. Voici — ne regardez pas dans mon dossier, vieil indiscret ! — Un film de 1.500 mètres loué 1.500 francs par semaine, sans tenir compte des matinées, ce film est revenu à 214 fr. 20 par jour. Trois mois plus tard, je le retrouve en province dans un programme de 250 francs ce film qui représente la moitié du programme et qui peut être compté pour 125 francs, revient à 17 fr. 80 par jour.

D'après le droit des pauvres, les recettes de Paris sont le double de celles de la province. Donc, la province a payé 17 fr. 80 ce qui, proportionnellement, a coûté 107 fr. 10 à Paris, soit : 83 % meilleur marché une œuvre qui a toujours la même valeur et qui, à n'importe quelle époque, est aussi en 1^{re} semaine, dans la ville où elle est affichée. Est-ce équitable pour l'éditeur ou le loueur ?... Voyons, répondez.

— Vous savez bien que depuis longtemps, je suis partisan de la location au pourcentage des recettes. Mais, les directeurs de cinémas, qu'en faites-vous, que deviendront-ils ?...

— Ceux qui voudront être expropriés seront rentiers. Ceux qui ne voudront pas être expropriés deviendront onctionnaires avec des appointements fixes et un pourcentage, et de déterminer selon la catégorie de l'établissement qu'ils administreront.

— Mais, que deviendra l'édition française ?

— Mieux rémunérée, elle pourra, sans témérité, entreprendre de grandes choses et suivre les directives des Beaux-Arts et de l'Instruction publique. Faites-y un tour...

— Je n'y connais personne, on ne me dira rien.

— On vous dira que nous voulons du film français. A force de voir des films étrangers, la mémoire visuelle se plie à d'autres pensées, et influence peu à peu nos conceptions sociales.

Un criminalogiste vous dira l'évolution des méthodes employées par... leurs clients. Moi, je ne veux retenir que cette mode ridicule inconsidérément adoptée par des hommes d'âge. La moustache à la Charlot !... Pour-

quoi pas ses « godasses » et son « culbutant » flottant pour parler l'argot ?...

Ne croyez pas que le film étranger soit prohibé. Tout comme le tabac étranger, il sera taxé en conséquence et dans les mêmes proportions. Comme vous le voyez, ce qui m'intéresse plus particulièrement, c'est la participation au relèvement de notre change, le jour où l'on achètera moins de films étrangers. Ce jour-là, l'on n'importera plus que les beaux, les très beaux.

— Les Havanes du Cinéma.

— Comme vous dites, incorrigible fumeur !... Tenez, en voilà des havanes !... là, dans la boîte que vous regardez du coin de l'œil. Savez-vous ce que disait très justement M. Walter Berry, président de la Chambre de Commerce américaine de Paris, qui nous conseille publiquement, de n'acheter au dehors, donc aux Etats-Unis, que strictement ce que nous ne pouvons acheter en France ?...

Du reste, voici ses paroles : « Je ne voudrais pas avoir l'air de donner des leçons : Mais si l'on veut m'accorder quelque compétence en la matière, je dirai qu'il ne faut acheter hors de France que ce que l'on ne peut pas se procurer en France. Je pourrais encore répéter une « scie » : Produire ! produire !... Il faut se restreindre le plus possible. Vivre économiquement sur soi-même. Il faut aussi démontrer aux Américains, à l'occasion du prochain emprunt, que celui-ci constitue pour eux un placement extraordinaire, magnifique : Ainsi rentreront chez vous des fonds alliés. Quand aux fonds français, il faudra continuer à les employer chez vous, à aider votre commerce, votre agriculture, votre industrie, et non pas comme avant la guerre à armer vos concurrents et vos rivaux ».

De tout ceci, Messieurs de la Cinématographie, prenez-en de la graine. Depuis longtemps vous réclamez le « Statut » du cinéma, toujours promis, jamais venu ; vous allez peut-être voir la réalisation du rêve de tout bon français : Etre fonctionnaire !

V. GUILLAUME DANVERS.

L. AUBERT

Une Comédie du meilleur Goût

MON ONCLE AVAIT RAISON

Avec L'EXQUISE

Billie RHODES

EN ITALIE

La Rénovation de l'Art Cinématographique

L'OPINION DE M. RENÉ MAUPRÉ

Vouloir de Rome, révéler à Paris le fin Parisien et le boulevardier consommé qu'est René Maupré, serait non seulement déplacé, mais même paradoxal. Les cinq années de tourmente pendant lesquelles l'artiste pur, le classique correct et l'acteur impeccable de l'Odéon et du Gymnase, troqua les théâtres du boulevard pour ceux de la Somme et de Verdun, n'ont pu effacer son élégante image déjà trop profondément gravée. C'est que René Maupré est un peu plus que l'acteur heureux d'une création ou le collaborateur applaudi d'une saison. Il est de ceux qui marquent, de ceux dont l'empreinte concourt à fixer une époque et place à jamais en dehors du flot des météores de la scène.

Aussi bien René Maupré est-il venu au théâtre comme d'autres se sentent appelés à l'autel. Sa vocation fut aussi spontanée que prématurée, et bien qu'il ne fut pas enfant de la balle, — il est issu d'une de nos familles les plus aristocratiques — il se trouva sur les planches tout de suite, et à l'âge où d'autres balbutient encore au Conservatoire, il donnait, au théâtre Antoine, cette création du *Viell Heidelberg* qui forme date dans l'histoire de notre art dramatique.

Du coup il enrichit Paris, non d'une vedette de plus, mais d'une forte figure artistique nouvelle.

Son effort ne s'arrête pas là, et successivement nous dûmes enregistrer des progrès rapides, couronnés par des succès graduellement grandissants. Il fut à l'Odéon un *Louis XIV* inoubliable dans *M^{lle} Moline de Nigond*, et ce même théâtre le vit, tour à tour, créer les rôles de

Jean Brassier dans *Les Grands* de P. Veber et Serge Basset, de *Pelléas* dans *Pelléas et Mélisande*, de *Léandre* dans la *Nuit Persane*, de *Pierre* dans le *Tour de Main* et j'en passe...

La province, l'Amérique et l'Italie qu'il visitait, entre temps, consacrèrent une réputation justement acquise et développèrent son sens aigu d'observateur minutieux et de psychologue averti. Il revint de chacune de ses tournées mieux préparé pour des créations nouvelles et Rome le rejeta dans l'étude consciencieuse des classiques dont il devait tirer — pour notre grand bonheur — des effets jusqu'alors inédits.

Le cinéma cotoyant le théâtre et apportant une formule de plus à l'art de l'expression, René Maupré ne pouvait y demeurer indifférent. Le monde de l'écran doit lui être reconnaissant d'avoir, l'un des premiers, deviné quelle source d'émotions artistiques pouvait jaillir de l'image photographiée et ce que nous ne saurions oublier, c'est l'indépendance avec laquelle faisant fi des appréhensions et des méfiances de l'heure, René Maupré vint résolument tourner à l'*Eclipse* dès 1908.

D'autres, plus célèbres et plus esclaves aussi des préjugés, l'ont suivi depuis, et l'on ne compte plus aujourd'hui, de Signoret à de Max, en passant par Le Bargy les sommités théâtrales et les grands prêtres de l'art parlé, qui sont venus à l'art muet. La machine tournante en est encombrée. Mais qu'on se reporte de dix ans en arrière et que l'on consente à se rappeler quel dédain accueillait ceux qui osaient se laisser tenter par cet art, jugé tout au plus digne des fêtes foraines et l'on comprendra la hardiesse du créateur du *Viell Heidelberg* et de l'interprète de l'*Ecole des Femmes*.

CARLUCCI est le Directeur Italien de la
"THÉODORA" de V. SARDOU

René Maupré eût ce courage, et l'ayant eu il insista. Tour à tour on le vit tourner à l'*Eclair* puis à la S. C. A. G. L. pour venir chez Ambrosio, à Turin, en 1914.

La curiosité l'avait mené à l'objectif et l'écran sut s'en emparer presque complètement. La carrière cinématographique de René Maupré est, en effet, aussi remplie que sa rapide ascension théâtrale. Si celle-là ne lui donna pas encore la satisfaction de celle-ci, c'est qu'elle fut interrompue par cinq années de volontariat sur la ligne de feu, mais le véritable travail commence et nous aurons plus que des surprises : des émerveillements.

Il faut dire, que René Maupré apporte à l'art cinématographique, outre ses qualités naturelles, un profond désir de travail et une passion qui ne le cède en rien à celle manifestée aux premières heures du plateau.

L'œil froid de la machine à prises de vues l'inspire tout autant que les fracs traditionnels des soirs de répétition générale et la manivelle de l'opérateur l'effraie aussi profondément que les mains gantées de blanc de ces messieurs de la critique.

« Devant l'objectif, me disait-il un jour, j'ai le trac comme jadis derrière les portants. »

Et c'est justice puisqu'aussi bien, derrière le verre enregistreur, c'est l'univers tout entier qui vous regarde et qui juge...

La guerre avait trouvé René Maupré dans les studios Ambrosio de Turin où il collaborait avec Rita Jollivet à une série de films, dont l'*Honneur de mourir* fut le plus marquant.

L'armistice et la démobilisation le ramenèrent dans cette même maison Ambrosio dont il est le pivot

artistique et dont il rehausse la production. Par un heureux concours de circonstances, Rita Jollivet s'y retrouva aussi et nous aurons ainsi le plus parfait accord scénique qu'écran ait encore enregistré.

Ces deux classiques, dans ce cadre romain si puissamment évocateur, poursuivent depuis six mois la réalisation du plus grand rêve de reconstitution antique :

Bysance. La Théodora de Sardou a donné le prétexte à cette déshumation grandiose de l'époque splendide et glorieuse, et René Maupré nous retrace un Andréas dont les moindres attitudes, les gestes les plus infimes seront la résultante d'un travail d'historien et d'une inspiration longuement réfléchie.

J'en ai dit plus qu'il n'en faut pour justifier le devoir qui s'impose de prêter l'oreille à René Maupré, parlant de la prospérité à venir de l'art cinématographique. Ce sont des impressions plutôt qu'une opinion qu'il me faut rapporter, et ce que je regrette de ne pouvoir rendre, c'est toute la conviction et toute la joie avec laquelle René Maupré m'a parlé de la cinématographie, dont il est l'ardent excellent et le défenseur éprouvé :

« J'ai cru au cinéma tout de suite, me dit-il, et maintenant qu'il se perfectionne de jour en jour, ma

croissance première a fait place à une foi absolue.

« J'y étais venu en pur curieux. J'y suis demeuré parce que convaincu que la voie était bonne, et après les progrès prodigieux que lui ont permis de faire la forte technique américaine, je ne pouvais décemment me dérober. J'y suis donc revenu dès le lendemain de la guerre et sans dire que je lui sacrifierai complètement le théâtre parlé, je crois pouvoir



M. René MAUPRÉ

affirmer que je m'y consacrerai tout autant qu'à ce dernier.

« Certes, le cinéma ne procure pas à l'esprit les jouissances immédiates qui sont la récompense et le réconfort de l'acteur de théâtre. Il est plus ingrat et plus aride si je puis dire, mais combien plus attachant n'est-il pas aussi.

« Je suis de ceux qui pensent que l'art de l'écran demande à la fois plus d'efforts et plus de science que l'art théâtral lui-même. Au plateau, toutes les commodités vous sont offertes; des semaines et des semaines durant on a pu préparer son état d'âme et, l'heure de la première venue, on n'a plus qu'à exécuter d'une traite, réaliser d'un coup tout le travail latent.

« Au studio, au contraire, on a dix minutes pour entrer dans le sens de tel ou tel personnage, et la plus grande acrobatie de transformation est exigée dans les temps les plus rapides.

« J'avoue que c'est là un défaut et je blâme fortement la manière de certains directeurs de scène qui, dans un but d'économie ou de commodité d'exécution procèdent à des jeux panachés et varient les scènes à loisir. Je comprends certes qu'un scénario ne puisse, comme une pièce de théâtre, être réalisé en suivant la trame, tableau par tableau, mais il serait bon qu'une certaine coordination puisse régner et que l'acteur ait le loisir de se pénétrer davantage et plus longuement de l'esprit de son jeu.

« Il est indiscutable aujourd'hui que le bon interprète muet a besoin de penser et de sentir tout aussi fortement, sinon plus que l'acteur de théâtre. L'expression en image doit être seulement la synthèse de toute une série d'états d'âme, la résultante d'une pensée approfondie.

« Observez, Fred Mills, dans *l'Engrénage*, Nazimova, dans ses diverses créations ou Mary Pickford, dans ses

inoubliables figures. Tous pensent et pensent fortement, et aussi bien l'émotion qu'ils nous communiquent, provient-elle plus de leur pensée intérieure que nous lisons sur leurs physionomies, que des attitudes diverses de leur jeu.

« Du jour où le cinématographe aura réalisé définitivement ce progrès dans l'interprétation, on pourra affirmer qu'il est devenu réellement un art et qu'il en a la puissance et l'attrait.

« Jusqu'ici on avait plutôt fait de la gesticulation animée que de la vraie récitation cinématographique. Des gestes conventionnels et fatalement faux, suppléaient à la pensée mimée. L'Amérique a, la première, rectifié cette anomalie et je crois qu'en France comme en Italie, on est disposé à profiter de la leçon.

« Je le souhaite beaucoup et je m'y efforcerais moi-même. La mission du cinéma est à ce point grande par la diffusion dont dispose le film et sa popularité, qu'il convient de s'y donner avec conscience.

« Je ne sais si la technique apportera de son côté d'autres modifications qui ajouteront à la prospérité de l'art nouveau. C'est à prévoir cependant, et si la culture artistique des interprètes cinématographiques continue à s'élever dans la proportion espérée, nous assisterons plus qu'à une rénovation : à une révolution dont les effets ne peuvent être que salutaires. »

Jacques PIÉTRINI.



N.-B. — Toutes les communications sur la rénovation de l'art et l'industrie cinématographiques doivent être envoyées à M. Jacques Piétrini, 3, via Bergamo, Rome (Italie).

CARLUCCI est le Directeur Italien de la
"THÉODORA" de V. SARDOU



FRANCE-AMÉRIQUE

A peine rentrée d'un voyage de deux mois aux États-Unis, M^{me} Annie Schuepbach, l'épouse et dévouée collaboratrice du directeur de *La Mundus Film Cy* a bien voulu recevoir l'envoyé de la *Cinématographie*

que devant son majestueux bureau américain chargé de papiers, de dossiers et de classeurs.

Deux minutes de conversation suffisent pour montrer à l'interviewer qu'il a en face de lui une remarquable



M^{me} SCHUEPBACH

Française et lui donner, sur son séjour en Amérique, quelques intéressants détails.

Pour l'observateur superficiel, M^{me} Schuepbach semblerait plutôt prêter à une interview de *Fémina*, de *La Vie Heureuse* ou d'un grand magazine des élégances féminines. Cette jolie blonde de vingt-cinq ans, aux lignes souples, à la voix charmeuse, vêtue comme un modèle de la rue de la Paix serait, pense-t-on tout d'abord, mieux dans son cadre, dans un thé mondain

businesswoman, cachant sous la gracieuse enveloppe d'une mondaine, un tempérament de véritable homme d'affaires. Douée d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit lumineusement méthodique, parlant couramment plusieurs langues, la co-directrice de *La Mundus-Film Cy* est un vivant exemple d'énergie et de décision.

« Mon séjour en Amérique, nous dit M^{me} Schuepbach, m'a confirmé dans cette idée qu'il y a pour la France un intérêt vital à développer nos relations avec

ce riche et puissant pays. La dépréciation de notre change nous impose la nécessité de trouver un terrain d'entente que les Américains eux-mêmes ne demandent qu'à chercher avec nous. Dans la mesure modeste de mes moyens, j'ai proposé et obtenu un *modus vivendi* à la grande fabrique *Simplex* qui pourrait, je crois, servir de base à un accord profitable. J'ai passé avec cette puissante maison un contrat pour de longues années qui assure à la *Mundus-Film Cy* l'exclusivité pour l'Europe de la vente des appareils *Simplex*, sans contredit, les meilleurs du monde. Or, pour faciliter le change et en même temps favoriser l'industrie française, il a été convenu que seule la partie mécanique serait importée d'Amérique. Le pied, la boîte à lumière, la lampe, en un mot tout ce qui n'est pas du domaine purement mécanique sera fabriqué en France. Ces appareils étant destinés à être répandus dans toute l'Europe, la combinaison en question présente pour notre pays un avantage sur lequel il serait superflu d'insister.

« J'ai également traité pour l'exclusivité d'un merveilleux appareil semi-professionnel et pour un appareil de famille qui sera une véritable révélation.

« Quant aux films, je vous demande la permission de remettre à un peu plus tard le compte rendu de mes démarches. Les affaires que j'ai traitées là-bas causeront, je l'espère, une agréable surprise à tous les amateurs de belle production et je vous affirme que vos lecteurs ne perdront rien pour attendre.

« L'industrie du film aux Etats-Unis est en pleine évolution. D'ici à quelques mois, la production formidable de ce pays sera entre les mains de trois, peut-être quatre grandes firmes disposant d'énormes capitaux et de moyens irrésistibles de propagande et de distribution. Les producteurs moyens, les maisons modestes,

privées de clients parce que les gros leur barrent la route, sont obligés d'entrer dans la ronde et d'abdiquer englobés fatalement dans l'orbite des trust tout-puissants.

« Vous pensez bien que je n'ai pas négligé de parler de la production française et des chances qu'elle a de pénétrer en Amérique. Sur ce point, j'ai rencontré, à côté d'oppositions farouches et obstinées, de très efficaces bonnes volontés sur le concours desquelles il nous est permis de fonder de grands espoirs. Dans quelques temps, des amis de la France, qui sont décidés à prendre en mains la cause de notre industrie, viendront à Paris étudier cette importante question. Leur premier soin sera, m'ont-ils dit, de se mettre en rapports avec votre intéressant journal. »

La secrétaire particulière est là qui donne d'éloquents signes d'impatience : c'est l'heure du courrier et celui de la *Mundus* est particulièrement volumineux. La discrétion nous fait un devoir de nous retirer en emportant de cet entretien une impression de charme auquel n'échappent aucun de ceux qui approchent la jeune directrice.

M^{me} Annie Schuepbach, Genevoise par son père, Française par sa mère, possède au plus haut degré les vertus des deux races.

Si nous n'étions pas certains de lui déplaire en racontant les innombrables traits de bonté cités par tous ceux qu'elle oblige, nous pourrions en dire plus long encore sur la femme de cœur que sur la femme de tête. Le souci des affaires n'empêche pas M^{me} Schuepbach de se pencher sur les douleurs humaines et sa bienfaisance est proverbiale chez tous ceux qui l'ont approchée.

LE CURIEX.



Le
21 Janvier
PATHE-
CINEMA
présente



MAE MURRAY

dan

Avidité

Scène Dramatique de LÉONCE PÉRRET



ÉDITION
du
27 Février

Longueur
1.650 mètres

La petite Daisy White vient d'atteindre ses seize ans, lorsque sa mère tombe subitement et gravement malade. Bent, un passant, ayant pris en pitié la détresse de la pauvre petite, l'envoie chercher un médecin, tandis qu'il s'installe au chevet de la mourante.

Celle-ci, dans une dernière lueur d'intelligence, le supplie de lui remettre des papiers cachés dans une boîte : « Daisy, articule-t-elle, dans un dernier effort, sœur de Violette, très riche ». Et elle expire.

Toute pitié a disparu du cœur de Bent. Son avidité seule le guide. Il s'empare des papiers, apprend que M^{me} Turner est la femme du maître de forges, White, qui jadis la quitta, emportant une de leurs deux jumelles, Violette, la sœur de Daisy.

Cette dernière, ignorante du passé, se laisse guider par Bent, qui semble s'intéresser paternellement à elle. Bent la place dans une pension où la fillette, accoutumée à la misère, se trouve parfaitement heureuse.

Pendant qu'elle fait son éducation, Bent, ayant découvert le maître de forges, se présente à lui pour lui remettre les papiers de la défunte : « Et Daisy ? » interroge anxieusement White.

— Daisy, répond Bent, est morte à seize ans.

Quel est donc le plan du misérable ? D'abord, s'introduire chez White qui, par reconnaissance des services qu'il rendit à sa femme et à sa fille, lui donne un emploi de directeur dans ses usines. Ensuite, épouser Violette, la riche héritière.

Mais Violette a d'autres vues. Elle aime Bob Anderson, l'ingénieur des usines de son père, et en est aimée. Enfant gâtée et têtue, rien ne la détournerait de son choix, si un événement imprévu et fatal ne venait servir la cause de Bent.

Dans l'usine se produit une explosion dont White est la victime : « Je mourrai tranquille, dit-il à Violette, si tu consens à devenir la femme de Bent ». La jeune fille se soumet à la volonté de son père mourant, mais elle pose à Bent ses conditions : « C'est uniquement un mariage d'affaires, jamais je ne serai votre femme ».

Marié, Bent oublie son serment. La résistance de Violette l'irrite et la lui fait convoiter plus ardemment. Désespérant de la vaincre, et sa passion se changeant en colère, il décide de se débarrasser d'elle.

Daisy, toujours au pensionnat, attend avec impatience le jour où Bent, qu'elle appelle son bienfaiteur, la fera sortir pour la produire dans le monde. Bent, sachant que la fillette est atteinte d'une maladie de cœur, et que la moindre émotion peut la tuer, la conduit dans une de ses maisons de campagne et la nuit, vêtu d'un suaire, lui apparaît comme un fantôme. La frayeur provoque le dénouement que Bent espérait. Et

comme les deux jumelles se ressemblent à s'y méprendre, il fait enterrer Daisy sous le nom de Violette, et substitue cette dernière, après lui avoir fait absorber un stupéfiant, à sa sœur défunte. Au pensionnat, celle-ci, naturellement, ne reconnaît personne, et ses propos semblent si incohérents que le médecin, appelé, croit devoir la faire interner. La pauvre Violette, privée de toutes communications avec le dehors, recourt à un moyen désespéré. Elle écrit à Bob Anderson pour l'appeler à son secours, et jette la lettre par les barreaux de sa prison, priant celui qui la trouverait de la jeter à la poste.

La missive parvient à son adresse, et, après une évasion mouvementée, Violette est sauvée. Bent, confondu, finit misérablement comme il a vécu. Après une lutte à mort avec Bob, il vient s'effondrer, chancelant, sur la fenêtre ouverte, tombe et s'écrase sur le pavé. Violette et Bob, maintenant que leur mauvais génie n'est plus, sourient enfin à la jeunesse et à l'amour.





PATHÉ - CINÉMA



Présentation du 21 Janvier Programme 9 Édition du 27 Février



MAE MURRAY

MAE MURRAY

DANS

AVIDITÉ

Scène dramatique en cinq parties
de M. Léonce PERRET

PUBLICITÉ:

:: :: 3 affiches 120x160 :: ::

Phototypie d'art MAE MURRAY 65x90

:: : Pochette de 8 photos bromure ::

AVIDITÉ

inaugure

une série de films sensationnels

interprétés par la grande artiste

MAE MURRAY

PATHÉ - CINÉMA

Acme Pictures Corporation

Le Grand Succès se confirme

PATHÉ - REVUE

est bien

LE GRAND MAGAZINE FILMÉ

qu'attendaient tous les bons programmes

PATHÉ - REVUE

a des correspondants
spécialisés **partout**

PATHÉ - REVUE

paraît régulièrement

La Semaine Prochaine

Présentation de PATHÉ-REVUE N° 10-1920

Édition du 6 Mars

1920

DATE DE PRÉSENTATION :
21 Janvier

PROGRAMME N° 9

DATE DE SORTIE :
27 Février

1920



Pathe-Programme

OFFICE DE LOCATION

67, Rue du Faubourg St Martin

PARIS

Téléphone { Nord 68-58
Nord 17-43

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : PATHÉLOCA-PARIS

Le 28 Janvier

PATHÉ - CINÉMA présente

HOUDINI

LE

Maître du Mystère

Grand Roman-Cinéma adapté par M. J. PETITHUGUENIN

Édité par

PATHÉ

Publié dans

L'ORDRE PUBLIC

Mundus-Film - First National Exhibitor Circuit

ÉNORME PUBLICITÉ

Présentation du 21 Janvier

PATHÉ-CINÉMA

Édition du 27 Février

LE PENDU

Scène comique jouée par

MAX LINDER

Max, très épris de la jolie May, demande sa main à son père, le baron Lebourru, qui lui répond avec hauteur : « Monsieur, jamais ma fille n'épousera un artiste cinématographique. »

Max, désespéré, songe à divers genres de suicide, mais tous lui paraissent trop cruels. Si seulement le baron Lebourru connaissait son désespoir, très sincère, peut-être se laisserait-il fléchir. Oui, à quoi bon aller jusqu'au bout du suicide, alors qu'une simple tentative lui ouvrirait peut-être un avenir enchanteur ?

De complicité avec son vieux domestique, Max organise une excellente mise en scène (on est pas artiste pour rien !) et quelques minutes plus tard, il pend lugubrement à un arbre de son jardin. Baptiste va prévenir les domestiques, et ceux-ci apercevant le pendu qui se balance au bout d'une branche avec des mouvements désordonnés, des bras jetés, des mains qui tâtent, cherchant un appui, s'enfuient épouvantés prévenir les gendarmes.

Et l'histoire de la chanson recommence. Les gendarmes, procédant administrativement, vont avertir leur brigadier, qui se rend chez le commissaire, et celui-ci, après avoir ceint son écharpe, accourt sur les lieux.

Alors on dépend le pendu, qui heureusement avait pris la précaution de ne se faire pendre que par son habit. Le commissaire confesse le désespéré, et le brave homme, très apitoyé par ce roman d'amour, promet de fléchir le baron.

« Qu'il aille se faire pendre, riposte celui-ci. »

Mais Max menace de recommencer immédiatement, en choisissant comme point d'appui la suspension du salon de M. Lebourru. Heureusement, à cette minute, paraît la charmante May, et Max se pend tout simplement à son cou.

L'émotion est contagieuse. Elle finit par gagner l'irascible baron, qui finit par dire oui. Et l'on partage gaiement la corde de pendu.

Longueur approximative : 300 mètres

PUBLICITÉ :

1 affiche 120×160 ➔ 1 phototypie d'art 65×90



PATHÉ - CINÉMA



Programme 9. — Édition du 27 Février 1920.

DUCOSTO ET GRINGALET

Dessins animés de LORTAC

Le pauvre Gringalet, affligé d'une terrible belle-mère, se voit à chaque instant menacé de ses foudres.

Aussi décide-t-il de prendre des leçons de boxe, afin de la mettre à la raison.

Ducosto, un champion de cet art moderne, lui apprend le punching-ball, essaye du massage, des immersions subites et réitérées dans l'eau froide... En vain : Gringalet reste... gringalet, et Ducosto, furieux de le voir répondre si mal à ses bons soins, le jette par la fenêtre.

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi »... Gringalet est dentiste et Ducosto est pris d'une affreuse crise de dents.

La revanche de Gringalet est sévère, mais juste, et Ducosto commence à le prendre en considération. Il consent même à lui enseigner patiemment la boxe, et belle-maman ne tarde pas à apprécier les fruits de sa méthode sûre et savante. Un swing à la mâchoire, un direct au cœur et la voici knock-out. Tout porte à croire que l'argument sera pour elle concluant et définitif et que Gringalet connaîtra désormais la douceur d'un foyer paisible.

PATHÉ-CINÉMA

ACHÈTE

TRÈS BONS SUJETS

Drames = Comédies = Comiques

EN EXCLUSIVITÉ POUR :

1° France, Colonies, Protectorats.

2° France, Colonies, Protectorats, Suisse, Belgique, Hollande.

PATHÉ-CINÉMA

ACHÈTE

POUR SON ÉDITION MONDIALE :

BONS NÉGATIFS

Scientifiques, Documentaires, Voyages

S'adresser ou écrire :

Direction Artistique de PATHÉ-CINÉMA

30, Rue des Vignerons :: VINCENNES (Seine)

PATHÉ-CINÉMA présente le 28 JANVIER

HOUDINI

LE

Maitre

DU

Mystère



PATHÉ-CINÉMA

HOUDINI

Le Maître du Mystère

Grand Roman-Cinéma, adapté par M. J. PETITHUGUENIN

Édité par
PATHÉ

Les Principaux Interprètes :

Publié dans
L'ORDRE PUBLIC

HOUDINI, dans le rôle de **QUENTIN LOCKE**

MM. Peter BRENT : Jack BURNS ;
Ch. E. GRAHAM : Herbert BACON ;
Van PIKE : Paul BACON.

MM^{mes} Marguerite MARSH : EVA
STONEHOUSE : Zita DANE ;
Edna BRITTON : Dora DELLUX.

Résumé du 1^{er} Épisode : LA NÉCROPOLE DU GÉNIE

« L'International Patent's Cy » est une puissante société, dont le but apparent est de mettre en exploitation les découvertes de la science, mais le but réel d'étouffer les productions des inventeurs et de les laisser dans l'oubli afin de favoriser les industries existantes qui exploitent les anciens procédés.

Pour arriver à ses fins, l'« International Patent's Cy » achète les brevets concernant les découvertes scientifiques et industrielles susceptibles de transformer les moyens de production et, au lieu de livrer ces inventions à l'exploitation, elle enferme les modèles dans une cave d'où ils ne doivent jamais sortir.

Cette cave est creusée dans le roc, au-dessous de la demeure de M. Brent, le président de l'association. Ce Brent a une jolie fille, Eva, qui ne soupçonne rien des machinations ténébreuses de son père. Sa secrétaire, au contraire, Zita Dane, jeune fille intelligente mais peu scrupuleuse, est au courant de la vérité.

Elle ne se contente pas d'être la confidente de

Brent, mais elle l'espionne pour le compte de M. Herbert Bacon, vice-président, dont elle est l'âme damnée. Ce dernier a sur Brent une influence considérable dont les causes paraissent se rapporter à d'anciennes complicités.

Afin d'avoir une influence plus grande encore sur les opérations de l'« International Patent's Cy », Bacon a résolu de faire épouser Eva par son fils Paul. Celui-ci est tout disposé à cette combinaison, non par amour, car il est dominé par une aventurière, Dora Dellux, mais pour satisfaire son ambition.

Mais Eva dont la nature est droite et loyale, n'entend pas être l'objet d'un marché. Elle aime en secret le chef des laboratoires de l'association, Quentin Locke, jeune ingénieur d'un grand talent.

Sur les indications de Bacon, Zita Dane, la secrétaire de Brent, cherche à conquérir les bonnes grâces de Locke; mais ses avances n'ont aucun succès et la jeune femme en éprouve un vif dépit.

PATHÉ-CINÉMA

PREMIER ÉPISODE (Suite)

Brent, à certains moments, semble en proie à des remords. Que cache le passé de cet homme ? Il est harcelé de plaintes émanant des inventeurs qui déplorent l'oubli où paraissent plongées leurs découvertes. En outre, il reçoit un billet laconique ainsi conçu : « Brent, voici mon dernier avertissement. Si vous ne vous décidez pas à agir selon mes désirs, vous serez frappé au cerveau et en proie à la fièvre des Marais Malgaches. »

Le président de l'« International Patent's Cy » confie ses inquiétudes à l'un des principaux agents de la Compagnie, M. Flint, chargé spécialement des affaires à l'étranger. Ce dernier, qui rentre précipitamment de Madagascar, connaît en effet cette fameuse fièvre qui condamne le patient à une sorte d'accès continuels d'un rire hystérique et le prive de ses facultés intellectuelles.

Flint soumet à Brent le modèle d'une invention qu'il a rapportée et qui consiste en une sorte d'automate en fer à forme vaguement humaine qui, à l'aide de certaines formules, peut agir et se mouvoir en obéissant à une pensée extérieure.

Brent demeure incrédule, mais à ce moment, l'électricité s'éteint dans toute la maison. Brent donne des ordres pour faire remplacer à la cave les plombs du coupe-circuit. Le domestique chargé de ce soin, est à peine arrivé à la cave qu'un être monstrueux, dont l'aspect rappelle l'automate présenté par Flint, le frappe à la tête de son poing de fer et l'étend sans connaissance.

commençant par ces mots : « Mon cher Locke, à votre insu, j'ai commis envers vous un acte que je dois réparer. »

Le lendemain, lorsqu'Herbert Bacon vient, accompagné de son fils, la pauvre Eva est affolée en entendant retentir le rire inextinguible des deux fous derrière la porte qu'ils ont verrouillée. Bacon

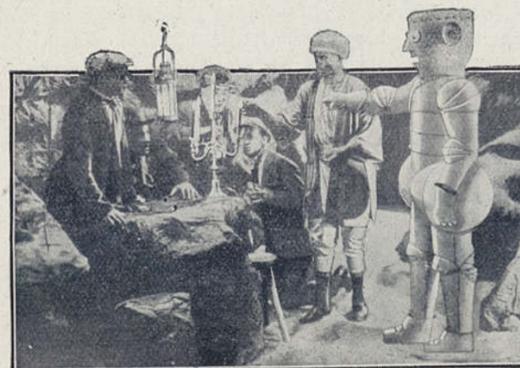


envoie chercher la police et donne l'ordre d'enfoncer la porte. Locke, sans recourir à des moyens violents, fabrique, à l'aide d'une baleine, de parapluie, un outil ingénieux qui, en un instant, ouvre la porte. Son attitude semble de plus en plus suspecte à Bacon qui demande au détective de l'arrêter pendant que les policiers enquêtent. Locke découvre le papier qui lui est adressé et dont le contenu, bien qu'inachevé, l'intéresse fort.

Le détective semble être d'accord avec le jeune ingénieur car, au lieu de l'arrêter, il lui dit, en confidence, de surveiller les agissements de l'« International Patent's Cy ».

Herbert Bacon a téléphoné à une maison de santé d'envoyer une voiture d'ambulance pour chercher Brent. Entre temps, des hommes qui paraissent obéir au monstre automatique de la cave, sont allés se poster sur le passage de l'auto et, après avoir terrassé les infirmiers, les dépouillent de leurs vêtements qu'ils endossent eux-mêmes et arrivent à la maison de Brent.

Eva s'oppose à ce qu'on enlève son père et, grâce à l'intervention de Locke, parvient à empêcher les faux infirmiers d'accomplir leur mission. Mais l'homme de fer apparaît tout à coup et frappe Locke qui tombe évanoui. Aussitôt, les infirmiers d'occasion lui passent la camisole de force et le laissent ficelé dans une chambre basse, tandis que le redoutable automate, brisant toutes les portes, poursuit la pauvre Eva à travers la maison.



Dans son cabinet, Brent a supplé à l'électricité par un candélabre à cinq bougies. Peu à peu, les deux hommes se troublent, leurs gestes deviennent fébriles, un rire effroyable les secoue et Brent ne peut achever une lettre qu'il était en train d'écrire, sorte de confession.

Longueur approximative : 875 mètres

HOUDINI

Le Maître du Mystère

inaugure, dans le Roman-Cinéma,
un genre complètement nouveau.

Chaque Épisode est une suite ininterrompue
d'Aventures extraordinaires
d'Exploits prodigieux.

HOUDINI

Le Maître du Mystère

intriguera, séduira, passionnera

TOUS LES PUBLICS

ÉNORME PUBLICITÉ :

Lancement et 1^{er} Épisode

Affiche 2 m. × 3 m.
5 Affiches 120 × 160.
Affiche de texte 120 × 160.

Grandes bandes : HOUDINI, pour encadrer affiches
et panneaux. Format 150 × 60.
Nombreuses photos — Brochures illustrées.

AFFICHAGE MURAL DANS TOUTE LA FRANCE

Louchet-Publicité.

LA PRÉSENTATION DU FILM

MADAME TALLIEN

Par la "Mundial Star Film"

Il y a de par le monde une société de gens convaincus qui dépensent une activité inlassable et des sommes importantes pour la propagation de leurs idées; j'ai nommé les Théosophes.

La Théosophie est une sorte de religion spiritualiste et philosophique dont l'idée maîtresse est la « réincarnation. »

Pour ma part, je n'avais pas encore rencontré d'exemple probant d'un tel phénomène, quand les nécessités parfois agréables du métier cinématographique me mirent ce matin en face de *Lida Borelli*, ressuscitant sur l'écran la célèbre *M^{me} Tallien*. Pris par le charme captivant de cette admirable créature, je me disais que les Théosophes pourraient bien avoir raison et qu'incarner aussi parfaitement et complètement un personnage ne doit être possible que si on l'a déjà vécu dans une existence antérieure. *Lida Borelli* est la « réincarnation » de *M^{me} Tallien*. Elle est belle, élégante, gracieuse, harmonieuse comme l'était cette belle *Theresia Gabarrus*, devenue *Marquise de Fontenay*, puis femme du Conventionnel, et son masque de camée reflète d'une façon saisissante la flamme d'amour, de courage et d'intelligence dont le feu intérieur l'anime tout entière. Son jeu est sobre et juste. L'expression, surtout dans le mépris et le dégoût, est éclatante de vérité.

Je vous le dis, ce que nous avons vu ce matin, ce n'est pas *Lida Borelli*, c'est *M^{me} Tallien*.

Autour de cette étoile de première grandeur, gravitent trois interprètes dont l'éclat est suffisant pour ne pas paraître de l'ombre dans cette lumière, et dame, ceci est bien la meilleure chose que je puisse dire d'eux, car l'entreprise était osée de jouer à côté d'elle et de briller tout de même dans son rayonnement.

M. Amleto Novelli, dans le rôle de *Tallien*, a dans son jeu autant de panache (c'est le cas de le dire) que sur son chapeau à trois plumes d'autruche frisées de commissaire de la Convention. Il est bon et même sympathique; je vous assure « sympathique » et c'est difficile dans un tel rôle. Il a une manière si cordiale de vous envoyer à la guillotine que c'est à vous en faire regretter cette distraction, réservée aujourd'hui à de rares privilégiés. (Entre nous elle avait autrefois de ragout que le dancing, avouez-le!) Il est vrai qu'il rachetait ce semblant de sévérité par une indulgence et des absolutions, intéressées d'ailleurs, dont il faillit être la première victime.

Si *M. Novelli* est bon, l'artiste dont je regrette de ne pouvoir citer le nom, et qui interprète le rôle de l'amoureux intrépide est charmant. Il a su apporter dans ce rôle une mesure exacte, et, sans tomber dans le précipice du mélo, il nous a fait éprouver le vertige des abîmes du danger et de la témérité. Les scènes d'amour sont d'une grâce parfaite et respirent le bonheur que le péril décuple.

Robespierre est bien la plus sinistre figure de la Révolution. L'aspect de ce sectaire glacial, de ce monomane de la guillotine fait passer dans les vertèbres le frisson du couperet dont il était la vivante image. *M. Fabiani* avec son élégance sobre, son geste sec, sa face cruelle, a réalisé d'une façon saisissante le personnage exact du tyran. Dans la scène de l'arrestation et de la mort, il ne manque pas de grandeur tragique.

Les Italiens sont maîtres dans l'art de faire mouvoir les foules à l'écran et sont très supérieurs en cela aux Américains. Les scènes d'émeute dans la rue sont d'un réalisme saisissant, et là le film italien triomphe incontestablement. Ces masses évoluent avec une vie, un



ERMOLIEFF-FILMS

106, Rue de Richelieu
PARIS

:: Téléphone : LOUVRE 47-45 ::
Adresse télégraph. : ERMOFILMS-PARIS



naturel et une vraisemblance réellement déconcertante, et c'est dans ces mouvements multiples et compliqués que l'art du metteur en scène éclate.

Je ne saurais assez louer le talent de M. Guazzoni à qui nous devons les magnificences de cette belle réalisation. Le contraste est poignant entre la grâce insouciant de la fête dans le parc du *Marquis de Fontenay* et le déchaînement du peuple dans la rue. Il y a là une succession de tableaux tour à tour poétiques et charmants, puis d'une violente bestialité dont l'opposition est d'un dramatique intense. L'appel des condamnés à la prison des Carmes est fort impressionnant, mais le clou de la mise en scène est la séance de la Convention. C'est d'une vérité et d'une intensité dont je n'ai pas souvenir que rien encore ait approché.

A ceux, qui ce matin critiquaient qu'il y eût dans le jardin du *Marquis de Fontenay* à Paris, des aloès (qu'une insuffisance botanique leur faisait d'ailleurs dénommer cactus), je répondrai qu'il y a des palmiers en pleine terre au parc Monceau et des aloès aussi, en été, et que la critique, pour être impartiale, doit juger d'ensemble et ne pas chiner seulement des détails.

Dire néanmoins que la mise en scène n'eût pas gagné à s'éclairer des conseils érudits d'un *Lenotre* ou d'un *Funk-Brentano* serait inexact. Si beaucoup de tableaux, tel que l'atelier de *M^{me} Vigée-Lebrun* fleurent l'époque à plein nez, d'autres, comme le tribunal révolutionnaire sont à côté de la tradition. Une visite préalable au Musée Grévin s'imposait.

Quant à l'action elle-même, elle se ressent de l'époque et des événements eux-mêmes qui l'ont engendrée.

Songez que vous assistez à la reconstitution visuelle de toute la Révolution, depuis la prise de la Bastille jusqu'à la fin de la Terreur. C'est l'ouragan révolutionnaire qui souffle en tempête à travers toute l'action, la domine, et je dirai l'écrase lourdement. Les préoccupations amoureuses de *M^{me} Tallien* et de son fiancé, les combinaisons intéressées ou érotiques de *Tallien* et des autres nous paraissent bien pâles, bien mesquines, bien insignifiantes, mesurées aux événements qui entraînent toutes ces marionnettes dans leur tourbillon effréné.

Et puis une erreur fondamentale de conception s'est glissée dans le scénario. La pensée de l'auteur est de placer l'héroïne entre son amour pour son fiancé, et la nécessité où elle se trouve de renoncer à son amour et d'épouser *Tallien* pour sauver la vie de celui qu'elle aime. Or, *Tallien* ne semble pas déplaire, mais là pas du tout, à la *Marquise de Fontenay* et elle envisage comme un pis-aller très acceptable de devenir l'épouse du héros du 7 thermidor. Combien la situation eût été plus dramatique si elle avait haï *Tallien*.

Ces réserves faites, ce sont deux heures d'enchantement que vous procure la vision de cette œuvre admirable que doit couronner le plus absolu succès, si le sentiment du beau n'a pas complètement déserté cette triste planète. C'est un des plus beaux, oserai-je le dire,

le plus beau film qu'il m'ait été donné de voir? La photographie en est admirable, simplement.

Laissez-moi déplorer, en terminant, que nous, Français, qui possédons la plus riche littérature du monde, qui avons une histoire unique, tour à tour glorieuse, tragique et romanesque, nous nous laissons déposséder par l'étranger de tous les avantages artistiques et matériels que leur reconstitution à l'écran ne manquerait pas de nous procurer. Et cela pourquoi? Parce que les grandes maisons françaises trouvent qu'elles ont moins de mal à gagner beaucoup d'argent en important des films étrangers qu'en se donnant la peine de les créer elles-mêmes et d'en surveiller l'exécution! Et aussi parce que les exploitants ont posé un axiome idiot: « Le public ne veut pas de films en costumes ». Qu'il avouent: « Nous, les exploitants, nous ne voulons pas de films en costumes parce que, obligatoirement, le film en costume c'est de l'histoire, et comme nous ne la savons pas, nous ne pouvons pas comprendre le film », soit! mais qu'ils n'aient pas l'impudence de tirer argument de leur propre ignorance pour prétendre qu'ils représentent la tendance de la masse et de substituer à son goût à elle leur propre absence de goût à eux!

Nem d'un chien! il y a pourtant en France pas mal de gens qui ont leur certificat d'études primaires!

Le succès de *M^{me} Tallien* ce matin au « Lutetia », anéantit ce préjugé fabriqué de toutes pièces par la vanité imbécile des ignorants, tant au détriment du public... qu'à celui de notre industrie cinématographique.

M^{me} Tallien, messieurs les exploitants, quoiqu'un film en costumes, est une merveille et sera un triomphe.

C'est égal, *Tallien-Novelli* est un heureux coquin, et j'avoue que pour cette *Thérèse-Borelli* là, moi aussi, je risquerais bien la guillotine.

Jacques CÔR.

"THE BIOSCOPE"

Journal Cinématographique hebdomadaire

BUREAUX :

85 Shaftesbury Avenue, LONDON, W. I.

ENVOI D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

Abonnements pour l'étranger: 1 livre 10 shillings



42, RUE LE PELETIER
PARIS

Téléphone : TRUDAINE 52-27

Adresse Télégr. : FILMONAT PARIS

La Société ÉCLIPSE a réédité au cours de
l'année 1919

FORFAITURE, MOLLY, MARIE LES HAILLONS

qui ont porté l'estampille MONATFILM en 1916.



Le MOGADOR-PALACE reprend avec succès
à Paris

CABIRIA

qui a porté l'estampille MONATFILM en 1917.



Les films :

La Fille des Dieux, Salomé,
Ali-Baba, Fan-Fan, Aladdin

SUPERPRODUCTIONS **FOX FILM**

porteront l'estampille MONATFILM en 1920.

CHRONIQUE du FILM FRANÇAIS

POUCETTE

Le plus Jeune Détective du Monde

Lutetia a décidément le monopole des présentations sensationnelles. Presque chaque semaine, le tout-Paris cinématographique a l'occasion de s'y donner rendez-vous. Le voisinage de l'Arc de Triomphe semble exercer une sorte de fascination sur nos producteurs ambitieux de gloire.

Jeudi matin, M. Adrien Caillard nous conviait à la présentation de son dernier né, le jeune *Poucette* dont bon nombre de parisiens connaissent les précoces exploits pour les avoir lus dans *le Journal*, narrés par le délicieux conteur Alfred Machard.

Je crois me souvenir que l'auteur de *Poucette*, dans la préface de ce roman d'aventures, s'excuse de piétiner pour une fois les plates-bandes des écrivains spécialistes du roman-policier; il explique fort naturellement le sentiment d'imitation qui l'a conduit à sacrifier à la mode du jour et à faire jouer à ses héros habituels des rôles de détectives à l'instar de Sherlock Holmès et autres Arsène Lupin.

Je m'empresse d'ajouter que M. Alfred Machard s'est toutefois bien gardé d'imiter ses devanciers dans le relâchement du style et que *Poucette* ne le cède en rien, au point de vue littéraire aux autres ouvrages de l'excellent écrivain.

Donc, M. Adrien Caillard qui nous donna, il y a peu de semaines, *Popaul et Virginie*, s'est fait une spécialité des films de gosses; il y a du reste la main, comme on dit, et nul mieux que lui ne sait tirer parti des qualités souvent difficiles à discerner de ses minuscules interprètes.

Je ne dirai rien des aventures de *Poucette*, détective en miniature, pour ne pas déflorer le plaisir que chacun voudra goûter à ce ravissant spectacle; mais ce que je voudrais pouvoir célébrer comme il le mérite, c'est le talent inné, inconscient presque, déployé par les trois enfants, principaux interprètes de ce beau film. *Poucette*, c'est le petit Maurice Touzé et cet artiste de dix ans à peine possède toute la science d'un vétéran du plateau. Aucune exagération dans le geste, aucune tendance à

l'effet. Les passages de tendresse et d'émotion sont rendus avec un sentiment de la mesure qu'on cherche souvent en vain chez des acteurs célèbres.

Le délicieux petit saxe qu'on nomme Simone Genevois donne la réplique à *Poucette* avec tout autant de talent et de qualités scéniques. Cette étoile en herbe est en même temps servie par un physique d'une beauté remarquable et intensément photogénique.

Déjà coquette, la gracieuse Simone, minaudant avec un art consommé et sa petite scène de flirt avec *Poucette* sur la roche grise au bord de l'Océan majestueux est une véritable leçon d'art cinématographique.

Le petit Paul Duc, dans un rôle épisodique, fait montre, lui aussi, d'un talent déjà très averti et d'un naturel parfait.

Les rôles de grandes personnes s'effacent à côté des trois étoiles que j'ai citées. Toutefois, il faut louer les trois policiers dont les ahurissements sont des plus amusants. Le principal rôle féminin, par contre, est très malencontreusement interprété par une artiste qui ne possède, pour faire du ciné, que de la bonne volonté; et c'est tout à fait insuffisant. M. Caillard ne m'en voudra pas j'espère de lui signaler le seul défaut de son film et de lui crier: Casse-cou!

La mise en scène de *Poucette* est extrêmement pittoresque, on sent l'autorité d'un artiste méticuleux, soucieux de vérité et de précision. Le modeste logement du détective à Montmartre, de même que l'intérieur de la villa en Bretagne sont de véritables tableaux d'intérieurs. Les plein-air sont choisis avec une sûreté de coup d'œil qui n'appartient qu'aux amoureux de la nature.

Quant à la photo, très soignée d'un bout à l'autre, elle est dans certains passages particulièrement belle. Tout l'honneur en revient à l'habile opérateur Maurice Desfassiaux.

Poucette est un très beau film français qui inaugure fort brillamment la production de la « Visio-Film ».

L'OUVREUSE DE LUTETIA.

NE SOUILLEZ PAS VOS ÉCRANS

(Après POUCKETTE, voici le Repoussoir)

Nous avons eu la première vision d'un film, interprété par un petit artiste de Ca'Conc qui, jadis, eut quelque renommée en glorifiant l'indiscipline; l'insulte au drapeau; — c'était avant la guerre! — et qui, le jour où l'antipatriotisme ne fut plus ni de bon rapport, ni même une opinion témérairement avouable, — « La Guerre Sociale » était devenue « la Victoire »! — retourna cyniquement sa veste avec la même désinvolture que son copain Gustave Hervé.

Les Queues Rouges étaient devenus patriotards.

Avec cette inconscience qui caractérise certains cabots, qui n'ont pour tout talent que l'audace de flatter, en d'ineptes plaintes, de bas instincts érapuleux, ce cabotin périmé, s'est permis de prendre publiquement la parole en pleine séance de présentation.

Après avoir réclamé en faveur de sa première œuvre l'indulgence du public — je vous garantis qu'elle lui était toute acquise d'avance. — M. Brunswick-Montéhus, — car c'est de lui dont il s'agit, a osé nous sortir cette énormité: « C'est pour rénover le film français que j'ai tourné *Au seuil du crime*, afin que nos metteurs en scène ne soient plus obligés de se dire Américains pour tourner leurs œuvres! »

Cette méprisable et publique insolence à l'adresse de tous nos metteurs en scène, les célèbres et les inconnus, les médiocres et les talentueux, ne mériterait pas d'être relevée, mais il est bon que cette folle inconscience, que cette ignorance crasse de tout ce qui s'est fait de beau en France, pour la légitime gloire de toutes nos maisons d'édition françaises soit souligné: et que, sans lui en demander la permission, je dise publiquement à M. Brunswick-Montéhus, que sa petite célé-

brité de beuglant n'est même pas suffisante pour excuser un film aussi bête, aussi médiocre que celui-ci, où, selon sa malade marotte, il nous apparaît une fois de plus la tête dans la lunette... de la guillotine.

Rénover le film français!... A moins qu'il ne nous ait pris pour une bande d'imbéciles, et il me semble l'entendre dire avec une présomptueuse suffisance: « Vous allez voir comment je vais leur parler à tous vos directeurs! », M. Brunswick-Montéhus, qui eut l'audace de chanter ses ordures avec une croix de guerre, d'autant plus déplacée que jamais le sinistre histrion ne fut mobilisé, se bourre ridiculement le crâne à lui-même.

Qu'il sache bien que le plus médiocre des navets est bien supérieur, à tous les points de vue, à cette pleurnicharde ineptie qui a souillé l'écran où, le même matin, on nous avait projeté les 6^e et 7^e chapitres de *Travail*, le deuxième chef-d'œuvre de M. Pouctal.

M. Brunswick-Montéhus, champion du film français et des metteurs en scène français, qui, dit-il, sont obligés de se dire Américains!... Ah! de grâce, laissez-moi rire!... de pareilles élucubrations, c'est d'un grotesque inouï!... où Titi a-t-il entendu braire pareille ânerie?... Nulle part!... Pardonnez-lui, messieurs, Titi ne sait pas ce qu'il dit car, qu'on se le répète, au cinéma M. Brunswick-Montéhus s'appellera Titi. Titi a voulu nous épater! Mais si Titi a entendu les réflexions qu'ont suscitées son film qui n'est même pas digne d'être un navet, il a dû être édifié.

Le sujet, le voici. Un pauvre être chétif, grand garçon mal poussé, qui n'a pas la force de travailler est chassé par son père. (*Inutile outrage à l'ouvrier parisien, qui*



souvent, élève mal ses gosses, mais les aime toujours, surtout quand ils sont malingres, chétifs et pitoyables.) A la rue, le malheureux ne sait que faire. (Deuxième erreur pour un soi-disant auteur réaliste. Quand on veut, on trouve toujours un travail en rapport avec ses forces et ses aptitudes.) Il rencontre un ami escarpe et souteneur qui lui offre du travail dans son entreprise de cambriolage. "Monte en l'air and Co" l'emmenent au cabaret. Titi mange avec avidité une croûte de pain, mais il refuse de faire partie de la bande qui l'a emmené dans un bal musette où l'on danse bien mal. Il est honteusement chassé par ces escarpes dont il ne veut être, et sans gîte, va s'endormir sur les fortifs.

La faim a raison de ses scrupules, et Titi s'enrôle dans la bande. La nuit même, on doit dévaliser et estourbir une cabaretière. Titi se cachera dans la cave pour ouvrir la porte à ses complices. Dans cette cave il trouve quelques bonnes bouteilles. Titi boit, s'enivre et rêve, halluciné, qu'il passe en cour d'assises et qu'il est guillotiné!... Cette effroyable vision le remet sur la bonne voie, et il se jure, à l'instant même, de se mettre en travers des criminels projets de ses complices. Il réveille la boniche qui en pinçait pour lui, donne l'alarme à la cabaretière qui se fait des bigoudis, prend le rigolo et met en fuite la bande qui, avant de se tirer des flûtes, lui tire un coup de pétard. Titi est blessé. A son lit d'hôpital, il reçoit des félicitations. Il épousera la boniche, et, un an plus tard, il tient un gros marmot qui a l'air de peser plus lourd que lui.

Et c'est avec de semblables niaiseries périmées que M. Titi-Brunswick-Montéhus veut rénover le film français. De la miteuse mise en scène, ne parlons pas. De l'interprétation qui fait tout ce qu'elle peut, silence. Mais avant d'avoir la prétention de prendre une place, même modeste, parmi nos artistes ou nos metteurs en scène, que M. Titi-Brunswick-Montéhus laisse au magasin d'accessoires son insupportable jactance, ses illusions et sa guillotine, et, s'il a réellement l'intention de faire du cinéma, qu'il commence par apprendre modestement son métier avant de se posser sottement en maître-rénovateur.

Ce film prouve irréfutablement qu'il n'y a plus de censure. Mais je doute que le visa de la commission d'examen des films ait jamais assez d'autorité pour imposer aux municipalités de province pareille élucubration.

V. GUILLAUME DANVERS.

EMPLOI RATIONNEL

DU
Courant Alternatif

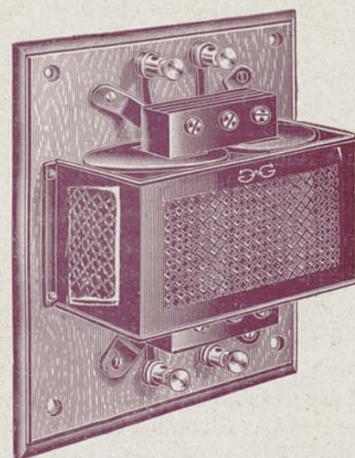
AU MOYEN DU

TRANSFORMATEUR

GUIL

dit AUTO-RÉDUCTEUR

Modèle exclusif contrôlé



Nouvel Appareil *atténuant*, dans une très large proportion, les inconvénients du courant alternatif. Il prend le courant de 110 ou 220 volts fourni par le secteur et le restitue à 40 ou 60 volts suivant les besoins. Cette absorption de tension est compensée par une augmentation d'ampérage, ce qui procure une *économie notable*.

AMPÈRES		POUR SECTEURS 42-50 PÉRIODES	
au secteur	à la lampe	115 Volts	220 Volts
30	60	460 fr.	» »
16	60	» »	600 fr.

NOTA. — Bien spécifier la nature du courant, le voltage exact et le nombre de périodes.

INSTRUCTION DÉTAILLÉE SUR DEMANDE

Manufacture Française d'Appareils de Précision

GUILBERT & COISSAC

4, ALLÉE VERTE, 4
— PARIS —
Métro: Richard-Lenoir

TÉLÉPHONE :
ARCHIVES 16-24 — 39-95



ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
LOCATIONAL-PARIS

LA LOCATION NATIONALE

10, Rue Béranger* — PARIS

AGENCES A :

MARSEILLE
3, Rue des Récolettes
LYON
23, Rue Thomassin
BORDEAUX
16, Rue du Palais Gallien

NANCY
33, Rue des Carmes
LILLE
5, Rue d'Amiens
RENNES
33, Quai de Pivalaye

GENÈVE
11, Rue Lévrier

PRÉSENTATION DU
21 Janvier 1920
au Palais de la Mutualité

DATE DE SORTIE
20 Février 1920

Pour un Sourire

(Metro Film Co)

Comédie dramatique interprétée par

Harold LOCKWOOD

Greek Conniston est un jeune homme mondain, dont la situation de fortune lui permet de s'offrir toutes les fantaisies. Son père est un multimillionnaire, grand brasseur d'affaires, et qui n'a jamais pris le temps de s'occuper plus longuement de son fils et de l'obliger à travailler. Cependant, un jour, lassé de le voir mener

cette vie stupide, il envoie un télégramme à son fils en lui faisant parvenir 500 dollars et lui annonçant un billet de chemin de fer pour San Francisco, qui est le lieu de sa résidence, afin, ajoute-t-il, de l'obliger à embrasser une carrière.

Les vivres étant coupés, le jeune homme n'a pas à hésiter une seconde : il faut qu'il

POUR UN SOURIRE

rentre chez son père, mais il ne peut se résigner à se séparer de son ami et compagnon de fêtes, Roger Hapgood. Les deux jeunes gens sont donc en route pour San Francisco et, à une station de l'Arizona, le hasard le met en face d'une délicieuse jeune fille à l'aspect mystérieux et enjôleur. Lorsque celle-ci descend quelques stations plus loin, notre inflammable Greek descend, accompagné de son ami. Il veut absolument pouvoir rejoindre la jeune fille. Après enquête, on lui apprend que celle-ci habite à 70 milles plus loin, ceci n'est pas pour décourager notre héros, qui dépense ses dernières économies à l'achat de deux chevaux.

Les voici en route. Après un voyage pénible, ils arrivent enfin au ranch, où habitent la jeune fille et son père. Il faut trouver un prétexte pour être en tels lieux et, à tout hasard, Greek raconte qu'avec son ami ils ont décidé de faire un voyage d'excursions dans la région. Mais n'ayant plus d'argent, Greek a télégraphié à son père pour lui demander des subsides, et les deux jeunes gens ont dû avouer que,

pour le moment, ils devaient avoir recours à la bonté de leur hôte, pour ne pas rester abandonnés sur la grand'route.

Enfin un coup de téléphone arrive, c'est pour Greek. Son père lui répond au sujet de son télégramme et lui annonce que tout ce qu'il peut lui donner maintenant, c'est un bon conseil : que dorénavant il faudra qu'il se tire d'affaires lui-même.

Les deux jeunes gens cherchent à s'employer et Crawford, le père de la jeune fille, leur offre à chacun une place dans son immense exploitation agricole. Greek, plus simple, est affecté aux travaux de culture et d'élevage, tandis que son camarade, plus adroit et insinuant, s'est fait prendre comme secrétaire particulier.

Le jeune secrétaire tâche de profiter de sa situation pour se faire bien voir du père et tâcher d'épouser la fille. Cependant, il n'a pas la patience de jouer son rôle jusqu'au bout, et s'étant rendu compte que Greek plaît beaucoup à la jeune Laurence, il veut brusquer les choses. Mais il est simplement grossier et se fait mettre à la porte.

LA LOCATION NATIONALE

POUR UN SOURIRE

A ce moment, Monsieur Crawford fait de très grands travaux qui doivent être terminés pour le 1^{er} octobre, afin de permettre l'établissement d'une ligne de chemin de fer dans sa région. S'il n'arrive pas à livrer ce travail la Compagnie de Chemins de fer fera passer sa ligne par un autre chemin. Ce sont donc deux adversaires d'argent qui se trouvent face à face. L'un M. Crawford, et l'autre représenté par un individu du nom de Swinnerton, dans lequel le hasard a voulu que soit le père de Greek.

Greek est maintenant chef de chantier pour l'installation de cette ligne de chemin de fer. Les adversaires ont fait tout ce qu'ils ont pu pour faire soulever des incidents divers, mais en vain.

Swinnerton n'a plus qu'une ressource : il décide de faire sauter une digue qui

inondera tous les travaux. Lorsqu'il rend ses comptes au père de Greek, celui-ci est furieux de la malhonnêteté et de l'attentat de Swinnerton, mais hélas, il est trop tard, il ne peut plus empêcher la catastrophe de se produire. Immédiatement il se rend à Hard Valley, où a lieu le méfait, et vient offrir ses services et sa fortune pour aider à réparer très rapidement l'accident survenu, et dorénavant il fera cause commune avec les intérêts de Crawford.

Conclusion logique : Greek est tombé amoureux de la jolie Laurence et la jolie Laurence est amoureuse du jeune Greek. C'est pourquoi, d'un commun accord, les deux pères décident d'unir leurs enfants et cette union couronne pour tous le plus beau de tous les rêves.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 1.500 MÈTRES

Affiches et Photos

LA LOCATION NATIONALE

LA LOCATION NATIONALE ✦ PARIS

La plus Malicieuse

(METRO-FILM C^o)

Comédie interprétée par M. et M^{me} DREW

Madou rêve d'avoir un superbe chapeau, mais son mari trouve toutes sortes de prétextes pour le lui refuser. Par conséquent, profitant du sommeil de son mari, elle décide, chaque nuit, de faire une petite raffle dans ses poches et de lui enlever toute la monnaie qu'elle pourrait rencontrer. Le premier jour, Henry est fort surpris et est convaincu que sa bonne est la coupable. Il veut la renvoyer, mais Madou découd la poche du pantalon qu'il avait la veille, et le malheureux pense que sa poche était percée.

Enfin, une nuit, il surprend sa femme en train de faire sa petite raffle nocturne. Il décide de s'en venger et veut lui faire croire qu'il y a des voleurs dans la maison, après avoir caché toutes les raffles successives de sa femme. Mais le hasard, le lendemain matin, en recousant un bouton, permet à Madou de retrouver le petit trésor.

C'est pourquoi Madou est la plus malicieuse car si elle a pu ramasser la menue monnaie de son mari chaque jour, c'est elle qui, la dernière, a pu conserver l'argent.

MÉTRAGE APPROXIMATIF : 300 MÈTRES

LES GRANDS OISEAUX

Autruches, Aigles, Paons

DOCUMENTAIRE

Métrage approximatif : 150 Mètres

TÉLÉPHONE
ARCHIVES 16-24 — 39-95



LA LOCATION NATIONALE

10, Rue Béranger — PARIS

AGENCES A :

MARSEILLE
3, Rue des Récolettes
LYON
23, Rue Thomassin
BORDEAUX
16, Rue du Palais Gallien

NANCY
33, Rue des Carmes
LILLE
5, Rue d'Amiens
RENNES
33, Quai de Pivaloye

GENÈVE
11, Rue Lévrier

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
LOCATIONAL - PARIS

PRÉSENTATION DU
21 JANVIER 1920
au Palais de la Mutualité, 925, r. St-Martin

DATE DE SORTIE
20 FÉVRIER 1920

LE MESSAGER DE LA MORT

Interprété par Leah BAIRD, Sheldon LEWIS et Charles HUTCHISON

EN 15 ÉPISODES

QUINZIÈME & DERNIER ÉPISODE

LE TRIOMPHE

Bob se relève de son saut périlleux qui aurait pu être mortel.

Pendant ce temps, Carter a pris le service au sommet du phare et il signale au navire de Walker que le navire, contre

lequel la torpille doit être lancée entre dans la baie. L'ordre de lancer la torpille est immédiatement donné à la cave. Tout est prêt; et c'est aux acclamations de la bande que part la torpille. Alice qui

LE MESSENGER DE LA MORT (Suite)

est maintenant à peu près au courant du maniement des machines propulsives et directrices, risque sa vie pour sauver le navire. Soulevant entre ses mains un énorme quartier de rocher, elle le jette sur la tête d'un des mécaniciens, qui, s'écroule mort, tandis que, prenant la



direction de l'appareil, elle modifie la course de la torpille.

A bord du navire de Walker, c'est un premier mouvement d'enthousiasme lorsque l'équipage voit la torpille se diriger d'une façon absolument implacable contre le navire qu'il faut détruire.

Mais bientôt les cris de triomphe sont changés en cris de rage, la torpille dérive et bientôt elle arrive à toute vitesse contre le navire de Walker. L'ordre est immédiatement de manœuvrer les ancres pour laisser passer la torpille, mais un homme surgit sur le pont qui ignorait toute la

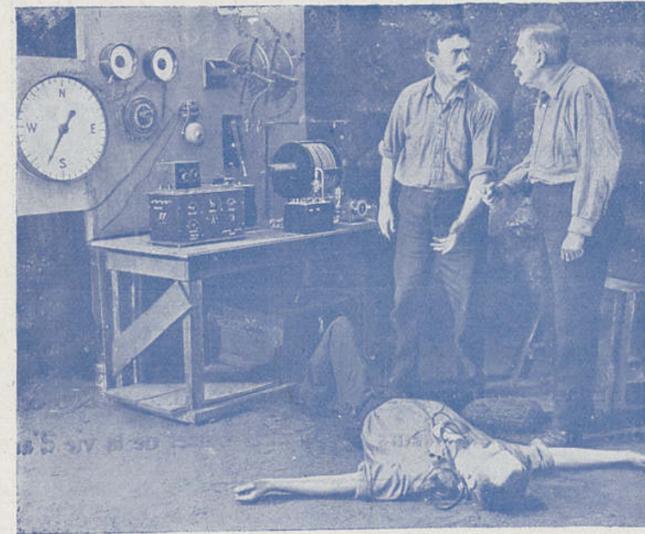
manœuvre : c'est Bob. Il entend les cris de rage, comprend ce qui se passe, et sacrifiant sa vie pour assurer le châtimement des bandits, il s'élance sur les deux hommes qui vont manœuvrer les ancres. Brisant les garde-fous du pont, ils tombent tous trois à la mer. Les deux bandits coulent

LA LOCATION NATIONALE ✻ PARIS

LE MESSENGER DE LA MORT (Suite)

à pic, tandis que Bob nage de toutes ses forces pour tâcher de gagner le large avant que la torpille n'explode en atteignant son but.

Quelques secondes plus tard, la torpille donne contre le navire qui éclate emportant avec lui dans les profondeurs de la mer tout l'équipage.



Il ne reste plus maintenant à Bob, sauvé par miracle, qu'à retrouver Alice. Il a vu, en nageant vers la côte, Carter au sommet du phare. Il guette donc la sortie de cet homme et se jette sur lui. Carter lui échappe, et doué d'une force peu commune, il va arriver à tuer Bob,

mais plus souple celui-ci l'entraîne vers le sommet de la falaise et les deux hommes roulent jusque sur la plage. Ils vont se relever, car ils n'ont été qu'étourdis, quand un coup de feu part. Carter tombe à terre; il est mort! C'est Alice, qui après être arrivée à faire dériver la torpille a

trouvé une issue secrète à la caverne et par surprise a désarmé un des affiliés de la bande. C'est elle qui sauve Bob de la mort.

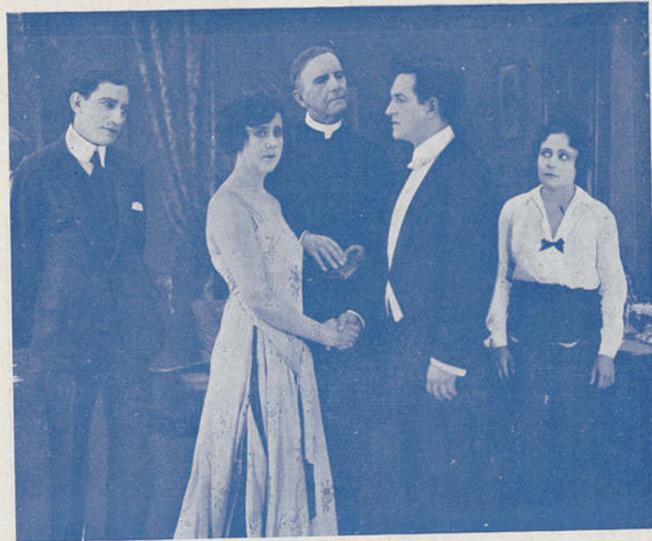
Les deux jeunes gens ont maintenant atteint leur but de leurs efforts et Bob a retrouvé sa sœur, Helen, qui aime Bar-

LA LOCATION NATIONALE ✻ PARIS

LE MESSENGER DE LA MORT (Fin)

clay. A peine le pasteur vient-il de marier Bob et Alice que Barclay qui a servi de

témoins pour son mariage à lui-même. Et tandis qu'Helen épouse Barclay, qui



témoin au premier mariage, demande aux jeunes époux d'être maintenant leurs

l'adore, Alice et Bob échangent leur premier baiser de la vie d'amour.

MÉTRAGE DU DERNIER ÉPISODE : 528 MÈTRES — AFFICHES & PHOTOS

BIENTOT

La Nouvelle Série des

BILLY WEST

LA LOCATION NATIONALE — PARIS

Louchet-Publicité

LETTRE D'ANGLETERRE

A la fin de chaque année, devant les résultats accomplis, il nous semble que le cinéma ait atteint son apogée, et il nous paraît de plus en plus difficile qu'on puisse enregistrer des progrès nouveaux dans cette expression quasi parfaite de l'art dramatique, adaptée à notre vie moderne, heurtée, trépidante, haletante. Et pourtant chaque année voit dans le domaine artistique et dans celui exclusivement technique de la projection, des savants et des artistes réussir à donner à cette transposition plastique de la pensée humaine, un nouvel essor, toujours plus large et plus hardi.

1919 a marqué d'une manière très nette le renouveau — ou pour mieux dire — la création d'une production nationale en Angleterre. Certes, Londres n'est pas encore la capitale du film, et arrivant un peu tard dans la mêlée, l'industrie cinématographique britannique ne fait pas encore preuve d'une très grande originalité, mais il est incontestable qu'aucun effort n'est négligé ici pour concurrencer l'Amérique, la France et l'Italie.

Géographiquement parlant, le Royaume-Uni, jouit d'une situation privilégiée. Situé à mi-chemin de l'Amérique et du « Continent », il est le médiateur direct entre l'importateur et l'exportateur. Ce, au point de vue exclusif des affaires. Au point de vue mise en scène, la Grande-Bretagne, offre une divergence de climats et d'aspects qui lui permet d'affronter la réalisation de tous les scénarios. Depuis les « lochs » sauvages et rugueux des highlands jusqu'aux jardins tropicaux de l'île de Wight que vient heureusement réchauffer le Gulf-Stream : à l'abri des guerres et des révolutions, elle garde jalousement enchâssé dans son sol, les souvenirs architecturaux les plus précis du moyen âge et des temps modernes. En ce qui concerne l'art cinématographique, ces richesses n'avaient pas encore été employées, et jusqu'en 1914, en dépit du nombre de ses cinémas, l'Angleterre n'éditait que peu ou pour ainsi dire pas de films. Durant cette dernière année, elle a, à pas de géants, rattrapé ses rivaux les plus sérieux et 1920 ne verra que s'accroître son succès. Les capitaux, ni les artistes ne lui manquent, il lui suffit de « faire grand » de ne pas lésiner, comme il arrive quelquefois encore à ses metteurs en scène, dans l'aménagement d'une « plantation », pour égaler les meilleures productions des autres pays. Ajoutons pour terminer, que les acteurs anglais progressent également de manière très sensible, et qu'abandonnant peu à peu l'allure figée ou théâtrale qu'ils adoptaient volontiers il y a quelque temps, ils interprètent de façon très convenable les héros des

romans les plus célèbres de la littérature moderne anglaise, qu'adaptent avec tant d'entrain les « producteurs » d'Outre-Manche.

Jetons un coup d'œil rétrospectif sur la situation des anciennes et nouvelles firmes durant 1919.

L'Hepworth Cie a largement augmenté son capital, elle a acquis une immense propriété dans le Sussex : Patlands Park, ex-demeure princière, qui servira de décors aux nouveaux drames qu'elle éditera, et sur une partie de laquelle, elle a fait élever de nouveaux ateliers. L'Ideal Cie a également acheté les « Neptune » studios à Estrie, où elle se propose de tourner 26 grands films par an.

Enfin, dès la signature de l'armistice, les London film et British Actors Cies reprenaient leurs travaux interrompus par la guerre.

Mais ce sont surtout les nouvelles firmes, qui semblent devoir promettre le plus, tant par leur orientation artistique que par la somme des capitaux engagés.

Voici la filiale anglaise de la Famous Players Lasky, au capital de 20 millions : la British Producers Ltd, aux destinées de laquelle préside un membre du Parlement, le major David Davies. Voici cette autre Compagnie — entièrement anglaise celle-là — l'Alliance Film Corporation au capital — pas entièrement souscrit — de 40.000.000 de francs, que dirige cet acteur-directeur de grand talent, Gérald du Maurice. Et pour finir, ces deux ennemies, ex-associées jadis, la Stoll et la Goldwyn. La première, depuis sa rupture avec la maison d'édition américaine, a décidé de produire sur une vaste échelle, et dans ce but, elle vient de faire construire des ateliers qui peuvent rivaliser avec ceux de Los Angeles, quant à la dernière nommée, elle semble vouloir tout écraser en venant éditer en Angleterre avec un capital de cent millions.

La Samuelson mérite une mention spéciale. Vouant élargir son champ d'action, son directeur est parti avec une troupe en Amérique, dans le but de filmer un certain nombre de drames dont l'action se déroule sur le nouveau Continent, et pour monter à Los Angeles des studios permanents. Au moment où tant de Yankees veulent traverser la « mare aux harengs » pour venir en Europe trouver les matériaux nouveaux nécessaires à leur formidable production, cette tentative est pour le moins singulière.

Et maintenant, à côté de ce brillant tableau, il est juste de reconnaître que des difficultés assez nombreuses surgiront pour entraver les efforts des éditeurs et des

exploitants. Les grandes firmes américaines, malgré un change avantageux, ne cessent d'accroître le prix de leurs futurs films et il se pourrait bien que nombre d'établissements profitent ici du nouvel an pour augmenter leurs places, déjà assez chères. Les cinémas du centre de Londres perçoivent une moyenne de 4 fr. par fauteuil, et les Cinés de quartier n'ont pas de strapontins à moins de 2 fr. Enfin les exportations seront forcément assez réduites, au début. L'Allemagne ayant interdit l'introduction de films étrangers sur son territoire, et les relations commerciales étant nulles avec la Russie, deux débouchés assez importants se trouvent réduits à néant. Ne parlons pas de l'Amérique, qui se refuse dans l'ensemble — à exhiber les films européens, et qui souffre elle-même d'une pléthore de pellicules.

La production anglaise de la semaine passée est absolument nulle. L'Harma présentait une réédition du drame « Lorna Doone » édité il y a plusieurs années déjà par la Clarendon Cie. Ce fut un désastre. Le seul résultat heureux de ce film, est de montrer les indiscutables progrès accomplis par l'industrie cinématographique, et de nous faire sentir combien les procédés et la mise en scène devant lesquels on s'extasiait jadis, nous paraissent maintenant enfantins et maladroits.

Parmi les films américains, *Vagabond Luck* (la chance de Vagabond) et *The Dragon painter* (le peintre des dragons) sont certainement les meilleurs. Le premier, bien que situé encore dans le monde des courses et des entraîneurs, est original et l'inévitable dénouement : une grande épreuve sportive où l'outsider bat le favori.

est logiquement amené, autant du moins que la logique est compatible avec la glorieuse incertitude du Turf. Demandez à Bricart dit le Bouif... ; Albert Ray, non-châlant et timide, interprète à merveille le rôle du jockey qui monte le tocard Vagabond. Il finit même la course dans un style que ne désavoueraient pas les rois de la cravache.

Un seul reproche à ce film. Les sous-titres sont émaillés d'expressions sportives qui seront certainement inintelligibles au grand public. « Le Dragon Painter » est l'un des films où avec « Forfaiture » le tempérament d'Hayakawa se révèle le mieux. A notre avis, il a sur ce dernier l'avantage de ne point nous présenter un « déraciné » dont le conflit entre la civilisation européenne et sa propre civilisation orientale, n'est pas très neuf, mais au contraire de nous faire vivre un peu la vie du vieux Japon, et de soulever pour nous un coin de ce voile mystérieux, sous lequel se dérobe l'âme des asiatiques. De plus, la photographie et la mise en scène de cette œuvre — de ce chef-d'œuvre plutôt — sont en tous points parfaites. Pas une faute de goût. Le scénario est d'un artiste et sans irréalités, sans à-coups, sans mélodrame, l'histoire de ce peintre nippon, perdu dans son rêve, et que la réalité rebute et paralyse, se déroule superbement sans jamais perdre de son intérêt, avec juste la touche d'humour et de sentimentalisme nécessaire pour que ce film émeuve sans attrister.

F. LAURENT.

Ne pas confondre !

L'ÉCOLE CINÉMA

Direction : VIGNAL

66, Rue de Bondy, PARIS (10^e) — Téléph. Nord : 67-52

est le seul Etablissement donnant sérieusement et rapidement toutes les notions concernant la *Projection* et la *Prise de Vues*.

UN CERTIFICAT DE CAPACITÉ EST DÉLIVRÉ A L'OPÉRATEUR PROJECTIONNISTE APRÈS PASSAGE AU POSTE DOUBLE

VENTE & ACHAT DE TOUT MATÉRIEL CINÉMATOGRAPHIQUE

Neuf et Occasion en parfait Etat de marche -- Groupes électrogènes

INSTALLATIONS COMPLÈTES D'ÉTABLISSEMENTS

MAISON DE CONFIANCE

MAISON DE CONFIANCE



HORS SÉRIE

WILLIAM FOX

PRÉSENTE



WILLIAM FARNUM

HORS SÉRIE



DANS

LASSITER LE VENGEUR

Film d'Aventures dramatiques édité en deux parties

1 ^{re} Partie : " Les Cavaliers de la Sauge Pourrée "	2,190 m.
2 ^e Partie : " La Voie de l'Arc-en-Ciel "	1,560 m.
	3,750 m.

PRÉSENTATION

1^{re} Partie
Lundi 26 Janvier

à 10 heures

au Ciné MAX LINDER

FORMIDABLE PUBLICITÉ

:: : 7 Affiches différentes ::
:: : Notices de Luxe ::
:: : 50 Photos 18x24 ::

ÉDITION

1^{re} Partie
27 Février 1920



FOX FILM

24, Boulevard des Italiens, PARIS. (9^e)
Téléphone : LOUVRE 22-03





WILLIAM FOX



présente

JUNE CAPRICE



dans

LA CLEF DES CHAMPS

Cette idylle champêtre nous conduit d'un orphelinat où notre Héroïne était bien malheureuse, jusqu'à la ferme d'un brave cultivateur, où elle trouve, avec l'amour d'un charmant garçon, le bonheur dont elle était sevrée depuis sa plus tendre jeunesse.

PRÉSENTATION
Lundi 19 Janvier à 10 heures, au
Ciné Max Linder.

Idylle Champêtre : 1.000 mètres
2 Affiches 120x160
Notices et Photos

EDITION :
20 Février 1920



FOX FILM



24, Boulevard des Italiens, PARIS. (9^e)
Téléphone : LOUVRE 22-03



WILLIAM FOX



présente

TOM-MIX

Le succès remporté
par

TOM-MIX
dans

"Les Gentlemen du Ranch"

"Le Cowboy Romain"

"Cupidon Veille"

fait un devoir aux
Exploitants, soucieux
de leurs intérêts, de
réserver une bonne
place à...

**"UN NID
DE
SERPENTS"**



dans

UN NID DE SERPENTS

PRÉSENTATION :
Lundi 19 Janvier
(à 10 heures)
au Ciné MAX LINDER

Roman d'Aventures
1450 mètres
1 Affiche 160/240
1 Affiche 120/160 TOM-MIX

EDITION :
20 Février 1920
Notices et Photos



FOX FILM



24, Boulevard des Italiens, PARIS. (9^e)
Téléphone : LOUVRE 22-03

PAR ICI !!!



O Kaiser insolent, qui caressait le rêve
D'étrangler le Progrès de ta poigne d'airain,
Il faudra, par les Dieux! que ta superbe crève
Et que tous tes soudards repassent « notre » Rhin.

Paris, qui t'aveuglait de sa vive lumière,
Globe ardent, t'attirait comme un papillon fou.
Vers cet astre idéal tu guidais la chimère
Des désirs excités de tes gros soldats roux.

Mais son camp retranché, hérissé de défenses
Où, décidé, fourmille un peuple calme et fier,
T'a sans doute inspiré ce geste de prudence
Qui remet... à plus tard son baptême de fer

Fort bien! Appuie à gauche à gauche encor, Messire.
Las de tes vains efforts, peiné de tes échecs,
Joffre t'attend par là, pour se laisser occire
Encercler ou mater, à ton choix, en cinq secs.

Viens! — sois gentil — avant que l'automne décharne
Les bosquets amoureux de ces gais Paradous.
Il fait, ma foi! fort bon sur les bords de la Marne,
Pour y dormir en paix, après un rendez-vous.

A. MARTEL.

5 Septembre 1914.

UN PEU DE BON SENS

Nous nous faisons un devoir de reproduire la très spirituelle lettre qu'un de nos abonnés de Lyon vient d'adresser au journal *Le Progrès de Lyon*, à la suite d'une série d'articles malveillants publiés par cette feuille contre le cinéma.

Déplorons en même temps, pour le bon renom de la presse, que *le Progrès* n'ait pas cru devoir insérer cette lettre courtoise qui met les choses au point avec autant de tact que de bonne foi.

Lyon, le 24 décembre.

Monsieur le Rédacteur en Chef du *Progrès*,

Il faut, en effet, une fois pour toutes, détruire cette légende absurde et grotesque qui charge actuellement le cinéma de tous les péchés d'Israël, qui en fait le pelé, le galeux d'où vient tout le mal : l'école du vice, du cambriolage et du crime... Si l'on continue, responsable des tamponnements et des déraillements de chemin de fer, puisqu'il représente parfois de telles catastrophes et peut-être à le déclarer la cause jusqu'ici introuvable de la crise des transports, de la vie chère, etc.

Ne riez pas, Monsieur, si les accusations portées par votre journal et par quelques-uns de vos confrères sont en apparence moins absurdes, elles sont en réalité aussi fausses et aussi injustes.

Vous voulez bien nous rappeler les « œuvres fantastiques » et les « héros sanguinaires » des Féminore Cooper et des Victor Noir, et reconnaître que cela se passait si loin... dans des pays si différents du nôtre, qu'au fond l'on y croyait juste pour se donner le frisson de la vaillance ou de la terreur. Je pourrais tout simplement vous répondre que les films auxquels vous faites allusion dans votre article, reproduisent précisément des aventures de « héros » d'un pays également éloigné et bien différent du nôtre : l'Amérique.

Je préfère essayer de vous démontrer que votre façon de raisonner partant d'un point de vue faux, vous conduit nécessairement à des conclusions fausses.

Et d'abord, vous faites un grief de ce que vous avez aperçu un certain nombre d'affiches représentant *Rifle et Soufflant*. Si je voulais plaisanter, je vous dirais que votre grief se justifie d'autant moins que vous vous empressiez d'étendre cette publicité en faisant une reproduction dans votre journal, je me contenterai de vous opposer que, si cette publicité offre des dangers moraux, il vous faut pour être juste et logique avec vous-même, demander également la suppression de tous ces étalages de luxe qui poussent le public à la convoitise, à l'attrait, parfois pernicieux, ce qui n'est point à dédaigner en ces temps de vie chère et sans retenue.

Bien plus, si j'étais méchant, j'ajouterais que vous, Messieurs les Journalistes, vous avez été bien souvent de grands coupables, quand vous faisiez, avec un luxe de détails parfois vraiment scandaleux, les descriptions répugnantes des exécutions capitales, entourant ainsi involontairement d'une sorte d'aureole les grands criminels. De nos jours encore, certains de vos confrères se plaisent à narrer, avec un certain agrément et des détails aussi inutiles que déplacés, les sinistres exploits des « chevaliers de la pince ».

De tout temps, avant l'invention du cinéma, il y a eu des apaches et des assassins, et les enfants ont joué au voleur et au gendarme et je me souviens de cette époque où l'on accusait la presse d'être par ses narrations trop copieuses et trop imagées des crimes du jour, la principale cause de l'accroissement incessant du banditisme. Aujourd'hui, c'est le cinéma qui vous a remplacés, et c'est vous qui osez l'en accuser.

Non, voyez-vous, Monsieur le Rédacteur, la cause de cet excès de banditisme est ailleurs, et vous le savez aussi bien que moi : elle est consécutive à cette effroyable guerre qui, pendant cinq ans, a bouleversé les nations et désorganisé la société ; elle est due à la non fréquentation des écoles contre laquelle les professeurs restent impuissants, n'étant pas suffisamment soutenus par les délégations cantonales, les comités de patronage et les pouvoirs publics. En 1871, les mêmes excès se sont produits et le cinéma n'existait pas.

Je veux bien reconnaître, toutefois, que certains films — américains surtout — ont eu le tort de représenter des scènes policières outrancières et condamnables, mais c'est l'exception et vous généralisez.

Parce que certains journaux sont véreux, parce que des journalistes sont sans conscience, sans convictions et sans probité professionnelle, faut-il en conclure que toute la presse est corrompue et doit disparaître ? Il est aussi sot qu'injuste de généraliser ce qui est accidentel.

D'aucuns pourraient vous accuser d'avoir obéi à un accès de mauvaise humeur ou à un esprit de parti, tel n'est pas mon sentiment : je vous crois, au contraire, sincère et de bonne foi, mais imparfaitement renseigné. Vous vous êtes peut-être trop fié à des apparences trompeuses et si vous voulez bien vous donner la peine de visiter de temps en temps les cinémas, vous changerez d'opinion, j'en ai la conviction. Vous verrez des films d'enseignement moral et scientifique pour lesquels vous n'aurez pas assez de louanges. Je tiens des titres à votre disposition.

Venez, par exemple, à « Gloria », vous y rencontrerez très souvent des films représentant la lutte de la vertu contre le vice, du bien contre le mal, de la bonté contre la méchanceté et toutes les actions dramatiques ou gaies avec un épilogue moral.

Venez, en particulier, à nos matinées enfantines du jeudi, vous y verrez les enfants applaudir, de leurs petites mains nerveuses, l'honnêteté récompensée, l'inconduite châtiée, les qualités de l'âme exaltées et ses bassesses flagellées.

Vous constaterez avec quel enthousiasme toutes ces jeunes intelligences acclament tout ce qui est généreux et bon et « sifflent » parfois ce qui est égoïste et cruel.

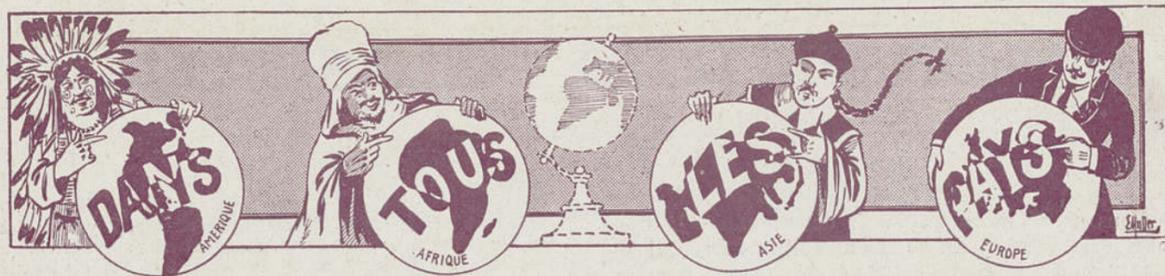
Nous les laissons manifester librement leurs sentiments et, quand ils ont passé trois heures chez nous, ils sortent, croyez-le, avec le cœur meilleur et l'esprit plus enclin aux bonnes actions que lorsqu'ils ont « roulé les rues » pendant toute une après-midi.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur, avec mes excuses pour cette lettre un peu longue, l'expression de mes sentiments distingués.

Jean SOLORE,

Directeur du Cinéma « Gloria ».





SUISSE

On se souvient certainement du procès, qu'il y eut dernièrement, dans lequel M. Chabance, directeur du Grand Théâtre de Genève, pour avoir résilié un contrat pour la projection du film « Christ », qu'on disait de provenance allemande, avait été condamné par nos tribunaux à payer à M. Arias, le manager du film, une somme de 20.400 francs de dommages-intérêts. M. Chabance fit appel, mais faisant défaut devant la Cour, le jugement précédent fut réformé et M. Chabance fut condamné à payer 50.000 francs de dommages-intérêts. N'eut-il pas fait mieux de se taire?

Une modification a été faite par la municipalité zurichoise au sujet des restrictions apportées aux représentations de cinéma en suite d'économies (?!!) de combustible.

« Pendant la semaine, les cinémas ne recevront pas de force électrique avant 6 heures et demie du soir, sauf les mercredis et samedis. L'éclairage des devantures n'est autorisé que pendant les représentations et avec une diminution d'intensité de lumière. En cas de contravention la force électrique sera supprimée. » Et dire qu'en Suisse la majeure partie de l'énergie électrique est fournie par la houille « blanche » qui, elle ne fait jamais défaut, surtout avec les pluies diluviennes que nous avons. *Sed lex dura lex!*

La Société des Cinémas-Théâtres S. A. vient d'acquiescer encore de nouveaux établissements en Suisse : « Le Casino du Moulin », à Porrentruy, un à Saint-Imier, un autre à Délémont. Et ce n'est pas fini, heureusement pour le public, qui aura au moins d'excellents programmes désormais.

L'inauguration tant attendue du splendide « Théâtre-Omnia », de la Société des Cinémas-Théâtres vient d'avoir enfin lieu jeudi dernier, devant un public select et des personnalités marquantes, de nos Conseillers d'Etat, édiles et notabilités financières, commerciales et cinématographiques.

La construction élégante et renfermant toutes les dernières commodités modernes contient, outre la salle de spectacle, comprenant près de 1.800 places, un café-brasserie au rez-de-chaussée, une salle de Tea-Room-Crémérie à l'entresol et buvette à l'étage supérieur. Les galeries de ce Théâtre sont en béton armé, sans aucun point d'appui et donnent à la salle un aspect grandiose et comme il n'y a aucun ornement ou parois en bois, tout danger d'incendie est absolument écarté.

Les fauteuils sont élégants et spacieux, et la vue est parfaite, de quelle place que ce soit. De nombreux dégagements ont été institués et près de vingt bouches à eau sont placées en divers endroits. La scène très haute a été supérieurement machinée et équipée, ce qui permettra de donner des revues et des opérettes à grand spectacle. Cette splendide salle, merveilleusement décorée et éclairée a obtenu et obtiendra le succès qu'elle mérite.

Au programme, *Sa Gosse*, joli film réaliste, dévoilant la vie d'artiste, dans ses quatre actes, par A. Legrand, a bien été interprétée par M^{lle} Elmire Vautier et la petite Odette qui joue en vraie petite femme. Enfin, *Le Petit Café*, d'après la fine comédie de Tristan Bernard et dans lequel, Max Linder s'est surpassé. En effet, cet artiste éminent trouve des situations et interprétations comiques fort hilarantes tout en restant fines et gracieuses, et je les trouve fort supérieures aux pitreries sans cesse pareilles du *grrrand* comique d'outre-mer.

Pierre DARGOLLET.



LES NOUVEAUTÉS AUBERT

N° 85

124, AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE - PARIS

CRUELLE MÉPRISE

DRAME EN QUATRE PARTIES



avec

VALESKA

SURATT

avec

VALESKA

SURATT

NOTICE

AFFICHE

PHOTOS

FOX FILM CORPORATION



SÉLECTION MONATFILM

Établissements L. AUBERT

CRUELLE MÉPRISE

Drame en 4 Actes

avec VALESKA SURATT

Mary Madison avait fait un mariage d'amour en épousant Robert, jeune magistrat dont le talent certain le destinait à une brillante carrière. Le ménage vivait heureux et bientôt la naissance d'un enfant unissait plus affectueusement encore les deux jeunes époux.

Robert Madison avait une sœur, Elisa, au caractère fantasque et libre, et la jeune fille, malgré les conseils reproches de ses proches, écoutait les propos galants de James Burton, d'ailleurs déjà marié.

Mary résolut de faire cesser ce dangereux flirt et fit si bien qu'elle réussit à convaincre sa belle-sœur de quitter James Burton. Afin de parfaire son œuvre, Mary n'hésite pas à aller trouver Burton chez lui et, après avoir fait appel à ses sentiments d'honneur et de dignité, Mary obtenait de lui qu'il partirait loin de la ville.

Mais hélas, la lettre de rupture préparée par Mary était restée sur la table de la jeune femme; Robert, d'une nature ombrageuse et surtout d'une grande rigidité de mœurs, trouve la lettre et accuse sa femme de le tromper avec l'aide de sa sœur. Fou de colère, il se rendit chez James où il y trouva en effet sa femme; n'écoutant que son courroux, Robert partait, abandonnant Mary à son désespoir et à sa honte.

Fidèle à la parole donnée, Burton quittait la ville, et le destin, toujours maître des existences, fit disparaître deux êtres dont le témoignage eut peut-être sauvé Mary Madison.

Magistrat dans une ville éloignée, Robert songeait au passé et à la trahison de sa femme; ses pensées allaient aussi à l'enfant qui avait dû naître.

Or, comme la jeune mère se rendait à Richmond pour y chercher un climat réparateur, le rapide qui l'emportait subit une terrible collision sous le tunnel de Road Mail; Mary, gravement blessée, à la tête fut portée comme morte sur la liste publiée par la Compagnie, tandis qu'effectivement on la transportait dans une maison de santé.

Robert, ayant appris par les journaux l'adresse de son ancienne femme et la croyant morte, décida d'aller prendre son enfant. Le choc nerveux reçu par Mary fut tel que, malgré les soins empressés, sa mémoire lui fit complètement défaut, et la pauvre femme, semblable à un automate, vivait seule maintenant dans la maison où elle vécut jadis avec son mari.

Dix ans ont passé. Dans les bureaux de la banque Harwey, travaillent Bruce Vernon et Jacques Quantin, deux amis intimes.

Des sommes importantes manquant à la caisse, Bruce Vernon fut arrêté et, malgré l'intervention de Quantin, condamné par le juge, Robert Madison, à sept ans de travaux forcés.

Robert s'étant remarié, eut la douleur de perdre sa femme et resta de nouveau seul avec sa fille Marthe, tandis que la pauvre Mary, qui avait retrouvé la santé et la mémoire, cherchait à se venger du mari qui l'avait si injustement repoussée.

Elle vint s'installer dans une villa, voisine de celle de Robert et fit tant et si bien qu'elle sut attirer chez elle la jolie fille qu'était Marthe et qui trouvait chez cette étrangère un accueil très affectueux.

Bruce Vernon, ayant fini sa peine, rôdait un soir autour de la villa de Mary; il entra et fut

Établissements L. AUBERT

surpris par la propriétaire qui voulut appeler. Bruce raconte son histoire et son désir de travailler pour redevenir un honnête homme.

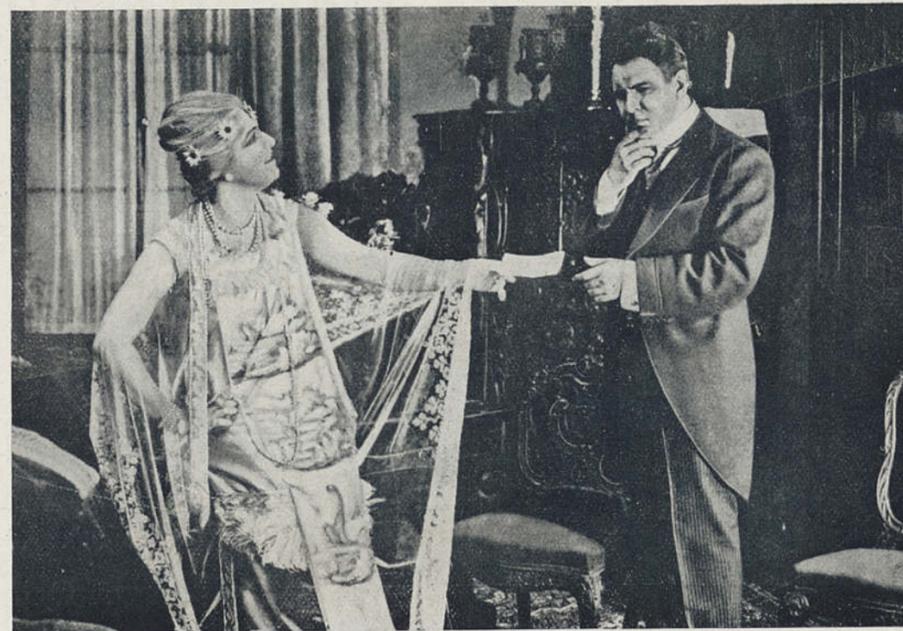
Mary, qui se faisait appeler M^{me} Bartell, propose alors à Vernon de le faire passer pour son frère et de l'aider ainsi à se venger du trop sévère juge, Madison.

Un après-midi, et après beaucoup de tentatives, Mary accepte d'aller, avec son pseudo-frère, prendre le thé chez Marthe. Les deux jeunes gens

eurent lieu, la femme accusant le mari d'avoir été dur, injuste, méchant, puis elle fit le récit de son plan de vengeance : perdre l'honneur de Robert en mariant sa fille avec un forçat.

Mary apprenait avec stupeur que Marthe était aussi sa fille et non la fille de la deuxième femme de Robert.

Pendant ce temps, on arrêtait Vernon et, en même temps, sa femme Marthe. Mais Jacques Quantin put enfin faire la lumière sur le vol de



se plurent de suite et, quelques temps après, Robert recevait une lettre de sa fille qui, ayant quitté le toit paternel, déclarait vouloir épouser celui qu'elle aimait.

Mais la police qui continuait à surveiller les forçats libérés, découvrit que Bartell et Bruce Vernon étaient le même homme. Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui par Robert; Mary crut bon alors d'intervenir et de sortir de l'ombre qui la protégeait. Elle vient chez son ex-mari stupéfait, car il la croyait morte. Une scène pénible

la banque. C'est lui l'auteur des détournements qui firent condamner Bruce; au tribunal, il voulut parler, mais le juge ne voulut pas l'entendre : Bruce Vernon est un innocent.

Robert fit relâcher Vernon et, devant la cruelle méprise qui lui coûta le bonheur de son foyer, comprenant tout le tort dû à son caractère hautain et fier, il ouvrait enfin les bras à son épouse retrouvée et tous deux, effaçant de leur mémoire un odieux passé, trouveraient dans l'amour la plus douce des réparations.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 1.400 MÈTRES

Établissements L. AUBERT



Notez ceci :

LES COMÉDIES

Billie RHODES

PLAISENT A TOUS

LES PUBLICS

PARCE QU'ELLES SONT

Fraîches

Spirituelles

Gaies

Gracieuses

TOUS CEUX QUI
LES ONT APPRÉCIÉES
VOUDRONT RETENIR

Le Maître Baigneur

FINE COMÉDIE EN 1 PARTIE

Établissements L. AUBERT

WILLIAM FARNUM

dans



Un Ours de l'Alaska

grand drame en quatre parties

FOX FILM CORP^{ON}

SÉLECTION MONATFILM

L. AUBERT

JEWEL CARMEN

La Talentueuse Interprète

DE

LES PARIAS

UNE VOLONTÉ

dans



JEWEL CARMEN
DIRECTION WILLIAM FOX

L. AUBERT

JEWEL CARMEN

La Vibrante Interprète

DE

CARMEN

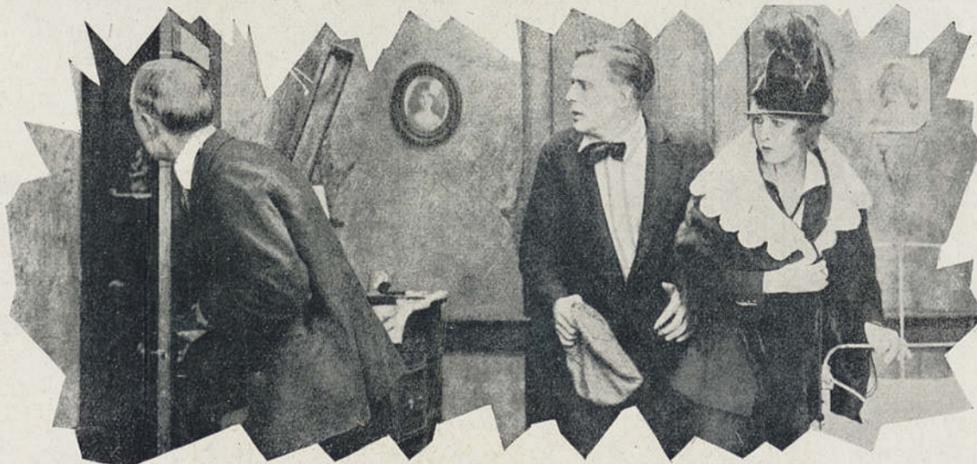
du KLONDIKE

dans



Le Pardon du Forçat

N
O
T
I
C
E



A
F
F
I
C
H
E

ACTION DRAMATIQUE EN QUATRE PARTIES

FOX-FILM-CORPORATION

SÉLECTION MONATFILM

Établissements L. AUBERT

LE ROI DU CIRQUE

Ciné-Roman de Marcel ALLAIN

Édité par les Établissements L. AUBERT :: Publié par le journal *l'Intransigeant*

Dixième épisode : DANS LE BRASIER

Eddie, après la terrible chute de l'auto, reprend ses sens et aperçoit Alice sous la voiture ; il la dégage heureusement et les deux amis rentrent au cirque. Norman reçut une sérieuse correction de son associé. Furieux, Norman s'en va chez Mason et Lawrence à qui il dit vouloir en finir avec Eddie.

Alice demande alors des comptes à Mason sur l'héritage de son père, mais Mason veut des preuves qu'elle est bien la fille d'Hardenne et comme Weston veut montrer l'acte de naissance

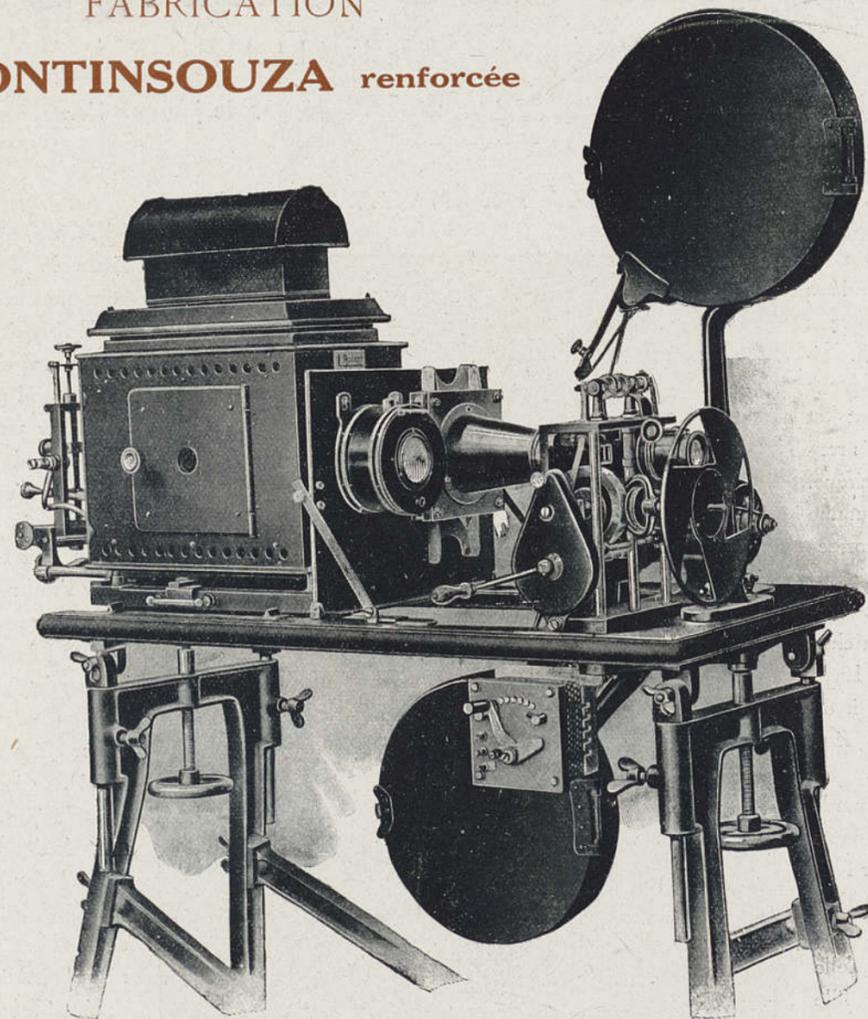
d'Alice, Mason jette le domestique dans une cave qu'il remplit d'eau. Alice va alors à Glenwood pour y chercher un nouvel acte de naissance qu'on lui délivre de suite. Mais Alice commet l'imprudence de descendre à l'hôtel Johnson où descendent aussi Mason et Lawrence qui l'avaient suivie. Alice est ligottée et abandonnée dans l'hôtel où le feu se déclare. Eddie arrive sur les lieux du sinistre voit Alice qui a réussi à se traîner à une fenêtre ; Eddie s'élance dans le brasier pour sauver son amie.



L. AUBERT

FABRICATION

CONTINSOUZA renforcée



La Marque qui s'impose

Loncher - Publicité.



SCENARIOS DES PRINCIPAUX FILMS DE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE

LA "DU BARRY"

Exclusivité « Fox-Film »

Jeanne Vaubernier, née à Vaucouleurs (Patrie de Jeanne d'Arc), débute à Paris sous le nom de Manon Lançon, comme fille de modes, rue de la Ferronnerie, dans la boutique de M^{me} Labille. Elle fut remarquée là, par le comte Jean Du Barry, roi des « Roués » du temps, qui, peu après, l'enleva.

Lancée par lui dans le monde galant de l'époque, sous le nom de M^{lle} Lange, elle connut bientôt, grâce à sa beauté, tous les succès. Ses admirateurs disaient : « C'est un morceau de roi. »

Du Barry estima qu'il en était ainsi et conduisit sa pupille à Versailles.

C'est ici que le film commence. Remarquée par Louis XV, celui-ci la fait suivre par son valet de chambre Lebel qui, au nom du « baron de Gonesse », invite Du Barry et M^{lle} Lange à souper, le soir même, au Palais. Mademoiselle fit « la belle et... la bête », et c'est ainsi, dit-on, qu'elle conquiert le roi.

Mais cette fortune rapide devait créer bien des ennemis à la nouvelle favorite et, parmi les plus ardents, nous remarquons le duc de Choiseul et sa sœur, la duchesse de Grammont qui avait, un instant, espéré prendre la place laissée vacante par la mort de la célèbre Pompadour. Aussi, le jour même de sa présentation officielle à la cour, M^{lle} Lange, devenue par son mariage avec un gros nigaud, frère du comte du Barry, comtesse Du Barry, manque-t-elle d'être assassinée par un fanatique à la solde de la duchesse et du duc de Choiseul. Cet attentat provoqua l'exil du premier ministre et valut au duc de Cossé-Brissac, qui avait sauvé la vie de la comtesse, les bienfaits du roi... et l'amitié de la favorite.

Au cours d'un rendez-vous nocturne, avec la Du Barry, le duc de Cossé-Brissac, blessé par un coup de feu tiré sur lui par une sentinelle qui l'avait pris pour un voleur, faillit être pincé par le roi, revenu au Trianon, à l'improviste. La soubrette de la comtesse réussit à faire filer le blessé, mais le comte Du Barry découvrit cette trahison et dénonça le duc au roi.

Le « roué » comptait sans sa « rouée » pupille. Celle-ci, sûre de ses charmes et de son influence sur Louis XV, réussit à faire bannir Du Barry à qui elle devait pourtant sa grande fortune et l'amour du roi. Mais le règne de la favorite touchait à sa fin.

Un soir, au cours d'une fête donnée à Trianon, le roi fut pris de faiblesse, première atteinte du mal terrible qui devait l'emporter quelques jours plus tard.

Le roi mort, le rôle de la Du Barry semblait terminé... lorsque quinze ans plus tard, éclata l'orage formidable d'où devaient jaillir les foudres de la Révolution.

Retirée dans son château de Louveciennes, la Du Barry, un peu oubliée, savourait la douceur d'aimer auprès du fidèle duc de Brissac quand elle se vit atteinte en plein bonheur, arrêtée, jetée à Sainte-Pélagie, traînée devant le tribunal révolutionnaire, et enfin condamnée à mort comme courtisane royale, suspecte d'encourager les tentatives des émigrés.

Et la fin de cette belle fille fut lamentable autant que tragique. Elle demanda pitié, offrit toute sa fortune au peuple... en échange de la vie de cette vie qu'elle avait tant aimée et dont la Parque impitoyable allait faire trancher le fil... par la machine à guillotiner.

Le dernier baiser de la Du Barry devait être pour le son du panier révolutionnaire...

AU NORD DU 53°

Exclusivité « Fox-Film »

Dans la petite ville de Cariboo-Meadows, située dans le Grand Ouest par 53° de latitude nord, Billy Wagstaff (Dustin Farnum), brave garçon, quoique d'apparence brutale, vient d'éprouver un vif chagrin en retrouvant dans la neige le corps inanimé de son meilleur camarade assassiné par un inconnu. Et ce qui rend sa douleur plus amère, c'est d'entendre murmurer autour de lui qu'il pourrait bien ne pas être étranger à la disparition de cet ami. Aussi, sans en avoir l'air, souffre-t-il de ces racontars odieux qui lui font une réputation déplorable.

Un jour, arrive dans cette localité une charmante jeune fille, Magde Weir (Miss Winifred Kingston), en qualité d'institutrice à l'école publique du pays. L'infortunée, qui était auparavant secrétaire d'un industriel peu scrupuleux, avait été contrainte à quitter son village à la suite des insinuations malveillantes de son patron qui avait mis tout en œuvre pour la compromettre, allant même jusqu'à prétendre publiquement qu'il avait eu ses faveurs. Cette campagne de calomnies et de mensonges fut si habilement menée que la pauvre fille essaya vainement de se disculper. Devant son insuccès, elle

jugea préférable de s'en aller au loin pour se refaire une nouvelle vie, à l'abri de tout soupçon. Quelque temps plus tard, son accusateur fut sévèrement puni par le destin, car il mourut lamentablement à la suite d'un accident de cheval.

Voici donc Magde installée à Cariboo-Meadows où elle ne tarde pas à faire la connaissance de Bill. Les bruits tendancieux répandus sur le compte de la nouvelle institutrice s'éteignent comme un incendie, attisés par l'huile de la médisance, et parviennent jusqu'à l'école. Magde est de nouveau en butte aux pires tracasseries.

Bill, qui a déjà subi les effets déplorables des mauvaises langues, ne prête aucune attention à ces commérages et prend Magde sous sa protection. D'ailleurs, pour couper court à toutes ces perfides insinuations, il emmène brusquement la jeune fille dans une cabane isolée, perdue au milieu des neiges, en pleine forêt, et c'est dans cet humble logis de chercheur d'or qu'il lui fait l'aveu de son amour en lui demandant de l'épouser.

Magde, vexée de la façon d'agir un peu trop cavalière de son fruste prétendant, décide de reprendre à nouveau le chemin de l'exil et de continuer sa route vers l'inconnu...

Bill essaie de lui faire comprendre qu'il n'est réellement pas le mauvais gars qu'on se plaît à dépendre dans le pays; puis, devant le silence obstiné de sa compagne, il se résigne à la reconduire jusqu'au bateau qui doit la ramener dans l'Ouest.

Sur ces entrefaites, un coup de théâtre se produit: Bill apprend que le mépris Rig Gero est le meurtrier de l'ami dont il eut à déplorer la fin tragique. Pour venger son malheureux camarade, Bill fait subir au mépris le même sort et court annoncer la nouvelle à Magde avant le départ du bateau... Trop tard!

Cependant, à peine embarquée, Magde s'était rendu compte qu'elle éprouvait un amour sincère pour cet homme fort et primitif qui lui était dévoué comme un chien. Le bateau n'est pas encore très éloigné du quai. Dès que Magde aperçoit Bill, elle lui tend les bras tendrement. Lui, sans hésiter, plonge pour aller la rejoindre, nage jusqu'au bateau, grimpe le long de la coque par des cordages et se hisse triomphalement sur le pont.

Ces deux êtres, d'éducation et de nature si différentes, ne feront plus désormais qu'un seul être et connaîtront un bonheur bien mérité.



NOBLESSE D'UN SOIR

Exclusivité de « L'Agence Générale Cinématographique »

Théodore Whitney père, chef d'une importante maison de banque, s'est adressé à une agence de détectives pour retrouver un certificat de titres appartenant à un de ses clients, le major Blackburn, et qui a disparu de la banque. Ayant appris que ce certificat décorait le mur d'un bar mal famé des environs, Whitney envoie son fils pour s'en rendre acquéreur et le lui rapporter. Mais Théodore Whitney fils rencontre en route une charmante jeune fille qui refuse de lui dire son nom, mais qui lui tourne la tête à un tel point qu'il oublie complètement sa mission et revient à la banque sans le certificat, qui, pendant ce temps, a été acheté et emporté par un mystérieux inconnu. La jeune fille qui a provoqué une si violente secousse au cœur de Théodore Whitney fils se trouve être Betty Blake, la nièce du major Blackburn, lequel vient

d'être victime d'un vol de bijoux qui a nécessité la surveillance de sa propriété par des policiers; ceux-ci, apercevant la jeune fille en conversation avec l'inconnu, la soupçonnent d'être l'auteur du vol; ils en réfèrent à leur chef qui décide d'envoyer chez le major un de ses meilleurs limiers sous le déguisement d'un lord anglais, Whitney fils, apprenant que la jeune fille est soupçonnée et convaincu de son innocence, soudoie le détective pour prendre sa place, et sous les traits de lord Roxenham, est reçu royalement par Blackburn et ses invités. Mais un valet de chambre a des doutes sur l'identité du noble Anglais.

Il téléphone à lady Roxenham en la priant de venir au plus vite pour confondre l'imposteur.

Whitney a un moment de stupeur à l'arrivée de la grande dame, mais il se ressaisit en flairant quelque bizarre aventure, et se décide à rester. Un peu plus tard dans la nuit, Whitney surprend la soi-disant lady Roxenham en train de s'emparer d'un collier en diamants. Il réveille tout le monde et la fait arrêter ainsi que le valet de chambre, son complice.

Et le jeune homme est assez heureux pour trouver, en même temps que les voleurs du major, le titre recherché par son père qui lui est rapporté, avec son cœur, par la charmante nièce de Blackburn.

L. AUBERT

Une Comédie du meilleur Goût

MON ONCLE AVAIT RAISON

Avec L'EXQUISE

Billie RHODES

DU PAIN!

Exclusivité de « L'Agence Générale Cinématographique »

Hélène Newby, élevée par une tante austère et prude, dans une petite ville de province, voudrait devenir actrice comme Estelle Payne, une de ses payses, et porter comme elle des toilettes et des diamants. Hélène n'a qu'une pensée: s'enfuir de son village. Le modeste legs qui lui vient de son oncle lui permet de mettre son projet à exécution.

Estelle, qui lui avait donné son adresse, la reçoit et, l'ayant présentée, s'aperçoit que la candide Hélène plaît au directeur du théâtre. L'actrice ambitieuse conçoit l'idée de se servir de la jeune fille pour faire aboutir ses projets. Hélène est introduite dans ce monde interlope et fait la connaissance de joyeux viveurs.

L'actrice amène Hélène au bureau du directeur, soi-disant pour régler définitivement son admission au théâtre et la laisse seule avec lui. Celui-ci veut abuser d'elle, Hélène se défend et, en s'enfuyant, elle se jette dans les bras de Witney, un acteur très connu, qui la défend contre son agresseur. Witney



LE VRAI BONHEUR

Comédie dramatique en quatre parties

MARCEL GÉNEFFE est un chemineau artiste, libre, pauvre et vertueux. Le baron Max de Géhesle est un jeune snob, multimillionnaire, las de la vie, surtout depuis que Christiane, la seule de toutes celles qu'il a souhaitées et qui lui résiste, ne veut décidément pas devenir sa femme. Max, pour échapper à son amour malheureux, part pour le Jura, pour habiter un château dont il vient d'hériter.

Mais, presque au terme de son voyage, prix d'une crise aiguë de neurasthénie, il se jette à l'eau, après avoir laissé ses vêtements sur la berge. Le chemineau, passant par là, revêt après bien des hésitations ces dépouilles opimes, se fait raser et prend les apparences d'un gentleman. Rencontré par la gendarmerie, il doit montrer ses papiers... c'est-à-dire qu'on le prend pour le vrai baron et qu'il, comme tel, il doit entrer en possession de son domaine.

Quant au jeune désespéré, il a été recueilli et sauvé miraculeusement par un bûcheron et sa sœur. Les vêtements laissés sur la berge par Généffe ont été pris de toute évidence comme appartenant à Max de Géhesle, de sorte que le baron a pris désormais les apparences du chemineau. Au château, le pseudo-baron, sollicité, donne des ordres qui sauvent de la faillite le père de Christiane, ce qui décide la jeune fille, accompagnée de sa mère, à venir au château pour dire à Max qu'elle consent à devenir sa femme. Mais Généffe n'a pu rester dans sa somptueuse résidence. Il se sauve et échoue dans une auberge isolée. A cause de sa richesse, il connaît les mauvais désirs. Il boit, puis il convoite la fille de l'aubergiste. Au cours de la nuit, ivre, il essaiera d'assouvir sa passion, née de l'argent et de l'alcool. Il devra fuir et, dégrisé, pris de remords, il songera à se supprimer pour se punir. Un avis trouvé dans la poche de sa jaquette — la jaquette du baron — fait qu'on croit au suicide de celui-ci. On l'accuse aussi de la tentative de viol, puis on retire de la rivière un homme dont la tête a été broyée par les roues d'un moulin. On enterre cet homme comme étant le baron. Celui-ci apprend qu'il est accusé de tentative de meurtre, qu'il s'est suicidé et qu'il est enterré. Il restera donc à la chaumière, inconnu, mais un homme heureux. Quant à Généffe, qui ne s'est pas tué, il a repris joyeusement sa besace et sa bonne vie de chemineau simple et vertueux.

:: Édition du 20 Février ::
:: Longueur 1.378 m. environ ::

:: : 1 affiche 150/220 :: :
:: Nombreuses photos ::

Édition



GAUMONT

COMPTOIR CINÉ-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES RÉGIONALES



L'Appel du Passé

Comédie dramatique en 4 parties

AVEC

VIVIAN MARTIN

PARAMOUNT PICTURES
Exclusivité GAUMONT

:: : Édition du 20 Février ::
:: : Longueur : 1.190 mètres environ ::
:: : 1 affiche 150x220 ::
:: : 1 affiche d'artiste 110x150 ::
:: : Nombreuses Photos ::



COMPTOIR CINÉ-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES RÉGIONALES

L'Appel du Passé

Comédie dramatique en 4 parties

AVEC

VIVIAN MARTIN

Lisbeth Aiken est la fille d'un petit fermier et d'une ancienne artiste qui regrette sa vie passée et bientôt abandonne son foyer pour suivre Treloar, un riche touriste de passage, avec lequel elle se remarie.

Levingston, un cousin de Treloar, aimé profondément Lisbeth et songe à l'épouser. Mais Lisbeth est encore bien jeune, et le drame dont sa mère est l'héroïne, oblige Levingston à s'éloigner.

Cinq années se passent. Lisbeth, devenue une ravissante jeune fille, n'a pas perdu le souvenir de sa mère. Celle-ci, qui n'a plus jamais donné de ses nouvelles, est, un beau jour, prise du désir de revoir sa fille. La rencontre a lieu à proximité de la petite ferme familiale. Sur la prière de sa mère, Lisbeth demande à son père l'autorisation qui lui est accordée péniblement, d'aller passer un mois auprès d'elle.

Mais, bientôt, cette mère dénaturée jalouse la beauté et la jeunesse de sa fille. Sentant que Levingston la méprise, elle manœuvre pour que le jeune homme s'éloigne de la pauvre Lisbeth. A cet effet, elle donne un bal masqué et fait revêtir à Lisbeth un costume des plus légers, afin que Levingston, à l'esprit puritain et sévère,

s'éloigne d'elle, scandalisé. Levingston comprend la manœuvre qui se trouve ainsi déjouée.

En l'absence de son mari, retenu par ses affaires, l'ancienne actrice encourage les assiduités d'un ami et lui donne rendez-vous dans un pavillon. Lisbeth s'y rend afin de trouver un peu d'isolement et surprend sa mère. Treloar arrivant à l'improviste, trouve ainsi les trois personnages dont il ne peut s'expliquer la présence simultanée en cet endroit écarté et solitaire. Il soupçonne sa femme et l'ami, mais Lisbeth se dévoue et s'accuse elle-même. Quittant aussitôt cette maison qui lui fait horreur, elle s'enfuit à travers bois pour retrouver son père.

Celui-ci, ne pouvant supporter davantage l'éloignement de sa fille, vient de se mettre en route pour la réclamer. Il arrive le soir même de sa fuite de son enfant. Aidé de Levingston — qui, dans l'aveu de Lisbeth, n'a vu que la manifestation héroïque d'une nature généreuse — le pauvre père, affolé, cherche sa fille pendant toute la nuit. A l'aube seulement, Lisbeth est retrouvée.

C'est le bonheur qui revient et l'humble ferme connaîtra des heures joyeuses : Lisbeth épousera Levingston et rien ne séparera plus le père de ses enfants.

a remarqué les yeux d'Hélène, ses regards innocents. Il se sent inspiré et en fait le sujet d'une œuvre dramatique qui remporte un brillant succès.

Le refus d'Hélène lui vaut de connaître la misère, elle a tout dépensé et toute sa fortune ne consiste qu'en trois gros sous ! Que pourra-t-elle acheter avec si peu pour se soutenir et chercher du travail ? Elle sort de chez elle et, sous une pluie, battante, va dans une boulangerie où on lui donne un morceau de pain qui, pour elle, représente toute la vie.

La pluie n'a pas cessé et les gens se pressent. Hélène est bousculée et le pain, qu'elle tenait précieusement sous son bras, tombe sur le marchepied d'une automobile. Elle croit devenir folle et court après l'auto qui emporte son dernier espoir. Hélas ! elle s'arrête, ses forces l'abandonnent, puis elle marche encore et vient s'appuyer, toute exténuée, près de la fenêtre du restaurant où Witney, l'auteur, offre un dîner pour célébrer le succès de sa pièce.

Un des invités entre dans la salle en tenant un paquet qu'il a trouvé sur le marchepied de son automobile. Chacun cherche à deviner le contenu de ce paquet mystérieux et un rire général éclate à la vue de ce morceau de pain.

Hélène regarde par la fenêtre et reconnaît son bien... Elle se précipite dans la salle et le saisit avidement, puis, ses forces l'abandonnant, elle s'évanouit...

Witney, qui a reconnu Hélène, se porte à son secours. Il explique à ses invités que c'est grâce à elle qu'il a pu écrire son œuvre *Les yeux innocents*.

Cette œuvre signifie encore beaucoup plus pour Hélène car elle lui doit maintenant le bonheur de devenir M^{me} Witney.

PRISONNIERS DE FLAMMES

Exclusivité « Eclipse »

Un jour, les époux Ancell, bûcherons, trouvèrent sur le bord de la rivière un enfant abandonné dans un berceau. Le bébé, qui était une fille, fut baptisé « Mignonnette » et élevé avec le fils de ces braves gens qui s'appelaient Jim, âgé de 5 ans.

Pendant dix-huit ans, Mignonnette et Jim, ont grandi côte à côte. Le père Ancell est enterré sous les grands pins. Mignonnette est devenue une superbe jeune fille et Jim, un gaillard vigoureux et hardi, a succédé à son père dans l'emploi de chef de camp.

Tous ses compagnons l'aiment, sauf un seul, Jules Rousseau, alcoolique incorrigible, jaloux et sournois.

Le médecin aliéniste, Charmil, perdu dans la forêt est rencontré par Mignonnette qui le conduit à la maison des Ancell, où il reçoit l'hospitalité. Le lendemain, Jim accompagne en

voiture le docteur qui le présente à sa fille, Renée. Le jeune homme semble faire une profonde impression sur la jeune fille.

Une semaine s'écoulait à peine, que le docteur Charmil rendait une visite, accompagné de sa fille, à son hôte d'un jour et lui demandait s'il consentirait à accompagner sa fille au grand bal annuel des pompiers.

Jim accepte, sans se douter qu'il blesse profondément sa fiancée, Mignonnette.

Celle-ci ne veut pas qu'on lui enlève son fiancé et elle le fait bien voir, le soir même au moment choisi où le bal bat tout son plein, elle court au signal d'incendie et donne l'alarme.

Tous les danseurs désertent le bal pour courir au feu et la salle se vide rapidement. Grâce à Mignonnette, M^{lle} Charmil a eu sa soirée gâtée; elle est forcée de regagner à pied la maison de son père. Jim, mystifié revient chez sa mère et trouve Mignonnette qui l'attendait. La malicieuse fille avoue qu'elle a donné une fausse alarme par jalousie et obtient finalement de Jim, la promesse de ne plus s'occuper de la fille du médecin.

Mignonnette se trouvait donc heureuse lorsqu'un soir, elle surprit l'alcoolique Rousseau qui cherchait à voler dans une malle. Furieux de manquer son coup, le vaurien tente d'étrangler la jeune fille. Heureusement, Jim arriva à temps; il immobilise le voleur et parvient à lui passer les menottes à un seul poignet. Rousseau, profitant d'un éclair de distraction de Jim, se dégage et prend la fuite dans la forêt où on ne peut le rejoindre.

Rousseau était décidé à se venger. Toujours encerclé par une seule menotte qu'il n'a pu briser, il se cache dans la forêt et attend le passage de Mignonnette. La jeune fille, sans défiance, tombe au pouvoir du forcené qui tente une seconde fois de l'étrangler. Après une lutte terrible, le misérable trébuché et tombe dans un précipice où sa victime le retrouva sans mouvement. Cette scène horrible ébranla subitement le cerveau de la malheureuse et, à dater de ce jour, elle devient momentanément folle. Le docteur Charmil, qui avait entrepris sa guérison, demeura impuissant. Au cours d'une crise de folie, la malheureuse s'élança avec rage sur la fille du docteur qui ne dut la vie qu'à un hasard miraculeux.

Cependant Rousseau n'était pas mort; revenu à lui, le misérable résolu à tout, s'empara d'une torche et mit le feu à la forêt.

Après avoir mis ses compagnons en sûreté, Jim pensa à Mignonnette, enfermée à l'autre extrémité du bois et s'élança à travers les arbres en feu afin de l'arracher à cette horrible mort.

Pendant ce temps, Rousseau s'était introduit dans la maison de Jim, afin de trouver la clef des menottes. A la vue de celui qu'elle croyait mort, une révolution se fit dans le cerveau de Mignonnette. La mémoire lui revint peu à peu avec la raison.

S'emparant d'un revolver, elle voulut tenir la brute en respect, mais Rousseau en cherchant à la désarmer, reçut une balle dans la cuisse et tomba sur le sol.

PARAMOUNT PICTURES
EXCLUSIVITÉ "GAUMONT"



COMPTOIR CINÉ-LOCATION

Gaumont

ET SES AGENCES RÉGIONALES



ERMOLIEFF-FILMS

106, Rue de Richelieu
PARIS

:: : Téléphone : LOUVRE 47-45 :: :
Adresse télégraph. : ERMOFILMS-PARIS



C'est alors que Mignonne aperçut les flammes entourant la maison et voulut fuir. « Sauvez-moi, ne m'abandonnez pas ! » implora l'incendiaire.

Prise de pitié, Mignonne s'incline vers le blessé, mais elle pousse un cri terrible. Le misérable vient de lui passer au poignet la seconde menotte. « Je suis vengé, nous mourrons ensemble ! », dit-il.

Heureusement, au moment où tout semblait perdu, Jim apparaît, les vêtements et les cheveux brûlés. Il veut emporter sa fiancée, mais elle est enchaînée à Rousseau, blessé. Jim chercha la clef des menottes et ne peut la trouver. Pendant ce temps, le feu gagne. Jim n'a d'autre chance de salut que de sauver en même temps le criminel et sa victime. Il charge le blessé sur ses épaules, soutenu et guidé par Mignonne, après avoir échappé vingt fois à la mort, et arrive à bout de force au carrefour où l'attendaient ses compagnons. L'incendiaire est remis entre les mains du shériff.

Un mois plus tard, on célébrait les noces de Mignonne et de Jim Ancell.

UN OURS DE L'ALASKA

Exclusivité « L. Aubert »

Adrienne, à dix-huit ans, fut recueillie par le bon M. Ferrier, pasteur vénéré de Clamborough. La jeune fille eut grand besoin du réconfort moral qu'elle trouva chez l'excellent homme.

Adrienne, orpheline, fut élevée par les Dames de la Providence auxquelles son oncle et tuteur Lancenay l'avait confiée dès sa plus tendre enfance.

Ce Lancenay, propriétaire du Comptoir d'approvisionnement de Clamborough, était, au demeurant, un brave homme, mais il était joueur et sa situation commerciale s'en ressentait. Un jour, il perdit 1.500 dollars au cours d'une partie de poker avec Joal Pym, le plus fiefé coquin de la contrée. Doué d'une puissance physique prodigieuse, ce Joal Pym était craint de tous. Contrebandier, ivrogne, brutal, il terrorisait les habitants de Clamborough.

Lancenay était dans l'impossibilité absolue de payer cette dette de jeu. Joal Pym n'était jamais embarrassé... Il trouva un moyen ingénieux pour que Lancenay se libérât quand même. Il avisa sur un meuble la photo d'une fort jolie et toute jeune fille, et, quand il sut qu'elle était la nièce de Lancenay, il lui proposa un marché : il épouserait Adrienne contre remise du billet de 1.500 dollars que lui avait signé Lancenay. Le pauvre homme, acculé à la faillite, se rendit compte de l'infamie qu'il commettait en donnant la douce Adrienne à ce pirate.

Quelques jours plus tard, la jeune fille quittait le couvent. Elle arrivait à Clamborough et en moins d'une semaine elle fut mariée au redoutable Joal Pym.

La première nuit de nocce lui suffit pour juger son mari. A l'aube, elle s'enfuit et vint après mille péripéties, échouer chez M. Ferrier, le pasteur.

Joal Pym, le lendemain de ce jour, se mit à la recherche de sa femme. Dans les bois qui avoisinent Clamborough, il reçut un coup de fusil d'un indien qu'il avait autrefois gravement offensé. Chacun dans le village apprit avec soulagement la mort de cet ours terrible et mal léché.

Quelques mois plus tard, un jeune trappeur, Pol Edwars, s'éprit d'Adrienne. Elle lui conta son histoire, et comme tous deux s'aimaient avec la sincérité de la jeunesse... ils s'épousèrent... La mort de Joal Pym ne faisait de doute pour personne.

Cependant il advint que le redoutable bandit reparut dans le pays un an après... qu'il retrouva Adrienne... et réussit à l'enlever par surprise à son époux. Et pendant de longs mois, la jeune femme vécut près de la brute une horrible existence. Elle en acceptait le fardeau pour sauver son enfant. En effet, Adrienne était maman de son union avec le bon Pol Edwars, elle avait une petite fille. La vie misérable d'Adrienne se poursuivait, chaque jour elle perdait un peu de sa santé, affolée par la brutalité, les fureurs de Joal Pym.

Et ce drame eût enfin son épilogue. Le jour où Pol Edwars retrouva la trace d'Adrienne, Pol et Pym également forts, redoutables, sans pitié, s'affrontèrent. Dans la lutte, Joal Pym, malgré sa duplicité, ses ruses, sa force excessive était tué par Edwars.

Pol emmenait sa femme et son enfant. Brisée par tant de maux, meurtrie dans sa chair et son cœur, la malheureuse Adrienne succombait.

Mortellement triste, emportant sa fille dans ses bras, Pol vouait à la mort, à cette Adrienne malheureuse, son unique amour, un culte qui ne finirait qu'avec ses jours.

Gawne, chercheur d'or, ne songe qu'à venger son frère assassiné dans des circonstances mystérieuses. Un jour, Gawne avait trouvé son frère agonisant. Il venait d'être frappé par l'amant de sa femme et abandonné par son meurtrier et sa complice, laissant une enfant au berceau nommée Jabe.

LE VENGEUR

Exclusivité « Gaumont »

Gawne avait recueilli cette pauvre enfant et juré de venger son frère, mais il lui fallait retrouver l'assassin que son frère n'avait pu lui désigner avant de mourir.

Après de vaines recherches, Gawne lassé, attendait que Jane adolescente put le seconder. Or, dans le pays où Gawne et Jane s'étaient fixés, un voleur de bestiaux, nommé Bozzam, faisait de grands ravages à la tête d'une bande de malfaiteurs parfaitement organisée et lui obéissant comme un seul homme. Ce Bozzam régnait en maître souverain dans une ville qu'il avait fondée et où tous les fonctionnaires étaient à sa solde, notamment le colonel retraité Harkless. Ce dernier avait une fille ravissante nommée Catherine. Bozzam était antipahtique à Gawne, mais cette aversion naturelle se changea bientôt en haine le jour où Gawne devint amoureux de Catherine sur laquelle Bozzam croyait avoir des droits.

Une lutte acharnée s'engagea entre les deux hommes au cours de laquelle Gawne eut à déjouer les pièges les mieux tendus et pensa perdre la vie. Il fut, en effet, dangereusement blessé par son adversaire. Celui-ci le croyant dans l'impossibilité de se défendre lui dit avoir enlevé Catherine dont il voulait faire une danseuse et Jane qu'il destinait à l'un de ses lieutenants. Enfin, il avoua être l'assassin recherché par Gawne. Ce dernier, durant cette terrible révélation, concentrait toutes ses forces pour un ultime effort. Enfin, profitant d'une distraction de Bozzam, il le terrasse et le tue.

Aucun obstacle ne sépare plus désormais Gawne de la jolie jeune fille qu'il aime et de sa nièce qu'il délivre.



PHOCÉA-LOCATION

TÉLÉPHONE
Gutenberg 50-97
50-98

8, Rue de la Michodière, PARIS

Adresse Télégraphique : CINÉPHOCÉA-PARIS

<p style="color: red;">LYON 23, Rue Thomassin</p> <p style="color: red;">BORDEAUX 16, Rue du Palais Gallien</p> <p style="color: red;">LILLE 5, Rue d'Amiens</p>	<p style="color: red;">MARSEILLE 3, Rue des Récolettes</p> <p style="color: red;">NANCY 33, Rue des Carmes</p> <p style="color: red;">RENNES 35, Quai de la Prévalaye</p> <p style="color: red;">TOULOUSE, 4, Rue Bellegarde</p>
--	--

N° 287 Métro hors série. — Edition Mundus Film.

NAZIMOVA

l'Etoile Incomparable

dans

JOUET

DE LA

DESTINÉE

Grande Scène Dramatique

8 RUE DE LA MICHODIÈRE PARIS

Métro Hors Série



Edition Mundus-Film



Jouet de la Destinée

Grande scène dramatique

interprétée par

NAZIMOVA

Sur le magnifique domaine de Bruce Griswold, une troupe de bohémiens est venue camper.

Griswold, homme très riche et pour lequel les femmes ne sont que des objets de luxe, s'est épris d'Hagar, femme de Maspero, chef de la troupe, et après avoir obtenu d'elle un rendez-vous, la décide à quitter son mari et son enfant.

Hagar cédant à son désir de luxe, fuit avec lui, mais bientôt, Griswold lassé de



PHOCEA-LOCATION

Concessionnaire



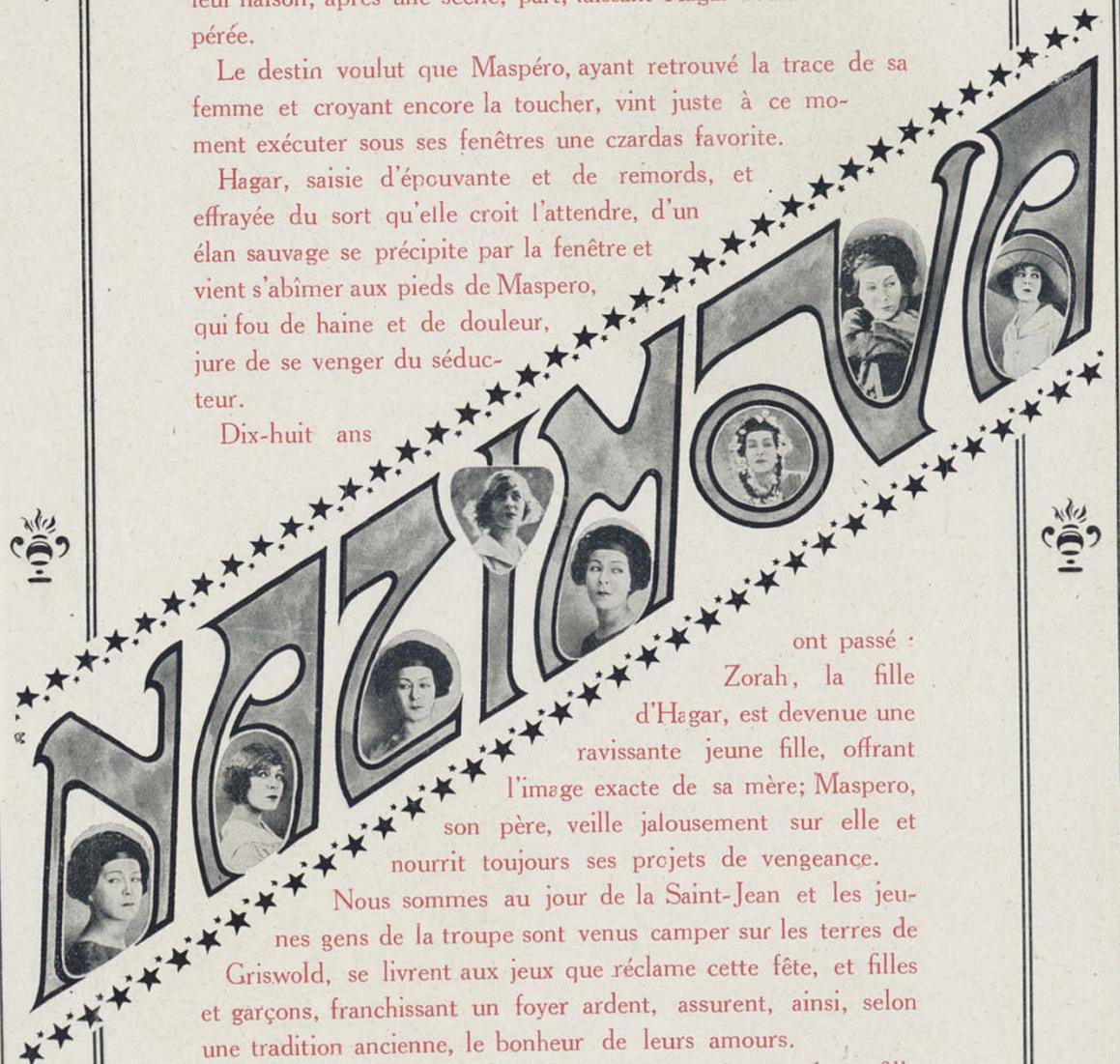
Jouet de la Destinée

leur liaison, après une scène, part, laissant Hagar seule et désespérée.

Le destin voulut que Maspéro, ayant retrouvé la trace de sa femme et croyant encore la toucher, vint juste à ce moment exécuter sous ses fenêtres une czardas favorite.

Hagar, saisie d'épouvante et de remords, et effrayée du sort qu'elle croit l'attendre, d'un élan sauvage se précipite par la fenêtre et vient s'abîmer aux pieds de Maspero, qui fou de haine et de douleur, jure de se venger du séducteur.

Dix-huit ans



ont passé :

Zorah, la fille

d'Hagar, est devenue une ravissante jeune fille, offrant

l'image exacte de sa mère; Maspero,

son père, veille jalousement sur elle et nourrit toujours ses projets de vengeance.

Nous sommes au jour de la Saint-Jean et les jeunes gens de la troupe sont venus camper sur les terres de Griswold, se livrent aux jeux que réclame cette fête, et filles et garçons, franchissant un foyer ardent, assurent, ainsi, selon une tradition ancienne, le bonheur de leurs amours.

Griswold, toujours favorisé de la fortune, vit près de sa fille



PHOCEA-LOCATION

Concessionnaire



Jouet de la Destinée



Blanche qu'il adore, et qu'il espère bientôt fiancer à un jeune et brillant avocat de ses amis, Henry Livingston.

Accompagné de son ami et confident Howard Belmont, avocat général, garçon très intelligent, mais hypocrite et s'adonnant aux stupéfians, Griswold parcourt ses domaines et ayant été avisé que des bohémiens

campaient sur ses terres, vient pour les expulser.

Mais Livingston qui, par hasard, était venu lui aussi dans ces parages, ayant rencontré Zorah, et frappé de ses charmes, revient en sa compagnie au camp, et apprenant la décision de Griswold, plaide la cause des bohémiens.

Griswold qui a été remué dans ses souvenirs par la ressemblance de Zorah avec son ancienne maîtresse, et nourrissant de nouveaux projets, accorde aux bohémiens le droit de campement sur ses terres. Mais Maspéro, qui lui, a reconnu le suborneur de sa femme et devine ses desseins le surveille et n'est pas dupe des faveurs chaque jour nouvelles dont Griswold comble les bohémiens et celui-ci ayant pris les choses cavalièrement, Maspéro le rappelle à l'ordre et lui fait comprendre qu'il n'aura sa fille que légitimement.

Mais Zorah que Livingston, épris lui aussi, a déjà un peu apprivoisée exprime son chagrin d'être ignorante, et Griswold, accédant à ses désirs, prend à sa charge les frais de son éducation, réclamant en échange et à sa majorité Zorah comme femme.

PHOCEA-LOCATION

Concessionnaire



Jouet de la Destinée

Le pacte est conclu entre les deux hommes et Zorah part.

Deux années se sont écoulées, et alors qu'au château de Griswold l'on célèbre les fiançailles de Livingston et de Blanche, Zorah fait son entrée, embellie et transformée.

A la vue des fiancés, le voile qui cachait à Zorah son amour pour Livingston se déchire et, frappée au cœur, elle s'enfuit retrouver les siens; mais là, souffrant des vulgarités des bohémiens, la vie lui devient intolérable. Griswold étant venu la visiter, elle donne libre cours

à son désenchantement, mais ce dernier, dont la passion n'est pas éteinte, veut lui ravir un baiser; Zorah, sauvage et blessée, tente de l'étrangler.

Maspéro survient à temps et met sa fille au courant du pacte convenu entre eux et par lequel Griswold consent à devenir son mari.

Zorah alors le fait prêter serment sur son poignard et Griswold impatient active les préparatifs.

Le mariage a lieu et Zorah et Livingston qui souffrent tous deux se sont rencontrés au Jardin et ont mis leurs âmes à nu; leur

PHOCEA-LOCATION

Concessionnaire





rêve brisé, ils rentrent tous deux, Zorah dans ses appartements où, en proie au chagrin le plus profond, elle s'affaisse toute en larmes. Elle est tirée de ses pensées par l'arrivée de Belmont qui reposait à côté, après l'absorption de l'irrésistible poison et qui, la voyant ainsi, lui offre l'oubli sous la forme de ses infâmes pilules.

« Une de ces pilules vous procurera l'oubli, deux le lourd sommeil et trois la mort... Souvenez-vous! »

Belmont se retire, au même moment le violon de Maspero vient frapper les oreilles de Zorah et aussitôt après son père entre.

Je n'ai pas voulu te laisser partir pour un voyage de noces sans te faire une révélation :

« Je suis maintenant trop vieux et mon bras trop faible pour exécuter ma vengeance, prends ce poignard et frappe; ton mari, Bruce Griswold est celui qui jadis déshonora ta mère. Son père parti, Zorah anéantie par ces révélations et en proie au plus profond désespoir, dans un verre d'eau, laisse tomber les trois pilules de Belmont.

Mais le destin est maître et son mari entrant au même instant, un peu ivre et très altéré, apercevant le verre, le vide d'un trait. La mort est foudroyante et attribuée à une maladie de cœur. Le testament est ouvert et Zorah hérite des deux tiers de la fortune de son mari.

Seul, Belmont, qui a retrouvé la boîte de pilules aux pieds de son ami mort, soupçonne Zorah et après une explication dans laquelle il lui demande sa main comme prix de son silence, sur le refus



PHOCEA-LOCATION

Concessionnaire



Jouet de la Destinée



de Zorah, la livre à la justice.

La justice suit son cours et après la plaidoirie défensive de Livingston et celle accusatrice de Belmont, Zorah est reconnue innocente et acquittée.

Pendant que Livingston, heureux de l'innocence de Zorah et de son acquittement, venait la féliciter et lui

témoigner son estime, Pedrito le bohémien, reconnu par les siens comme le fiancé de Zorah, égaré par la jalousie, faisait feu sur elle.

Mais tout est bien qui finit bien et Zorah, blessée très légèrement, après une convalescence heureuse, se réveilla en plein bonheur.



Longueur approximative : 1.895 mètres

AFFICHES :: PHOTOS



PHOCÉA-LOCATION

PARIS — 8, Rue de la Michodière, 8 — PARIS

TRÈS PROCHAINEMENT

Paul CAPELLANI

dans

L'ÉTAU

Scénario et mise en scène de MARIAUD



Édition PHOCÉA-FILM

Louche-Publicité

UN FANTÔME SANS NOM

Exclusivité « Gaumont »

Lord John Melvil, attaché d'ambassade, a loué une villa où fut mystérieusement assassinée une jeune actrice, Gladys Walette, qu'il avait connue jadis à Londres et à laquelle il avait offert en vain sa fortune et son nom. Dès le premier soir, des manifestations étranges se produisent dans la chambre où a eu lieu le crime. Melvil entend comme un soupir et une tenture se met à bouger. Enfin, une nuit, c'est Gladys Walette en personne qui apparaît et lui raconte l'histoire qui suit.

A l'époque où elle connut Melvil elle avait fait la connaissance de Riom Seap, un aventurier dont elle avait repoussé les avances. Ce dernier avait juré de la conquérir. Après de nombreuses vicissitudes il était devenu riche. Un jour, Gladys recevait de sa part un collier de rubis d'un prix inestimable. Mais Gladys, suspectant l'honorabilité des moyens employés par l'aventurier pour faire fortune, avait décidé de rendre le collier au trop généreux donateur. Toutefois, redoutant sa colère et désirant fuir une discussion désagréable, elle avait chargé sa sœur de porter le collier à son propriétaire. Or, le collier se trouvait encore chez Gladys. La sœur de Gladys se rendit à la villa pour le prendre. Son étrange ressemblance avec l'actrice la fit prendre pour elle par la femme de chambre et le valet de chambre qui, ayant fait le projet de s'approprier le collier et étant surpris en train de le voler, n'hésitèrent pas à commettre un crime en assassinant celle qu'ils avaient pris pour leur maîtresse. Le crime accompli, ils étendirent leur victime et renversèrent une armoire sur elle de telle manière qu'un coin du meuble écrasait la figure.

Gladys n'ayant jamais révélé l'existence de cette sœur, tout le monde fut convaincu que c'était bien le cadavre de l'actrice qui gisait dans la chambre.

En attendant ce récit, Melvil offrit à Gladys son appui afin de découvrir les coupables et de faire triompher la vérité.

Des tribulations sans nombre attendaient les jeunes gens car ils avaient affaire à forte partie. Grâce à la vente du collier, les assassins étaient devenus riches et se faisaient passer pour le Marquis et la Marquise de Ravignon.

Un traquenard fut tendu aux assassins qui donnèrent dans le piège et se démasquèrent d'eux-mêmes devant Lord Melvil grâce au subterfuge d'un ami inconnu.

Les assassins arrêtés, l'inconnu dévoila son véritable nom. C'était Riom Seap, l'aventurier d'autrefois qui, auteur involontaire des malheurs de la pauvre femme, avait juré de réparer le mal qu'il lui avait fait.

Après cet aveu qui le réhabilitait, Riom Seap ayant accompli sa tâche, laissa les deux jeunes gens à leur bonheur et à leur amour.

LE SECRET DU VIEUX JOSUÉ

Exclusivité « Pathé »

Lorenzo Amati voit prospérer entre ses mains une importante entreprise industrielle lorsque la mort, subitement, vient le frapper.

Philippe, son fils, prend sa succession. Mais trop jeune encore pour assumer cette lourde tâche, trop écerelé aussi, la maison périclite peu à peu sous sa direction.

Pendant ce temps, Philippe ne songe qu'à courtiser Louissette, une jeune ouvrière qu'il a remarquée dans ses ateliers.

— Qu'il est aimable, notre jeune patron, confie Louissette à Josué, le vieux gardien de l'usine.

— Prends garde, fillette, de le trouver trop aimable, conseille le bonhomme, qui connaît son patron.

Mais les conseils de l'amour sont bien plus séduisants que ceux de la sagesse et Louissette, comme tant d'autres, leur cède; quel prisme enchanteur que l'amour, et de quelles couleurs merveilleuses il revêt les choses. Mais un jour, le mirage cesse et Louissette se trouve en face d'une terrible réalité. Elle va être mère.

Que deviendra-t-elle, si Philippe l'abandonne? Celui-ci, en proie à de graves soucis d'argent, estime que le moment n'est pas opportun de compliquer sa situation. Son homme d'affaires vient de lui apprendre que sa maison est irrémédiablement perdue et que la faillite doit être déclarée.

— J'irai ce soir à Gênes, répond Philippe; j'espère trouver l'argent nécessaire pour me sauver.

Mais le soir, il rentrait furtivement chez lui, suivi, sans s'en douter, par Louissette éplorée qui se glisse, furtive, comme une ombre dans son sillage.

Quelques minutes plus tard, des gerbes de flammes cernaient la maison de Philippe, qui s'enfuyait comme un malfaiteur.

Préoccupé par les soucis de son maître, le vieux Josué, ce soir-là, ne dormait pas. Il aperçoit les lueurs d'incendie, et à une fenêtre, le visage affolé de Louissette. Il se précipite à son secours et la sauve, mais la pauvre fille est devenue folle et, dans son inconscience, accuse Josué d'être l'incendiaire.

Dix ans plus tard, le vieux Josué a achevé d'expier le crime d'un autre. Il sort du bain, tandis que Philippe, trop tardivement assagi, a relevé sa maison et réédifié sa fortune.

Mais le remords le torture, et il cherche vainement la paix dans l'accomplissement de bonnes œuvres. Il n'a plus entendu parler de Louissette, qui s'est échappée de l'asile, erre, inoffensive, par la campagne, l'esprit préoccupé par un vague rêve de maternité.

Bobette, sa fille, a été recueillie par le frère de Louissette, ivrogne et brutal, qui contraind la fillette à mendier. Bobette, douée d'une douce petite âme compatissante, s'est fait des amis parmi les humbles et, en mendiant son pain, trouve encore le moyen de faire la charité à plus pauvre qu'elle.

Un jour, la Providence la met en face de Louissette, que de méchants gamins poursuivent en lui jetant des pierres. Son bon petit cœur se révolte et, sans peur du danger, elle se jette devant la pauvre folle, pour lui faire un rempart.

Bien faible obstacle. Mais l'enfance, comme l'humanité tout entière, est ainsi faite, que le geste courageux d'un seul suffit pour arrêter une foule. Les mauvais sujets, ébranlés par l'attitude de Bobette, se dispersent rapidement à la vue d'un passant qui se dirige vers le groupe.

Bobette reste seule auprès de Louissette. Et le rêve de maternité de la pauvre folle se précise. Elle berce la fillette qui s'abandonne, heureuse, à cette tendresse dont elle était privée, lorsque Beppo paraît : « Mon oncle! s'écrie la petite en se levant apeurée.

« Son oncle » répète Louissette qu'une lueur de raison commence à éclairer. Mais c'est donc ma fille. »

Elle court pour la rejoindre et traverse la rue, hypnotisée par la petite silhouette chétive qui s'enfuit, et roule sous une auto.

Le vieux Josué, revenu au pays dans l'espoir de se justifier ou de faire justice, est témoin de l'accident. Plus tard, il se

rendra à l'hôpital où est transportée Louissette et recueillera, parmi ses paroles de délire, l'assurance de la culpabilité de Philippe.

Il se présente à ce dernier comme accusateur. Mais Louissette et Bobette, que le hasard a réunies dans le même hôpital, ont trouvé le chemin de son cœur. Pour elles, il pardonnera, à condition que Philippe répare sa faute en donnant aux deux pauvres créatures la place à laquelle elles ont droit.

Et un bonheur, plus profond, parce qu'il a été plus chèrement conquis, sourira désormais à la fragile Louissette, à la bonne petite Bobette, et le rayonnement de leur bonheur réchauffera le cœur du vieux Josué et sera sa récompense.

QUI A VOLÉ ?

Exclusivité « Location Nationale »

M. Gerry Simpson est un jeune homme possédant une grosse fortune. Il est élégant, spirituel; en résumé, il a tout pour plaire.

Une jeune veuve M^{me} Woolworth, a jeté son dévolu sur ce jeune homme. Il n'est pas de jolies réunions sans lui et lorsqu'enfin il est dans son salon, M^{me} Woolworth l'accable de ses prévenances et de ses amitiés.

A une grande soirée donnée par M^{re} Woolworth, une jeune reporter du journal *La Sentinelle* vient pour assister à la soirée et prendre des notes destinées à rédiger un écho mondain.

Pendant une partie du concert, Gerry a remarqué la jeune fille et il cherche tous les moyens de se libérer de M^{me} Woolworth, qui ne le quitte pas plus que son ombre. Le hasard sert Gerry. Immédiatement, il se rend auprès de la jeune fille, mais celle-ci reste d'abord indifférente. Enfin, ils arrivent à faire un peu connaissance.

La jeune reporter, Miss Blake, croit avoir devant elle un reporter d'un autre journal. Elle le questionne et est très étonnée d'entendre dire par Gerry qu'il est reporter à *La Sentinelle*. Enfin, comme elle est toute jeune débutante, elle accepte cela et bientôt les deux jeunes gens se reverront.

Au cours de la soirée, alors que Gerry est allé à son cercle afin de retrouver le rédacteur en chef du journal *La Sentinelle*, un vol est commis. C'est le valet de chambre de Gerry, qui, profitant de l'absence de son maître, aidé d'un de ses amis, vient pour cambrioler l'hôtel de M^{me} Woolworth.

M^{me} Woolworth a un jeune singe qui, dans la nuit, voyant cet individu muni d'une lanterne sourde, se jette sur lui et, dans la bousculade qui s'ensuit, lui arrache un bouton de son pardessus. Ne sachant à qui il a à faire, le bandit tire un coup de revolver, croyant avoir à se défendre contre un réel danger, et c'est ce qui attire le personnel de l'hôtel.

Qui a volé?... telle est la question que chacun se pose. La jeune reporter, de son côté, cherche à se renseigner. Elle trouve le bouton et, espérant ainsi gagner la célébrité, elle décide de chercher à qui appartenait ce bouton tombé d'un pardessus. Cela lui paraît fort simple. Il n'y a qu'à trouver le fabricant, celui-ci lui indiquera le tailleur à qui il a vendu ces boutons, et le tailleur lui dira certainement à quel complet et à quel pardessus il l'a cousu. Mais cela est plus facile à dire qu'à faire, et la jeune fille ne trouve réellement aucune piste sérieuse.

Gerry, afin de faire croire qu'il est bien le reporter de *La Sentinelle*, a obtenu également le titre de reporter, et il a loué un petit appartement meublé très simple, qui lui donne toutes les apparences de sa fonction.

Le hasard fait apercevoir à Miss Blake que le bouton qu'elle a en sa possession, est tombé du pardessus de Gerry, à qui elle vient de se fiancer.

Croyant avoir à faire au voleur, elle rompt immédiatement avec lui, mais, après son départ, comprenant combien elle aime le jeune homme, elle décide de chercher à l'aider à se réhabiliter. Elle se rend chez lui. Son idée fixe est de retrouver les bijoux volés. Au cours de ses recherches, elle découvre enfin la cachette tant désirée.

Ce même soir, avait été donné un grand bal de bienfaisance, au cours duquel, les deux bandits qui avaient déjà opéré chez M^{me} Woolworth, tentent de faire un dernier coup afin de pouvoir s'enfuir avec un bon viatique pour l'Amérique du Sud. Le coup a encore réussi et le valet de chambre rentre chez son maître avec son butin. Croyant trouver l'appartement sans habitant, il est fort surpris en voyant la jeune fille. Tandis que les deux misérables essaient d'obliger la jeune fille à dire qui elle est, pourquoi elle est venue, et où sont les bijoux, arrive à son tour Gerry.

La situation s'éclaircit et les deux voleurs étant arrêtés, les deux jeunes gens pourront s'épouser.

DÉSIREZ-VOUS ?

Une **Installation complète** répondant à toutes les exigences de la Préfecture.

Un **Groupe électrogène** pour parer aux pannes de gaz et de courant.

Un objectif **Siamor** d'une luminosité et d'une finesse incomparables, à demander à l'essai.

Un poste **Radius** dont la lampe à incandescence 30 ampères, prenant 6 ampères en courant alternatif, s'imposera dans les salles ne dépassant pas 25 mètres de projection.

Des **Fauteuils** 1^{er} choix, livraison rapide.

Apprendre rapidement et sérieusement la **Projection** et la **Prise de Vues**.

En un mot, obtenir tous renseignements concernant l'industrie cinématographique.

SI OUI, adressez-vous à

M. VIGNAL

Directeur de l'E. P. D. O.

66, Rue de Bondy, PARIS

MAISON DE CONFIANCE

NORD 67-52

Présentation du Mercredi 21 Janvier 1920
au PALAIS de la MUTUALITÉ, 825, rue St-Martin

N° 64

DATE DE SORTIE :
Vendredi 20 Février 1920

NOUVEAUTÉS

des Etablissements L. Van GOITSENHOVEN

FILMS CINÉMATOGRAPHIQUES

Société Anonyme au Capital (entièrement versé) de Deux Millions Cinq Cent Mille Francs

FILIALE DE PARIS : 10, Rue de Châteaudun, 10

TÉLÉPHONE
Trudaine 61-98

Métro : **Cadet** ou **Le Peletier**
Nord-Sud : **Notre-Dame-de-Lorette**



Instructeur Insubmersible



Comique en deux parties de la "Triangle"

Condamné à passer les vacances à la plage auprès de vieux amis de sa mère, les Pitanchois, ce pauvre Onésime goûte médiocrement les tentatives faites pour le marier. On a beau s'évertuer à le jeter dans les bras de M^{lle} Eulalie Superfine, une amie de ses amis, dont la taille n'attend pas le nombre des années, rien n'y fait. C'est qu'il a conquis le cœur de M^{lle} Irène de La Flotte, oui, de la propriétaire même de l'hôtel des bains. Et il ne le cache pas à ce grand diable de Pitanchois : son choix est fait. Mais, arguant des droits et des devoirs que lui confère l'amitié, Pitanchois prétend diriger lui-même les négociations auprès de la jeune personne. Précisément, il trouve Irène en train de présider aux gracieux ébats des baigneuses à la piscine de l'hôtel... et ce sacré fossile entend de supplanter Onésime auprès d'elle. Sur ces entrefaites, M^{me} Pitanchois se met à la recherche de son mari et le découvre en contemplation devant les naïades en maillot. Est-il besoin de dire de quelle douche sa chère moitié refroidit l'enthousiasme de Pitanchois?... Et vous le croyez guéri? Quelle erreur! Il n'en est que plus entêté. Entiché d'Irène, il lui fait parvenir un bouquet et... un billet sollicitant la faveur d'un rendez-vous sentimental sur la plage. Mais M^{me} Pitanchois avertie par M^{lle} de la Flotte, se déguise et prend sa place. Bien entendu, Pitanchois n'y voit que du feu et poursuit ses travaux d'approche auprès de celle qui veut bien mettre le comble à ses vœux en l'accompagnant vers les régions azurées du flirt. Les incidents de la journée ne

tardent pas à devenir épiques, ou plutôt héroï-comiques. Eulalie Superfine, dédaignée, a entrepris de se venger de sa rivale, M^{lle} de la Flotte et, comme de juste, elle prend aussi pour Irène M^{me} Pitanchois elle-même : et c'est sur elle et du même coup sur Pitanchois qu'elle fait tomber les traits de son ressentiment. Après une chasse homérique des deux délinquants par la moderne Erynnie, tout le monde tombe à la mer, à l'exception d'Onésime... et du moniteur de natation de l'Hôtel des Bains qui, à lui seul, ferait le sujet de tout un poème, il trouve moyen d'instruire ses élèves sans jamais mouiller sa cheville. En présence d'accidents qui jette en émoi tout le patelin, laissant barboter tout ce monde à qui mieux mieux, il a un mot d'un sang-froid héroïque : « Vite!... allons chercher les brancardiers et l'ambulancier! » Entre temps, on a réussi à repêcher Pitanchois, le seul des « sinistrés » qui ne sut pas nager. Après force manœuvres d'aspirations et d'expirations artificielles, on réussit à faire rendre son eau à ce sacré fossile. Il ouvre un oeil, puis l'autre et regarde autour de lui d'un air assez piteux... car il distingue très bien cette fois les physionomies assez amusées de sa chère moitié et d'Irène. Onésime met à profit la déconfiture amoureuse de son « vieil et meilleur ami »...

Il le décide d'un mot à lui céder la place auprès de M^{lle} de la Flotte. Et Pitanchois s'éclipse... N'en a-t-il pas eu son plein de « la flotte ».

Environ 560 mètres. — 1 AFFICHE et PHOTOS

La semaine prochaine : BÉLIER DE RENFORT

Quelques succès des Etablissements L. VAN GOITSENHOVEN
AMOUR RÉDEMPTEUR | UNE AME A VENDRE | JIM LE BIEN-AIMÉ
avec Priscilla DEAN | avec Dorothy PHILLIPS | avec Priscilla DEAN

Etablissements L. VAN GOITSENHOVEN

Téléphone : Trudaine 61-98

Filiale à Paris : 10, rue de Châteaudun

Téléphone : Trudaine 61-98

BORDEAUX
125, Rue Fondaudège

LYON
39, Quai Gailleton

LILLE
23, Rue de Roubaix

MARSEILLE
34, Allée de Meilhan

TOURS
27, Rue du Commerce

ALGER
25, Boulevard Bugeaud

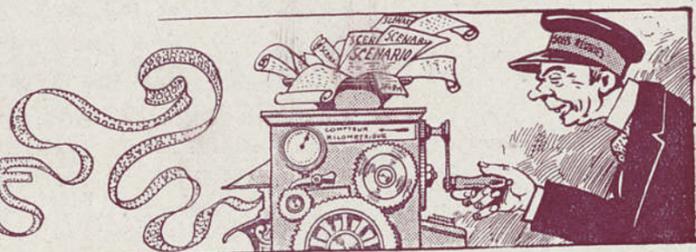
GENÈVE

BRUXELLES
17, Rue des Fripiers

LA HAYE

Agences

PRODUCTION HEBDOMADAIRE



Etablissements Gaumont

Un Fantôme sans nom « Itala-Film », 2^e partie (1.450 m.). Mon excellent confrère, qui voulut bien faire l'intérim pendant mon absence, a dit dans le précédent numéro tout le charme de ce film émouvant et les qualités de sa réalisation technique. La seconde partie n'est pas faite pour diminuer la valeur de cet important ouvrage qui fait honneur à la grande marque italienne.

Un Non-lieu « Paramount » (1.180 m.). C'est même de deux non-lieu qu'il s'agit dans ce drame un peu tiré par les cheveux. Mais l'aventure est parfaitement exposée, l'intérêt va croissant jusqu'au dénouement et comme le rôle principal est interprété par Pauline Frédérick, on reste sous une impression dramatique et parfois poignante. Cette artiste au jeu concentré, aux attitudes d'une simplicité émouvante est certainement une des plus émouvantes protagonistes du film américain dans le genre dramatique. Les partenaires hommes sont dignes d'elles et mènent l'action avec une très louable conscience.

La mise en scène est des plus soignées et la photo de tout premier ordre.

Les Fjords de Norvège « Svenska-Film » (180 m.). Ravissant documentaire qui montre les parties les plus intéressantes des côtes dentelées de la Norvège.

Et **Gaumont-actualités** (200 m.). est particulièrement intéressant.



Etablissements Pathé

Achetée et payée « Pathé » (1.190 m.). Il y a autre chose qu'une banale aventure dans ce scénario américain et il s'en faut de peu que l'auteur ait conçu un beau drame psychologique. Constatons avec joie que la pensée, que l'idée ne sont plus tout à fait étrangères à la conception des scénarios de nos grands fournisseurs

de films. Encore quelques efforts et nous verrons arriver d'outre-Atlantique des ouvrages d'une incontestable tenue intellectuelle.

Achetée et payée est interprété par la délicieuse Alice Brady, qui donne à cette émouvante comédie une vie intense et un puissant intérêt dramatique. Dans quelques scènes, la délicieuse artiste est absolument parfaite et dégagée de toute tare conventionnelle, elle joue de façon à satisfaire pleinement les goûts de simplicité et de vérité qui caractérisent le public français.

Le reste de l'interprétation est très satisfaisant, la mise en scène fort somptueuse et la photo ravissante.

La Fortune de Colette « Pathé » (550 m.). Nous sommes ici en pleine fantaisie; mais l'invraisemblance est chose bien négligeable auprès des autres qualités de cette charmante comédie brillamment enlevée par la petite **Baby Floria Joy**, adroitement mise en scène et fort bien photographiée.

Pathé-Revue (210 m.). Particulièrement intéressant et varié. A signaler un beau « Pathé-Color » des sites de l'Ardèche et un amusant concours de Bébés.

Travail, puis nous vîmes les derniers épisodes de ce copieux ouvrage. Il faut convenir que les qualités de ce grand film apparaissent plus évidentes à mesure qu'il se déroule. On dirait que le metteur en scène et l'opérateur ont d'autant mieux soigné cette production que le film avançait vers son ultime chapitre. L'effet produit par les scènes finales, admirablement réussies, a été fort grand et nul doute que le public ratifie l'opinion des professionnels qui assistèrent aux présentations de **Travail**.

La nécessité d'adapter ce copieux ouvrage à l'écran se faisait-elle sentir? Franchement, je ne le pense pas. Je sais bien que des goûts et des couleurs il ne faut point discuter; mais il n'est peut-être pas superflu de faire remarquer que les gros budgets consacrés à la réalisation de beaux films étant chose rare en France, un peu de discernement s'impose dans l'emploi de ces sommes. Avec le million et demi qu'a coûté **Travail**, on eût pu mettre au jour six beaux films français de goûts et de genres variés et permettre ainsi à une demi-

126

Établissements

(Paris et Province)

ont retenu en 1^{re} et 2^e Semaines

la Série des Films du

GRAND CONCOURS CINÉMATOGRAPHIQUE

La plus belle Femme de France

Pour lequel 1 Prix de 500 francs en espèces

—	—	2	—	250	—	—
—	—	10	—	100	—	—

Seront distribués toutes les semaines pendant 8 semaines
au public des Cinémas où aura lieu le vote

“ LE JOURNAL ”

publiera les noms des gagnants et fera paraître chaque jour
le portrait d'une des concurrentes

AVIS. — Quelques copies sont encore disponibles
à l'UNION-ÉCLAIR, 12, Rue Gaillon

SE HATER



douzaine de metteurs en scène et à autant d'opérateurs de se révéler.

C'est à tort qu'on invoquera le noble argument de l'« Idéal ». **Travail** est peut-être une œuvre de bonne foi, mais c'est très certainement une erreur psychologique autant qu'un contre-sens philosophique.

Le rêve de labeur fraternel qui semble être à la base de l'œuvre de Zola n'a jamais été aussi loin de sa réalisation qu'à l'heure actuelle, et il faut être affligé d'une incurable paralysie du bon sens pour prendre l'auteur de **Travail** pour un prophète.

La haine de classes, le désir de domination, la soif de jouissances frelatées, la frénésie du luxe ne furent à aucune époque aussi aiguisés qu'aujourd'hui. Jamais le possesseur ne fut plus égoïste, de même que jamais le prolétaire ne fut plus irréductiblement buté.

Le phalanstère entrevu par Luc Froment et ses amis: Martial et scœurte, est relégué dans le magasin d'accessoires usagés de la vieille pièce **Utopie**. Quant à ce beau mot **Travail**, il ne servira bientôt plus qu'à désigner une chose périmée, désuète et quelque peu ridicule. Parlez-moi de **Sabotage**; voilà un substantif d'actualité.

Quoi qu'il en soit, **Travail** aura du moins servi à mettre en valeur une incomparable pléiade d'acteurs de talent. Dans aucun pays, une œuvre de cette envergure n'eût été réalisable, car, sans aucune forfanterie, c'est en France seulement qu'il était possible de réunir des artistes tels que Mathot, Camille Bert, Raymond Fabre, Marc Gérard, Gilbert Dalleu, etc. Quant aux rôles féminins, beaucoup moins importants, ils ont cependant permis à M^{mes} Huguette Duflos, Claude Merelle, André Lyonnell, Henriette Gautier, de Lafory, Juliette Clarens, de prouver que nous avons des interprètes ayant de la beauté et du talent. Et c'est bien quelque chose.

L'OUVREUSE DE LUTÉZIA.



Fox-Film

Au Klondyke (185 m.). Dessins animés de la série « Dick and Jeff », toujours bien spirituels, amusants, divertissants.

La Tramontane (630 m.). Cette « Sunshine Comedy » est, comme toutes les précédentes, étourdissante, non à cause du scénario, qui n'est qu'un prétexte à poursuites, mais par la mise en scène, dont la critique ne peut être faite que par un technicien des trucages de mise en scène. Moi, personnellement, je me suis amusé. J'ai ri et je suis encore trop désarmé pour chercher la

petite bête au sujet qui n'a rien d'original. Photo parfaite.

Noblesse de Coeur (1,100 m.). Le sujet non plus n'est pas nouveau. On y trouve la jeune fille innocente, qui se substitue à la femme coupable, puis une scène du *Maitre de Forges*; puis bien d'autres... réminiscences. Par contre, l'interprétation est irréprochable. La mise en scène parfaite et la photo des meilleures.

Le principal rôle est joué par Miss Peggy Hyland, assez jolie, plutôt gracieuse que jolie, mais bonne comédienne.



Ciné-Location "Eclipse"

L'Escalade de la Raxalp (Autriche) « Eclipse » (170 m.). Très belle excursion à 2,000 mètres, dans les glaciers, et superbe panorama de la Schneeberg.

Le Roi voyage « Eclipse » (175 m.). Appréciables dessins animés de Zip.

Le Cavalier silencieux « Transatlantic » (1,220 m.). Bon drame d'aventures, dont Roy Stewart est le héros ainsi que le parfait cavalier cow-boy. Certaines parties de ce film sont d'inestimables documents sur l'élevage des chevaux, et quoique déjà vues maintes fois, ces exercices équestres avec des chevaux indomptables, domptés, sont tout à fait intéressants grâce à une photo dont les lointains sont d'une pureté remarquable.



Agence Générale Cinématographique

Beautés tiburtines (105 m.). Merveilleuses photographies des célèbres jardins de Tivoli, que chanta le poète latin Horace. Nous voyons les cascades célèbres, formées par Taverone. Très beau plein air.

Mon Ami m'a dit (285 m.). Amusante historiette de chasseurs, qui, accompagnés de leurs épouses, s'étaient promis une partie de plaisir, parce que leur ami leur avait dit!... L'Ami, n'avait pas prévu qu'à défaut de gibier, ils trouveraient la nuit un ours de bonne composition, puis, dans le même pays, des lions, et qu'une pluie diluvienne les tremperait comme une soupe. Très drôle, bien joué, bonne photo.

La Vallée Rouge (560 m.). Petit drame, dont Helen Gibson est la bonne interprète. C'est l'histoire de la rivalité farouche qui existe bien souvent dans les pays d'élevage, entre les bergers et les bouviers. Après un combat sanglant, tous ces gens là, finissent par où ils auraient dû commencer, c'est-à-dire par travailler. réjouis-toi Zola!... dans une atmosphère de droit et de

CINÉ-LOCATION ECLIPSE

94 rue SAINT-LAZARE
PARIS.

L
A
M
A
R
Q
U
E



M^{LLE} MAGDA ANNY

R
É
V
É
L
A
T
R
I
C
E



Présente le 19 Janvier 1920, à 4 heures

AU PALAIS DE LA MUTUALITÉ

La MARQUE RÉVÉLATRICE

Film d'aventures en 4 parties, de Maurice DE MARSAN

DISTRIBUTION

<i>Ginette Sorbier</i>	Mlle MAGDA ANNY.
<i>Madame Sorbier</i>	Mme MAGGY DELVAL.
<i>Florentine</i>	Mlle MISTY.
<i>Reggie Fergusson</i>	M. PAULAIS.
<i>Herbert Bullock</i>	M. J. MAXAL.

M. Jean MAGNARD dans le rôle de « LA CRÊPE »

Ginette Sorbier a hérité de son père de titres de propriété de terrains argentifères au Klondyke. Ces terrains ont été achetés de compte à demi avec un

une transaction moyennant une somme de 100.000 dollars pour la cession de leurs droits. Bullock et son secrétaire débarquent au Havre et



certain Silas Bullock, dont les héritiers continuent l'exploitation de la mine. Le filon argentifère qui commençait à donner des espérances de gros rendement se continue dans le lot Sorbier. Les travaux sont arrêtés momentanément et Herbert Bullock charge son secrétaire, Reggie Fergusson d'aller voir les dames Sorbier et d'arriver à

Fergusson se met en campagne. Ce dernier, un ambitieux sans scrupules, hésite d'abord à s'approprier le chèque de 100.000 dollars dont il est muni, mais il se ravise, estimant plus habile de garder le chèque en s'emparant du dossier qui constitue les droits des dames Sorbier.



Sous l'aspect d'un clergyman, il s'introduit dans la place, se fait donner communication du dossier dont il « repère » la place dans un secrétaire facile à fracturer. L'envoi anonyme d'une loge au théâtre suffit à éloigner les dames Sorbier, comme le gremlin l'avait prévu.

Florentine, la petite bonne, est restée seule à la maison, lorsqu'elle reçoit la visite de son ancien fiancé « La Crêpe », un mauvais garnement qui vient pour la vingtième fois lui demander de l'argent. La pauvre fille ne peut lui en donner, et « la Crêpe », furieux, se met en devoir d'opérer une perquisition à son profit dans l'appartement. Mais au moment où il fracture le secrétaire, il est assailli et mis dans l'impuissance par Fergusson qui s'est, lui aussi, introduit dans la villa. Il s'empare du dossier et s'enfuit, laissant « la Crêpe » assommé et inerte.

Au retour des dames Sorbier, « la Crêpe » raconte une histoire de sa façon pour expliquer sa présence. Touché par le chagrin de Ginette, que la disparition du dossier plonge dans le désespoir, le vaurien jure de se réhabiliter. Il promet de mettre la main sur le voleur et commence une enquête sur place qui lui fournit deux indices : un bout de cigarette à la marque « Tête de Tigre », jeté négligemment par Fergusson et un cure dents portant sur son enveloppe le nom d'un hôtel... C'est avec ces éléments que « la Crêpe » va se mettre en campagne.

Après maintes aventures et aidé par Ginette, qui se révèle une ingénieuse détective, le filon repentant finit par livrer Fergusson à la police, rend aux dames Sorbier le dossier qui représente pour elles une fortune, fait restituer à Herbert Bullock les 100.000 dollars et finit par amener les deux parties à un genre d'accord qui n'était pas prévu par elles...



La Marque Révélatrice

CELLE QUI N'A PAS DIT



Mise en scène & scénario

de MAURICE DE MARSAN et CH. MAUDRU

Interprétation :

M^{lles} CESY, PEARLY, De VIRIS.

MM. Gaston JACQUET & A. MAYER.



SON NOM

Film d'aventures



Présenté le

9 Février 1920

Société des Films

“ÉCLIPSE”

PARIS - 94, Rue Saint-Lazare, 94 - PARIS

Livable le

12 Mars 1920

UNE PROMENADE A TRAVERS COLOMBO (Ceylan)

- | | |
|---------------------------------|--------------------------------|
| 1. — Les faubourgs. | 5. — Marché indigène. |
| 2. — Le quartier des affaires. | 6. — Types cinghalais. |
| 3. — Quelques scènes de la rue. | 7. — Dans le village indigène. |
| 4. — Pousses-pousses. | 8. — Plongeurs dans le port. |

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 140 METRES

La Leçon de Mécanique

Comédie comique interprétée par **BILLIE RHODES**

Mary, la fille du fermier Buxer flirte avec Jack Roberts. Sous prétexte d'apprendre la mécanique, elle passe la moitié de son temps au volant de l'auto de Jack ou encore plus fréquemment sous le moteur. Le père Buxer, qui ne connaît que le travail, surprend les deux amoureux et se fâche tout rouge. Il envoie le jeune homme au diable et sa fille aux champs.

Mais les amoureux savent toujours se retrouver, et voilà comment une heure après ils filaient sur la route dans l'auto de Jack. Papa Buxer, mis au courant par un employé de la ferme, se lance à leur poursuite dans sa propre auto. Les polissons ont trop d'avance ; désespérant de les rejoindre, il téléphone à son ami James Smith de se grimer en pasteur, d'attendre les jeunes gens au passage et de les attirer chez lui jusqu'à son arrivée.

James remplit sa mission, enferme les amoureux, mais quand le père Buxer arrive, ils se sont sauvés par la fenêtre à l'aide des draps du lit. Au moment où le fermier met le nez à la croisée, un véritable pasteur passe sur la route. Sollicité par Jack et Mary, le saint homme les unit à la grande satisfaction du papa Buxer, qui leur donne son consentement à la distance d'un troisième étage.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : 300 METRES

Présentera le 2 FÉVRIER 1920 au Palais de la Mutualité

LE 11^{ÈME} COMMANDEMENT

Comédie dramatique

Tout le Monde voudra applaudir

LUCILE LEE STEWART

Souvenez-vous de sa sortie : 5 Mars 1920

MM. les Exploitants, Souvenez-vous de ce film
et retenez la date de sortie le 19 MARS 1920.

LES FEMMES



F E B V R I E R

F E B V R I E R

DES AUTRES

MM. les Acheteurs, Pour les droits d'Exclusité,
Adressez-vous à la Société des Films "ÉCLIPSE"
:: :: 94, Rue Saint-Lazare :-: PARIS :: ::

Etablissements L. Aubert

Les grandes Excursions « Inter-Ocean » (160 m.). Fort beau plein air dont la photographie est de toute beauté.

Le Maître baigneur « Mutual Film Co ». Jolie petite comédie, interprétée par Miss Billie Rhodes, la jolie fillette qui a de si beaux yeux, et quelques bons artistes. L'argument du scénario est amusant, bon film comique.

Le Pardon du Forçat « Fox Film Corporation » (1.470 m.). Action dramatique ou plutôt mélodrame sentimental, car il est question d'une jeune fille, qui s'est fait la spécialité d'exercer le métier rémunérateur, mais dangereux de souris d'hôtel ou de paquebot. Elle a volé un portefeuille bien garni, et pour qu'on ne le retrouve pas, le cache dans les bagages d'un jeune voyageur de commerce qui est arrêté, condamné et envoyé au bagne. Cécile a du remords de cette erreur judiciaire, dont elle est cause, et elle demande à son père, vieux cheval de retour, de l'aider à faire évader Paul.

Libre, Paul part avec Cécile et son père vers les exploitations aurifères de Quartborough. Le shérif veut courtoiser Cécile qui vient d'adopter les quatre petits enfants d'une pauvre femme morte depuis peu de temps. La police recherche Paul et a envoyé partout sa photographie. Le shérif propose à Cécile d'être sa maîtresse, sinon il arrêtera Paul... Et après une terrible scène entre eux trois, Paul qui a pardonné à Cécile l'emmène avec lui vers d'autres cieux.

Nous revoyons dans ce film, Jewel Carmen qui est une parfaite artiste. La mise en scène est bien réglée, belle photo.

Au programme : **L'Horloge diabolique**, 13^e épisode (551 m.) de **Le Roi du Cirque** « Transatlantic » et les bons reportages visuels de l'**Aubert Journal**.



Cinématographes Méric

La Foudre « Gladiator-Films » (1.560 m.). Ce bon drame, se passant dans le monde des artistes, est fort bien interprété par Helena Makowska et Francesco Dónadio. Belle mise en scène, belle photo.



Etablissements L. Van Goitsenhoven

Steeple-chase burlesque « Triangle » (800 m.). Amusante histoire d'une jeune fille qui, le jour de son mariage, s'éclipse parce que son fiancé ne lui plaisait pas, et qui se réfugie près de sa grand-mère et de son ami

justice. Il y a un mariage aussi, celui de la fille du chef des bouviers, Marietta, avec Mac Sandy, le chef des bergers. Bonne mise en scène, belle photo.

Retour au Devoir (1.480 m.). Le scénario de ce drame est bien charpenté. Les scènes se suivent logiquement, et nous assistons au long calvaire d'une malheureuse abandonnée avec son enfant, par son mari, incorrigible joueur. Le rôle de cette femme est interprété avec une rare sobriété de gestes, par Edith Storey, jeune artiste, dont la beauté est étrange, et dont, reflet de son âme, le visage semble fermé à toute émotion. C'est une froideur voulue, et l'on devine que sous un masque aussi impassible, l'âme est tumultueusement agitée.

Après avoir abandonné son enfant qui est adoptée par des gens heureux, elle s'éloigne et va vers l'inconnu... Grâce à sa belle voix, elle est devenue chanteuse de bar-saloon. Un jour, elle revoit sa fille. Et renonçant à tout rêve de gloire artistique, elle reste près d'elle et se remarie avec le frère de celle qui avait adopté sa fillette.

Bonne mise en scène, belle photo, mais surtout très bonne interprétation.



Société Française Cinématographique "Soleil"

Ketty et la Grève « Joker » (300 m.). Ce n'est pas de la grève de l'Opéra dont il s'agit, mais d'une grève de garçons, cuisiniers et autres gâte-sauces d'un restaurant. Ce film est amusant, il est bien joué, il ne peut que plaire.

Icare (1.570 m.). Un joli roman d'amour sert de fil d'Ariane à une très heureuse et très habile histoire de l'aviation, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Et, en cette belle reconstitution historique, comme savent en faire les metteurs en scène Italiens, nous voyons: Icare et ses ailes, Léonard de Vinci, construisant la première machine volante, Guidotti et son parachute, et, enfin, les progrès de l'aéronautique moderne.

Très beau film parfaitement mis en scène, joué avec talent, belle photo.



Kinéma-Location

Petit Père « Daddy » (1.750 m.). Conte sentimental que nous avons déjà vu, si je ne fais erreur, il y a environ deux ans. N'importe, l'histoire est intéressante et peut plaire.

Les Oiseaux (125 m.). Bon documentaire ornithologique.

d'enfance Bobbie, avec lequel elle pourra chanter le duo de la Mascotte. Son fiancé dédaigné vient la relancer, et Bobbie empêche l'inévitable mariage en amenant à l'autel la première épouse de ce cherapan de Reginal qui, un peu plus, allait être bigame. Bonne photo, mise en scène et interprétation divertissantes.



Films-Eclair

Les Fiançailles de Grassouillet « Denizot » (600 m.). Amusante petite comédie comique.

Les Haras du Pin « Eclair » (130 m.). Bon plein air des plus intéressants; et l'**Eclair-Journal n° 3** (200 m.); bonnes photos d'actualités.



Phocéa-Location

Le Temple du Crépuscule (1.450 m.). Très beau film dont, la semaine dernière, ma jolie consœur, L'Ouvreuse de Lutétia, a dit tout le bien que j'en pense.

Aux Folies chahuteuses « L. Ko » (400 m.). Comique des plus amusants.

Plouf a eu tort de mentir « Orchidée » (350 m.). Amusante saynète, dont M. Rivers est le parfait protagoniste. Bonne mise en scène, belle photo.



La Location Nationale

La Secrétaire « Metro » (1.550 m.). Cette comédie dramatique et surtout romanesque, est jouée par Miss Emmy Welhen, charmante artiste de talent que l'on revoit toujours avec plaisir apparaître sur l'écran. Le jeu d'Emmy Welhen est en général beaucoup plus pondéré que celui des autres jeunes premières américaines. Elle joue, si je puis dire, à la Française, « prend des temps » et « enchaîne » selon les meilleures traditions.

Cette histoire de gens du monde qui veulent simuler un cambriolage pour toucher la forte prime d'assurance contre le vol n'est pas invraisemblable. Cela s'est raconté à Paris, que dis-je !... le même fait a eu un certain retentissement en correctionnelle, il y a de cela quelques années. Mais revenons au sujet. Après avoir été très pauvre, Miss Sally Manvers s'est trouvée par hasard, témoin de ce cambriolage simulé, et pour la faire taire, on l'a placée comme secrétaire auprès d'une dame âgée et riche qui s'intéressa à elle et dont elle épousera le fils unique. Ce qui prouve que la vertu est toujours récompensée. Bonne et adroite mise en scène. Photo parfaite grâce à des effets d'éclairages des plus artistiques, irréprochable interprétation de tous les rôles.

L'Orang-Outang apprivoisé « 3^e Série » (190 m.). Documentaire qui, malheureusement est irréalisable en France, car il aiderait à solutionner la crise des domestiques dont les exigences sont de plus en plus abracadabrantes.

Au programme, le 14^e et avant-dernier épisode **Un Traître** (546 m.) du ciné-roman **Le Messager de la Mort**. Toujours de plus en plus mélo-dramatique.

NYCTALOPE.



Société Française Cinématographique "SOLEIL"

Adresse Télégraphique :
SOLFILM - PARIS

14, RUE THÉRÈSE, 14
PARIS (1^{er})

Adresse Téléphonique :
CENTRAL 28-81

Lundi 19 Janvier, au Palais de la Mutualité

Salle du rez-de-chaussée

LE RANCH DE LA MORT

Grand roman d'aventures en 12 épisodes

interprété par Vivian REED et

Eddie Polo

Retenez nos dernières Nouveautés :

Manon Lescaut

(TINA XEO)

LE PHILTRE MYSTÉRIeux

(BERTHE NELSON)

AMOUR

(RUTH CLIFFORD)

ICARE

(Reconstitution historique de l'aviation)

SOLEIL
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
CINÉMATOGRAPHIQUE

AGENCES :

LYON
M. VAURS

14 rue Victor-Hugo

MARSEILLE
M. MAÏA

10^e quai du Canal

TOULOUSE
M. BOURBONNET

4, boulevard de Strasbourg

BRUXELLES
MM. BOMHALS & C^{ie}

22, rue du Pont-Neuf

PROPOS CINÉMATOGRAPHIQUES

LE BANQUET LUMIÈRE.

M. Léon Bérard, Ministre de l'Instruction Publique a bien voulu accepter la Présidence du Banquet organisé en l'honneur de M. Louis Lumière, l'Inventeur du Cinématographe et de la Photographie des couleurs.

Ce banquet aura probablement lieu le mardi 10 février, à 8 heures du soir, dans les salons du Palais d'Orsay.

La cotisation sera d'environ 40 à 45 francs par convive.

Les Présidents des Chambres Syndicales et des Associations de la Cinématographie et de la Photographie se réuniront samedi, le 17 courant, à 4 h. 1/2, au siège de la Chambre Syndicale, 21, rue de l'Entrepôt, pour régler l'organisation de cette manifestation.

UN TOUT PETIT MOT D'EXPLICATION.

On a lu, dans notre dernier numéro, deux lettres de représentantes de maisons de location nous marquant un certain étonnement à propos de l'information publiée ici, le 3 janvier.

Hâtons-nous de dire (et nos charmantes correspondantes l'ont d'ailleurs parfaitement compris) que nous n'avons songé, un seul instant, à être désagréables à qui que ce soit.

Notre informateur a tout simplement recueilli en toute franchise l'écho de conversations tenues dans le vestibule de la Mutualité un jour de présentation.

Encore moins avons-nous voulu ouvrir une polémique sur des questions d'opinions.

La mise au point des représentantes arrêtera net les commentaires que quelques personnes auraient eu peut-être l'intention d'intensifier.

UN CADEAU DE NOËL

Notre confrère, *Le Film*, publie un numéro de Noël d'une somptuosité remarquable.

C'est un véritable album d'art cinématographique qui fait le plus grand honneur au bon goût de ses éditeurs et intéressera tous ceux qui, de près ou de loin, touchent à notre industrie.

VISITEUR DE MARQUE.

Nous avons reçu la visite de M. Léonce Perret, l'éminent metteur en scène français, directeur et propriétaire d'une maison d'édition qu'il a fondée à New-York, et dont la réputation n'est plus à faire.

M. Léonce Perret qui est notre plus ancien abonné des Etats-Unis a bien voulu nous dire tout l'intérêt que le monde cinématographique américain attache à notre revue dont on trouve des exemplaires dans tous les studios.

Notre visiteur nous a également entretenu de questions fort intéressantes pour l'exportation de notre production nationale et qui feront l'objet d'un article spécial dans notre prochain numéro.

LE MATCH CARPENTIER-DEMPSEY.

La Société française « Fox-Film » vient de recevoir de New-York un câble l'informant que William Fox, Président de la « Fox-Film Corporation », offrait une bourse de 550.000 dollars pour le « Match Carpentier-Dempsey. » Sur cette bourse, Dempsey recevrait

300.000 dollars, plus un pourcentage sur les bénéfices réalisés : 35 % s'il était vainqueur et 15 % s'il perdait.

D'autre part, William Fox offre à Carpentier, gagnant ou perdant, 125.000 dollars avec les mêmes pourcentages et privilèges qu'à Dempsey. Il offre également à notre champion national une indemnité de 125.000 dollars s'il consent à résilier les contrats qu'il a pu signer avec certains théâtres ou music-halls français.

En cas d'acceptation, le match se déroulerait aux Etats-Unis, et William Fox distribuerait aux Croix-Rouges américaine, anglaise, française et italienne les bénéfices réalisés par cette rencontre sensationnelle. C'est l'offre la plus importante qui ait été faite jusqu'à ce jour aux deux champions. Les managers de Carpentier et de Dempsey ont répondu à William Fox qu'ils étaient disposés à continuer les négociations sur ces bases.

Il n'y a plus qu'à attendre les événements.

UN CONGRÈS DES DIRECTEURS

DE SPECTACLES.

L'Association des Directeurs de Spectacles de Marseille organise dans cette ville, pour le vendredi 16 janvier, un Congrès de Directeurs de Spectacles du Midi et du Sud-Est de la France.

Ce Congrès a pour objet l'examen des questions qui intéressent les spectacles et tout particulièrement de la nouvelle taxe dont ils sont menacés par le projet du gouvernement.

Les adhésions sont reçues au siège de l'Association, 35, rue Crignan, Marseille.

ERREUR.

A propos des projets de nouvelles taxes sur les spectacles, une haute personnalité du cinéma déclare à un confrère :

« N'avons-nous pas déjà assez d'impôts à payer, assez de frais à supporter sans que l'on y ajoute cette nouvelle taxe ? Songez à tous les droits que nous devons acquitter, sans compter la surtaxe de 20 pour cent par mois, si la recette totale de l'année dépasse 50.000 francs »

Relevons une erreur que nous sommes surpris de trouver sur les lèvres d'un cinématographe se targuant de tout connaître.

La loi du 30 décembre 1916 ne dit pas : « 20 %, si la recette totale de l'année dépasse 50.000 francs. » Mais « 20 % si la recette dépasse 50.000 francs par mois. »

Ce qui n'est pas pareil.

A force de crier : « A la ruine ! A la ruine ! » les directeurs de cinémas ne convaincront plus personne.

Quant aux frais qui les accablent, oui, ils sont fantastiques.

Songez donc !... Un programme de 3.000 mètres, pris à forfait dans nos meilleures maisons, coûte, en moyenne, 225 francs (8^e semaine) et l'on fait avec ça 5.000 francs de recettes dans la dernière des salles.

C'est bien la ruine, comme vous voyez.

POTINS ET RAGOTS.

On dit que ce n'est pas uniquement par faute de ciment et autres matières premières que les travaux de construction d'un grand cinéma de la rive gauche seraient suspendus.

LES INONDATIONS.

Beaucoup de cinémas, en banlieue, ont dû suspendre leurs séances la semaine dernière par suite de l'inondation.

Perte sèche.. (si l'on peut dire, quand on a les pieds dans l'eau) pour les directeurs.

Oui, mais perte sèche aussi pour les loueurs qui ne peuvent faire payer la location des films utilisés.

Ne convient-il pas de dire un peu plus souvent qu'on ne l'a fait jusqu'ici que les victimes ne sont pas toujours du même côté ?

LES CINÉS-ROMANS.

L'histoire est amusante : Un directeur de cinéma du XII^e arrondissement disait : « Les cinémas-romans... Ah ! quelle infamie ! Le public n'en veut plus. »

Un de nos amis est allé faire un tour dans le quartier. Quelle ne fut pas sa surprise de voir afficher à la porte du directeur anti-ciné-romanesque : « **Le Messager de la Mort**. »

Notre ami est entré dans la salle. Au moment où apparurent sur l'écran ces mots : « **Le Messager de la Mort** » ce furent des « Ah ! » de satisfaction, des cris de joie.

Notre ami interviewa le directeur : « Voyons, cher Monsieur, ne disiez-vous pas, l'autre jour, que le public faisait mauvais accueil, aux ciné-romans ? Or, si j'en

juge par votre public... » — « Oui, oui, répondit-il d'un ton bourru, les spectateurs sont des sots. »

Hein ! Il les sert bien ses clients, ce directeur-là !

H^e MÉNÉE.

Notre ami et confrère, M. G.-Michel Coissac, Président de l'Association de la presse cinématographique, directeur de *Cinéopse* et de la Manufacture d'appareils de précision *Guilbert et Coissac*, nous fait part du mariage de sa fille, M^{lle} Marguerite Coissac, avec M. Paul Souillac, décoré de la croix de guerre.

La cérémonie religieuse a eu lieu jeudi dernier, à l'église Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, où la bénédiction nuptiale leur a été donnée par M. l'abbé Souillac. Que les jeunes époux et M. G.-Michel Coissac veuillent bien agréer nos vœux et nos félicitations les plus sincères.

OUVERTURE DE « L'IMPERIA ».

M. Cornaglia vient d'ouvrir, rue de Passy, « L'Imperia », belle et grande salle qui est appelée à être aussi fréquentée que « L'Alexander-Palace », dont il fait construire une nouvelle entrée monumentale sur la rue de Passy. La salle de « L'Imperia » s'est ouverte avec un beau film français, *La Sultane de l'amour*. Toutes nos félicitations.

L'ÉLECTRICITÉ.

Rendons justice au Syndicat des Directeurs de cinématographes qui, à force de pressantes démarches auprès des pouvoirs publics a obtenu, en 1916, la reconnaissance de l'art à projection comme instrument de travail. Il s'en est suivi que la Préfecture de Police n'a imposé aux directeurs aucune réduction de consommation de courant alimentant l'arc.

Par contre, les loueurs sont aujourd'hui dans une mauvaise situation : la Préfecture les somme de diminuer d'un tiers, au moins, leur consommation d'électricité.

Résultat?... Les loueurs seront dans l'impossibilité d'utiliser leurs arcs pour le montage des films.

Et nous disons : si l'arc des directeurs est un instrument de travail, celui des loueurs l'est aussi.

Nous pensons que la chambre Syndicale (section des loueurs) se hâtera d'intervenir auprès de M. le Préfet de Police et que les loueurs continueront à travailler en toute sécurité.

UN QUI ABUSE.

Par exemple, un qui abuse, c'est ce propriétaire d'une petite salle, en province, venant pleurer misère chez son loueur habituel, en lui disant : « Je n'ai pu jouer dimanche à cause des inondations. Passez-moi donc « avoir » de mon programme. »

Le loueur ne soupçonnant pas la bonne foi de son client lui a donné satisfaction. Mais trois jours plus tard, il apprenait que le directeur avait bel et bien joué. Aussi, décida-t-il que, dorénavant, il ne passerait plus d'avoir pour cause d'inondation sans un certificat du maire constatant que les faits allégués sont exacts.

Ce loueur a parfaitement raison.

CINÉMA-THÉÂTRE.

Le réputé metteur en scène, M. André Hugon vient de créer une nouvelle publication cinématographique hebdomadaire spécialement rédigée pour le public et ne parlant que des très beaux films lors de leur « programmation » dans les principaux cinémas de Paris. Très artistiquement illustrée, cette nouvelle publication se présente fort bien. Bonne chance à notre nouveau confrère.

LE SANG DES IMMORTELLLES.

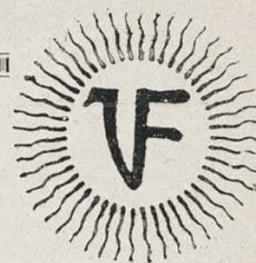
Le Sang des Immortelles, le film célèbre de MM. Le-grand et Liabel serait, dit-on, présenté dans les premiers jours de février à la Sallé Marivaux.

L'action de ce drame dont l'exécution technique est, par ailleurs, si parfaite est conduite avec un art merveilleux qui crée chez le spectateur une extraordinaire intensité d'émotion. C'est dans un sentiment croissant de mystère et d'angoisse que l'on attend le dénouement tragique qu'une fatalité inexorable impose aux contingences humaines. Ce film admirable frappera profondément l'imagination et l'âme même des foules.

Des films spéciaux de publicité annonçant au public le nouveau film vont être projetés simultanément dans plusieurs centaines de salles.



POUCETTE



OU LE PLUS JEUNE DÉTECTIVE DU MONDE

Suite d'Aventures romanesques et policières, tirée du célèbre roman

d'ALFRED MACHARD

Adaptée à l'écran par ADRIEN CAILLARD

Prise de vues : MAURICE DESFASSIAUX

INTERPRÉTÉE PAR :

MM. Numés, Mondos, M^{mes} Corinne, Dubuisson,
Milo, Faurens. Suzanne Pretty.

La petite Simone GÉNEVOIS Le petit Paul DUC
et le petit Maurice TOUZÉ
dans le rôle de POUCKETTE

2.500 mètres environ — En 2 épisodes

TOUTES LES OFFRES D'ACHAT DOIVENT ÊTRE ADRESSÉES

A VISIO-FILM

III, Faubourg Saint-Honoré — PARIS — Élysées 26-97

Concessionnaire exclusif de la Vente pour le Monde entier

SAUF LA FRANCE,

LA BELGIQUE, LA SUISSE, LA HOLLANDE



Ces petits films : *Rouges Immortelles*, *Enigme Millénaire*, *L'Ombre du passé* sont de magnifiques présentations, pleines d'évocation, de poésie et de mouvement.

Saluons *Le Sang des Immortelles* comme devant être un des plus grands succès de l'art français au cinéma.



LA CROISIÈRE DE L'U-35.

Le « Comptoir Ciné-Location Gaumont » ayant été informé qu'un film se rapportant à la *Croisière de l'U-35* avait été proposé à un loueur français, confirme à nouveau que par contrat régulier passé à Londres en date du 28 novembre, avec le Groupement propriétaire du négatif du film de l'U-35, il possède seul les droits exclusifs d'exploitation pour la France, Belgique, Espagne, Portugal et Italie.

Les exemplaires qui vont être mis en circulation en France seront tirés du négatif original, actuellement entre les mains des « Etablissements Gaumont ».

Les Exploitants sont donc prévenus que toute présentation irrégulière due à l'importation d'un film positif ou contretypé ferait l'objet d'une demande de saisie et de poursuites pour indemnité.



VISIO-FILM.

Nous apprenons que la prochaine bande qui sera tournée par Adrien Caillard pour « Visio-Film » ne sera pas ainsi que nous l'avions annoncée : « **Petit mari et petite femme** », mais bien un roman d'aventures des romancier des gosses Alfred Machard, que publieront les *Lectures pour Tous*, portera le titre de :

1.000.000 dans une main d'enfant.



UN HOMME COMPLAISANT.

C'est le sympathique M. C. directeur dans une ville de la frontière franco-belge.

Et voici pourquoi : « Dans sa région, comme à Paris, nombreux sont les nouveaux venus, ignorant tout des questions d'exploitation.

Les apprentis sont naturellement fort embarrassés pour gérer leurs affaires, établir leurs programmes, etc...

M. C. vient à leur aide. On le voit partout, il fait le voyage de Paris deux fois par semaine et arrête les programmes pour une dizaine d'établissements. Et M. C. se dépense bénévolement dans le seul intérêt de ses collègues.

Ce geste généreux méritait d'être signalé.

UNE AGENCE DE VENTE.

Il paraît qu'un groupe de représentants vient de se constituer en vue de centraliser toutes les demandes d'achat de fonds.

Ce groupe aurait son président, M. L...

Naturellement les bénéfices de cette association sont partagés en parties égales entre tous les adhérents.

Mais le fisc aurait peut-être quelque chose à dire en cette affaire?...

Et les loueurs qui emploient les représentants auraient peut-être aussi un mot à dire.



EMMY WEHLEN.

Emmy Wehlen est une des artistes-femmes les plus goûtées du public.

Réputation méritée s'il en fut, car il est rare de rencontrer une interprète aussi émouvante par son jeu simple et vrai, aussi captivante par la grâce de son sourire et la finesse de ses traits.

On l'a vue cette semaine dans *La Secrétaire*, un film de la « Location Nationale », dont le succès s'annonce comme certain dans un grand nombre d'établissements parisiens.

William Farnum, dans le rôle de Lassiter et dans celui de son frère Jim, produira sur tous les esprits une impression profonde.

Lassiter-le-Vengeur est une œuvre puissamment dramatique, merveilleusement interprétée, et d'une originalité qui sort complètement de la banalité courante.



A LA CHAMBRE SYNDICALE.

La réunion de la Chambre Syndicale, le 10 janvier, a duré de 2 heures à 6 heures.

Comme l'indiquait l'ordre du jour, on a préparé les les élections prochaines.

On aurait fait entendre à un vice-président, en exercice, qu'il serait opportun de sa part de ne pas briguer à nouveau le fauteuil.

Cette invitation... courtoise à la retraite a paru surprendre l'intéressé qui dans un bel élan, prononça un long plaidoyer *pro demo*. Malheureusement pour lui, l'opinion de la majorité des auditeurs était faite depuis plusieurs semaines, et personne n'a été convaincu par les bonnes raisons alléguées.

Ensuite, la question de la location au pourcentage

est revenue sur le tapis. Une commission d'étude a été nommée.

Enfin, on a parlé du banquet Louis Lumière. Il aura lieu invraisemblablement dans le courant de février au Palais d'Orsay (50 francs par couvert).

On n'attend plus que la réponse du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts pour fixer définitivement la date.



A DREUX.

M. Violette, ex-ministre du Ravitaillement, est maire de Dreux. En cette qualité, il censure les films, et comment!

A Dreux, il est interdit de passer des films à épisodes, des scènes de crime même de crimes historiques, tel *l'Assassinat du Duc de Guise*, des vues d'actualités représentant des personnages politiques ou religieux qui ne sont pas les amis de M. Violette, etc., etc...

M. Violette n'a point la modestie de la fleurette des champs, il veut qu'on parle de lui.

En tous cas, les choses n'en ressetont pas là. Comme tous les films envoyés à Dreux ont leur fiche de visa ministériel, quelqu'un est disposé à mener une verte campagne contre M. Violette, ce mauvais citoyen français, attendu qu'il s'élève contre les décisions du pouvoir central au lieu de les respecter.

Cet argument nouveau ne manque pas de force, n'est-il pas vrai?



CHANGEMENTS.

Le « Cinéma-Consortium », 17, faubourg du Temple, changé de propriétaire.

C'est la troisième fois depuis la guerre.

L'acte de vente a été signé la semaine dernière. Et l'on cite un chiffre assez rondelet...

A Villeneuve-Saint-Georges, il y avait deux cinémas, il n'en reste plus qu'un, l'autre s'est transformé en dancing.

Le directeur aurait pris cette décision parce qu'il trouvait que le prix du programme hebdomadaire (120 francs à forfait, pour 2.500 mètres) était une trop lourde charge pour ses épaules.

Si un tel état d'esprit se généralisait en banlieue et en province, les loueurs n'auraient plus qu'à fermer boutique.

Et l'on pourrait toujours discourir, au sein de nos groupements syndicaux, sur la rénovation de la cinématographie en France...



LASSITER LE VENGEUR.

Ce grand film d'aventures, présenté par la « Fox-Film » et interprété par William Farnum dans un double rôle des plus difficiles, sera édité à Paris en deux parties : 1^{re} partie : *Les Cavaliers de la Sauge*

Pourprée.....	2.190 m.
2 ^e partie : <i>La Voie de l'Arc-en-Ciel</i>	1.560 m.
	3.750 m.

Total. 3.750 m.

Présentation : 26 janvier et 2 février;

Edition : 27 février et 3 mars.

Ceux qui ont vu ce film en disent le plus grand bien. Nous pouvons assurer, d'ores et déjà, que *Lassiter-le-Vengeur* obtiendra auprès du public — de tous les publics — un très gros succès.

PATATI ET PATATA





ERMOLIEFF-FILMS

106, Rue de Richelieu
PARIS

:: :: Téléphone : LOUVRE 47-45 :: ::
Adresse télégraph. : ERMOFILMS-PARIS





MUNDUS-FILM-COMPANY

Agence d'Italie

GIACOMO PIETRINI

DIRECTEUR

3, Via Bergamo — ROME — TÉLÉPHONE : 30-028

(La Maison ne fait pas de Location)

Installée depuis 6 mois, l'Agence d'Italie a fait plus de Trois Millions d'affaires et fait applaudir dans tous les grands théâtres de la Péninsule ses grandes Vedettes : NAZIMOVA ; FLORENCE REED ; EMMY WEHLEN ; VIOLA DANA ; PETROVA ; YVETTE ANDREYOR ; TAGLIAFERO, etc.

Les grands films de MARY PICKFORD ; GRIFFITH ; SUZANNE GRANDAIS ; GEORGES CARPENTIER ; NAZIMOVA ; JACK PICKFORD, etc., etc., sont à la Mundus-Film d'Italie.

Messieurs les Monopolistes, Loueurs et Directeurs de Salles de projection sont priés, pour tout ce qui concerne l'Italie, de s'adresser à la MUNDUS-FILM-COMPANY, Agence de Rome, 3, Via Bergamo - Rome. Téléphone : 30-028.

AU FILM DU CHARME

Je m'en doutais.

Sous le titre : « Ces diables d'Américains », je prétendais récemment avec force prémisses de logique, que nos ex-associés bluffaient, ou qu'ils n'étaient pas comme les autres. Et à titre d'exemple, je citais le cas de Frank Keenan, qui, né au printemps lointain de 1858, le 6 avril, s'obstinait avec esprit... de suite à jouer les jeunes premiers.

Et tout en reconnaissant les vertus spécifiques de l'éternel jouvenceau, je le soupçonnais malignement d'avoir quelques relations sexuelles avec le Dr Serge Voronoff, de mondiale renommée.

Aujourd'hui la preuve semble faite et dans le bonsoir « du grand soir de la paix punique », — lisez du 10 janvier 1920, — Jean Oberlé nous donne, d'après nature, le dernier portrait revu et corrigé de l'ami Frank Keenan.

« Oia Xéphalé, dirait le renard de la fable. De ma garce de vie je n'ai vu tête de gorille plus effrayante. »

Aussi je me demande avec angoisse si cet ami Frank, par la grâce malicieuse de Pierre Scize, ne jouerait pas supérieurement le « vieux premier », dans « Tarzan parmi les singes. »

Un artiste conscient...

Et organisé, cela va sans dire : c'est incontestablement l'élastique Mitchell, de la « Lubin C^o ». En cours d'exécution d'un scénario, où ce prodigieux acrobate devait s'offrir, entre autres émotions, une chute en profondeur de quelques 8 mètres, Mitchell, simulant une maladie, s'abîma sur le sol, où il demeura pantelant, écrasé, à l'effroi de sa jolie partenaire, Miss Briscoll, dont le cœur s'arrêta net en diastole, aussi bien qu'une de nos horloges pneumatiques, après huit heures de service.

Avec mille précautions, Mitchell fut emporté à la pharmacie la plus proche, où le plus flegmatiquement du monde, il déclara en rouvrant ses yeux rieurs : « J'ai joué le mort, pour que le désespoir de ma camarade fut irréprochablement naturel. »

C'est bien, mais nous aussi, en France, nous avons des as : « Ribby habille mieux et le pneu Michelin boit l'obstacle. »

Nunc est bibendum; nunc est pulsanda tellus læto pede.

A MARTEL

LE VÉRITABLE
POSTE OXYACÉTYLÉNIQUE

OXYDELTA

qui donne la lumière
la plus puissante
après l'arc électrique

PORTE LA MARQUE
CI-DESSOUS



TOUS LES EXPLOITANTS soucieux
d'obtenir en toute sécurité un éclairage
parfait doivent exiger cette marque sur
les appareils et refuser les imitations.

PLUS DE 5.000 RÉFÉRENCES
dans le monde entier

DÉMONSTRATIONS PERMANENTES

ÉTABLISSEMENTS

J. DEMARIA

MATÉRIEL CINÉMATOGRAPHIQUE

35, Rue de Clichy

PARIS

Le Tour de France du Projectionniste

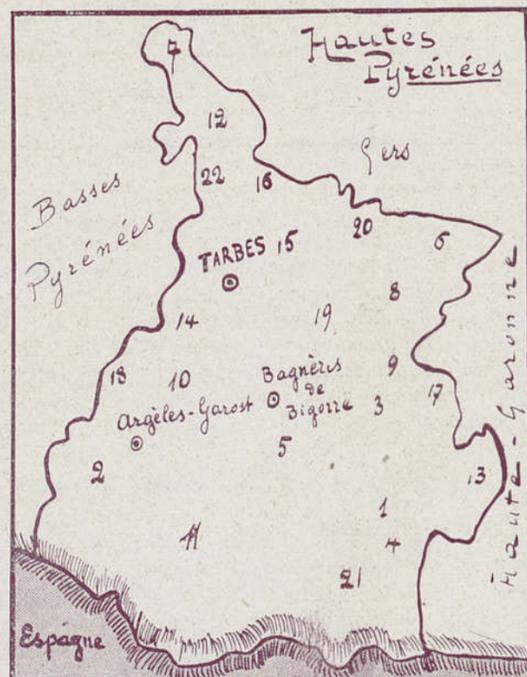
Hautes-Pyrénées

206.105 habitants, 14 cinémas

Après les chefs-lieux de canton, nous donnons : 1° la population du chef-lieu ; 2° le nombre de communes qu'il y a dans le canton ; 3° la totalité de la population de tout le canton.

Préfecture :			
Tarbes	28.615		
<i>Apollo Théâtre Caton</i> (Mmes Marsault et Rolland).			
<i>Eldorado Cinéma</i> (M. Nessans).			
<i>Cinéma-Variétés</i> (M. Nicolle).			
Nord	(16)	21.925	
Sud	(19)	23.605	
Sous-préfectures :			
Argelès-Gazost	1.739	(23)	9.947
Bagnères-de-Bigorre	8.455	(18)	15.535
<i>Cinéma-Café Alcazar</i> (M. J. Rousse).			
<i>Cinéma Pathé</i> (M.-E. Pugo).			
<i>Family-Cinéma</i> , quai de l'Adour.			
<i>Ideal-Cinéma</i> (M. Guilhendebat).			
Chefs-lieux de canton :			
1 Arreau	998	(19)	4.757
2 Aucun	450	(11)	4.726
3 Barthe de Neste (La)	545	(21)	6.528
4 Bordères-Louron	334	(18)	2.347
5 Campan	2.406	(4)	4.625
6 Castelnaud-Magnoac	1.356	(30)	7.951
7 Castelnaud-Rivière-Basse	870	(8)	3.204
8 Galan	944	(10)	3.914
9 Lannemezan	1.913	(27)	8.731
10 Lourdes	8.805	(37)	16.376
<i>Grand Cinéma Religieux</i> , 63, rue de la Grotte.			
<i>Cinéma de l'Hôtel de la Porte</i> (M. Blance).			
<i>Cinéma Moderne</i> (M. Moussay).			
<i>Cinéma</i> (M. Blanc).			
<i>Cinéma</i> (M. Gannuel).			
11 Luz-Saint-Sauveur	1.525	(16)	5.332
<i>Cinéma</i> (M. André Saluc).			
12 Maubourguet	2.172	(11)	6.205
13 Mauléon-Barousse	564	(25)	5.868
14 Ossun	1.833	(19)	9.131
15 Puyastruc	515	(27)	4.467
16 Rabastens	1.089	(24)	5.444
17 Saint-Laurent-de-Neste	1.133	(17)	7.561
18 Saint-Pé	1.816	(4)	2.750
19 Tournay	1.089	(27)	7.867

20 Trie	1.459	(22)	6.988
Puydarrieux.			
<i>Cinéma Pathé</i> .			
21 Vieille-Aure	512	(15)	2.976
22 Vic-en-Bigorre	3.480	(13)	7.349



Quoique n'ayant pas autant de Cinémas que le département des Basses-Pyrénées, 1 pour 22.806 habitants, le département des Hautes-Pyrénées en a proportionnellement plus, puisque nous y trouvons un établissement pour 14.721 habitants.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible d'en édifier d'autres, les populations des chefs-lieux de canton n'étant pas très nombreuses.

Si dans tous les départements il y avait 1 cinéma pour 14.721 nous aurions, en France, près de 2.500 établissements.

LE CHEMINEAU.



Pour succéder à son superbe film d'aventures

LE FILS DE LA NUIT

UNION-ÉCLAIR

vous prie de noter dès maintenant

Le Mystère du Silence

qui sera plus sensationnel encore



Vous passerez certainement

PIGEON VOLE

un chef-d'œuvre d'humour,

d'observation et de vérité du populaire dessinateur

POULBOT

UNION-ÉCLAIR



PIERRE BRESSOL a terminé

son très beau film dramatique

UNE GOUTTE DE SANG

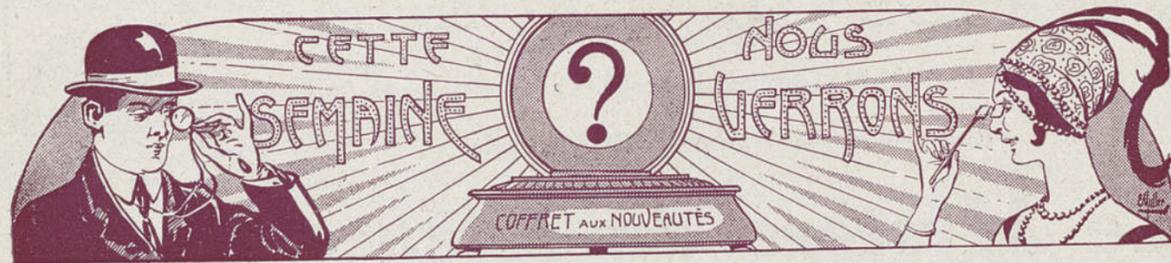
Scénario de MM. MICHEL et BRESSOL

qui sera un nouveau fleuron

à la couronne du Roi des Détectives NICK CARTER

UNION-ÉCLAIR





PROGRAMME OFFICIEL
de la **CHAMBRE SYNDICALE FRANÇAISE DE LA CINÉMATOGRAPHIE**

LUNDI 19 JANVIER

CINÉ MAX-LINDER, 24, Boulevard Poissonnière

(à 10 heures)

24, Boulevard des Italiens	FOX FILM	Téléphone : Louvre 22-03
LIVRABLE LE 20 FÉVRIER 1920		
<i>Fox-Film.</i> — La Morue baladeuse (Dick and Jeff) (2 Aff.), dessins animés	200 m. env.	
<i>Fox-Film.</i> — La Clef des Champs, avec June Caprice (2 Aff.), idylle champêtre	4.000 —	
<i>Fox-Film.</i> — Un Nid de serpents, avec Tom-Mix (2 Aff.), roman d'aventures	1.400 —	
Total.....	2.600 m. env.	

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue Saint-Martin

Salle du 1^{er} Etage

(à 2 heures)

Agence Générale Cinématographique

46, Rue Grange-Batelière Tél.: Cent. 0-48 et Gut. 30-80

LIVRABLE LE 20 FÉVRIER 1920	
Dans les montagnes de Dalecarlie, plein air	155 m. env.
Amédée n'a pas de chance, interprété par Amédée Rastrelli, comique	270 —
Sans Armes, drame en cinq parties, interprété par Harry Carey,	1.495 —
Total.....	1.920 m. env.

(à 4 heures)

Ciné-Location-Éclipse

94, Rue Saint-Lazare Tél.: Louvre 32-79 et Cent. 27-44

LIVRABLE LE 20 FÉVRIER 1920

<i>Eclipse.</i> — Une Promenade a travers Colombo (Ceylan), documentaire	140 m. env.
<i>Eclipse.</i> — La Marque révélatrice, film d'aventures, interprété par Jean Magnard, rôle de « La Crêpe » (Aff. 120/160, 130/200 et Série de 10 photos)	1.460 —
<i>Mutual Film Corporation.</i> — La Leçon de Mécanique, avec Jellie Rhodes, comédie	300 —
Total.....	1.900 m. env.

Salle du Rez-de-Chaussée

(à 3 heures)

Société Française Cinématographique "Soleil"

14, Rue Thérèse Tél.: Central 28-81

Le Ranch de la Mort, grand ciné-drame d'aventures en 12 épisodes, interprété par Eddie Polo et Vivian Reed (3 Aff. de lancement, Photos, 1 Aff. par épisode).	
1 ^{er} épisode : Du Sang dans la Prairie	630 m. env.
2 ^e épisode : L'Héroïque Cody	635 —
3 ^e épisode : Toujours Debout	840 —
4 ^e épisode : Le Testament fatal	750 —
Total.....	2.855 m. env.

MARDI 20 JANVIER

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue St-Martin

(à 10 heures)

Établissements L. Aubert

124, Avenue de la République Tél.: Roquette 73-31 et 73-32

LIVRABLE LE 20 FÉVRIER 1920

<i>Transatlantic.</i> — Aubert-Magazine n° 51, documentaire	170 m. env.
<i>Fox Film Corporation.</i> — Cruelle Méprise, interprété par Valeska Suratt (Aff., Ph.); drame	1.400 —
<i>Fox Sunshine Comédie.</i> — Chevauchée diabolique, interprété par Tom Mix (Aff.), comique	620 —
<i>Transatlantic.</i> — Le Roi du Cirque, 14 ^e épisode : La Confession libératrice (déjà présenté) (Aff., Ph.), drame	550 —
<i>L. Aubert.</i> — Aubert-Journal (livrable le 23 janvier 1920)	180 —
Total.....	2.920 m. env.

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

Ciné-Location-Monopol

61, Rue de Chabrol

LIVRABLE LE 13 FÉVRIER 1920

<i>Frohman's Successes.</i> — Imposture, interprétée par Olive Tell et David Powell, comédie sentimentale en quatre parties (Aff. Ph.)	1.350 m. env.
--	---------------

(à 2 h. 55)

Comptoir Ciné-Location Gaumont

28, Rue des Alouettes Tél.: Nord 51-13

POUR ÊTRE ÉDITÉ LE 23 JANVIER 1920

Gaumont-Actualités n° 4.	200 m. env.
--------------------------	-------------

POUR ÊTRE ÉDITÉ LE 20 FÉVRIER 1920

<i>Gaumont.</i> — Le Vrai Bonheur (1 Aff. 150/220 et 6 Ph. 24/30), comédie dramatique	1.365 m. env.
<i>Jesse Lasky.</i> — Exklusivité Gaumont. — L'Appel du Passé, comédie dramatique interprétée par Vivian Martin (1 Aff. 150/220, 1 Aff. artiste 150/220, 6 Ph. 18/24)	1.190 —
<i>L. K. O.</i> — Il ne l'aura pas, comique	475 —
<i>Gaumont.</i> — Dans la Vallée du Saison (Panorama)	120 —
Total.....	3.350 m. env.

MERCREDI 21 JANVIER

PALAIS DE LA MUTUALITÉ, 325, Rue St-Martin

(à 9 h. 1/2)

Pathé-Cinéma

Service de Location : 67, Fg Saint-Martin Tél.: Nord 68-58

LIVRABLE LE 27 FÉVRIER 1920

<i>Pathé.</i> — <i>Acme Pictures Corporations.</i> — Maë Murray dans Avidité, scène dramatique de M. Léonce Perret (3 Aff., 120/160, Phototypie 65/90, 8 Photos bromure)	1.650 m. env.
<i>Pathé.</i> — Le Pendu, joué par Max Linder (1 Aff. 120/160, Phototypie 65/90), comique	300 —
<i>Pathé.</i> — Ducosteau et Gringalet, dessins animés de Lorsac, comique	200 —
<i>Pathé.</i> — Pathé-Journal. Actualités (Aff. génér., 120/160).	200 —
Total.....	2.350 m. env.

Salle du Premier Etage

(à 2 heures)

L. Van Goitsenhoven (Belgica)

10, Rue de Châteaudun Tél.: Trudaine 64-98

LIVRABLE LE 20 FÉVRIER 1920

<i>Triangle.</i> — Instructeur insubmersible (1 Aff. et Poch. Ph.), comique	560 m. env.
---	-------------

(à 2 h. 25)

Établissements Georges Petit

(Agence Américaine)

37, rue de Trévise Tél.: Central 34-80

<i>Vitagraph.</i> — Concours de Skis, documentaire	120 m. env.
<i>Vitagraph.</i> — 6 ^e épisode de La Femme aux Yeux d'Or : Les Loups (publié par La Presse) (1 Aff.), ciné-roman	750 —
<i>Vitagraph.</i> — A l'eau ! A l'eau ! (1 Aff.), comique	300 —
<i>Vitagraph.</i> — Primerose (la sauvageonne), comédie dramatique en quatre parties, interprétée par Gladys Leslie (2 Aff. et 1 Série Ph.)	1.500 m. env.
Total.....	2.670 m. env.

Salle du Rez-de-Chaussée

(à 2 heures)

Phocéa-Location8, Rue de la Michodière Tél.: Gut. 50-98
Gut. 50-97

LIVRABLE LE 20 FÉVRIER 1920

Commonwealth. — Dix Minutes au Music-Hall. Magazine n° 12 240 m. env.*Superproduction Sessue Hayakawa*. — Le Temple du Crépuscule 1.440 —

(Ce film ayant déjà été présenté le 8 janvier au cinéma Max Linder, ne sera pas représenté).

L. K. O. — Jeunes Mariés et Wagons-Lits, comique 585 —

Total..... 825 m. env.

(à 2 h. 35)

La Location Nationale10, Rue Béranger Tél.: Archives 16-24
Archives 39-95

LIVRABLE LE 20 FÉVRIER 1920

Le Messager de la Mort, 15^e et dernier épisode : Le Triomphe (2 Aff.), ciné-roman 528 m. env.*Metro*. — Pour un Sourire, interprétée par Harold Lockwood (1 Aff.), comédie dramatique. 1.500 —*Metro*. — La plus Malicieuse, interprétée par M. et M^{me} Drew, comédie 300 —*Metro*. — Les grands Oiseaux, documentaire 155 —

Total..... 2.483 m. env.

(à 4 h. 10)

Films-Eclair

12, Rue Gaillon Tél.: Louvre 14-18

LIVRABLE LE 20 FÉVRIER 1920

Louis Nalpas. — Serpentin et les Contrebandiers (Aff., Ph.), comique 700 m. env.*Eclair*. — Au Maroc : La Casbah-Tadla, voyage 95 —*Eclair*. — Eclair-Journal n° 4 (Livrable le 23 janvier 1920). 200 —

Total..... 995 m. env.

SAMEDI 24 JANVIER

CINÉ MAX-LINDER, 24, Boulevard Poissonnière

(à 10 heures)

Cinématographes Harry

158 ter, Rue du Temple Tél.: Archives 12-54

LIVRABLE LE 5 MARS 1920

Cub Comédies. — Georget hécainiste (1 Aff.), comique 307 m. env.*Educational*. — Un Excursionniste peu banal, documentaire 248 —*Select Pictures*. — La Maison de Verre, comédie dramatique, tirée de la célèbre pièce de Max Marcin, interprétée par Miss Clara Kimball Young, mise en scène d'Émile Chautard (3 Aff., Ph.) 1.615 —

Total..... 2.170 m. env.

Le Gérant : E. LOUGHET.

Imprimerie C. PAILLÉ, 7, rue Darcet, Paris (17^e)

RAPID-FILM

Travaux Cinématographiques

10^e ANNÉE**TIRAGE****DEVELOPPEMENT****TITRES****6, Rue Ordener, 6
PARIS (XVIII^e)**

Téléphone : Nord 55-96

Téléphone : Nord 55-96

LA CINÉMATOGRAPHIE
FRANÇAISE



MUNDUS FILM
12, Chaussée d'Antin PARIS